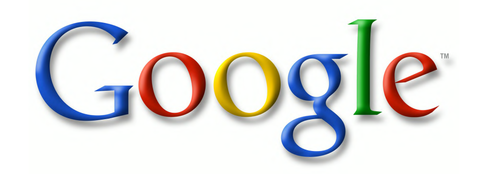

Google



6 vol. du Tome V. différents



ŒUVRES

DE

M. DIDEROT.



Frontispice des Principes de Philosophie morale.

ŒUVRES

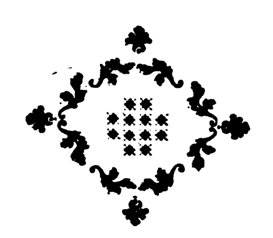
PHILOSOPHIQUES

ET DRAMATIQUES

DE M. DIDEROT.

TOME PREMIER,

CONTENANT les Principes de la Philosophie morale, ou Essai sur le Mérite & la Vertu, avec des Réflexions.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXII.



A MON FRERE.

* * * * * * * * * * * * * *
* * * * * * * * * * * * * *
* * * * * *Oui, mon Frere, la Religion bien entendue & pratiquée avec un zele éclairé, ne peut manquer d'élever les vertus morales : elle s'allie même avec les connoiſſances naturelles ; & quand elle eſt ſolide, les progrès de celles-ci ne l'alarment point pour ſes droits.*

Quelque difficile qu'il ſoit de diſcerner les limites qui ſéparent l'empire de la foi de celui de la raiſon ; le Philoſophe n'en confond pas les objets : ſans aſpirer au chimérique honneur de les concilier, en bon citoyen il a pour eux de l'attachement & du reſpect. Il y a de la Philoſophie à l'impiété, auſſi loin que de la Religion au Fanatiſme ; mais du Fanatiſme à la barbarie, il n'y a qu'un pas. Par

Barbarie *j'entends comme vous cette ſombre diſpoſition qui rend un homme inſenſible aux charmes de la nature & de l'art, & aux douceurs de la ſociété. En effet, comment appeller ceux qui mutilerent les ſtatues qui s'étoient ſauvées des ruines de l'ancienne Rome, ſinon des* Barbares*? Et quel autre nom donner à des gens qui, nés avec cet enjouement qui répand un coloris de fineſſe ſur la raiſon & d'aménité*

ſur les vertus, l'ont émouſſé, l'ont perdu, & ſont parvenus, rare & ſublime effort! juſqu'à fuir comme des monſtres ceux qu'il leur eſt ordonné d'aimer? Je dirois volontiers que les uns & les autres n'ont connu de la Religion que le ſpectre. *Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'ils ont eu des terreurs paniques indignes d'elle, terreurs qui furent jadis fatales aux Lettres, & qui pouvoient le devenir à la Religion même.*

« *Il eſt certain qu'en ces pre-*
» *miers temps*, dit Monta-
» gne, *que notre Religion*
» *commença de gagner auto-*
» *rité par les lois, le zele en*
» *arma pluſieurs contre tou-*
» *tes ſortes de Livres païens,*
» *de quoi les Gens de Let-*
» *tres ſouffrent une merveil-*
» *leuſe perte. J'eſtime que*
» *ce déſordre ait porté plus*
» *de nuiſance aux Lettres*
» *que tous les feux des Bar-*
» *bares : Cornelius Tacitus*
» *en eſt un bon témoin ; car*

» *quoique l'Empereur Taci-*
» *tus ſon parent en eût peu-*
» *plé par ordonnances ex-*
» *preſſes toutes les Librairies*
» *du monde, toutefois un*
» *ſeul exemplaire entier n'a*
» *pu échapper la curieuſe*
» *recherche de ceux qui dé-*
» *ſiroient l'abolir pour cinq*
» *ou ſix vaines clauſes con-*
» *traires à notre croyance ».*
Il ne faut pas être grand rai-ſonneur pour s'appercevoir que tous les efforts de l'in-crédulité étoient moins à

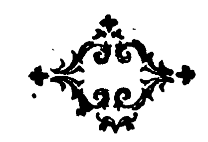
craindre que cette inquisition. L'incrédulité combat les preuves de la Religion; cette inquisition tendoit à les anéantir. Encore si le zele indiscret & bouillant ne s'étoit manifesté que par la délicatesse gothique des esprits foibles, les fausses alarmes des ignorans, ou les vapeurs de quelques atrabilaires; mais rappellez-vous l'histoire de nos troubles civils, & vous verrez la moitié de la nation se baigner par piété

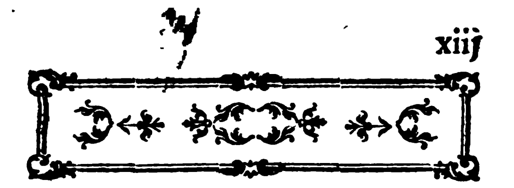
dans le ſang de l'autre moitié, & violer, pour ſoutenir la cauſe de Dieu, les premiers ſentimens de l'humanité; comme s'il falloit ceſſer d'être homme pour ſe montrer religieux ! *La Religion & la Morale ont des liaiſons trop étroites pour qu'on puiſſe faire contraſter leurs principes fondamentaux. Point de vertu ſans religion, point de bonheur ſans vertu; ce ſont deux vérités que vous trou-*

verez approfondies dans ces réflexions que notre utilité commune *m'a fait écrire : Que cette expression ne vous blesse point ; je connois la solidité de votre esprit, & la bonté de votre cœur. Ennemi de l'enthousiasme & de la bigotterie, vous n'avez point souffert que l'un se rétrécît par des opinions singulieres, ni que l'autre s'épuisât par des affections puériles. Cet Ouvrage sera donc, si vous voulez, un antidote*

destiné à réparer en moi un tempérament affoibli, & à entretenir en vous des forces encore entieres. Agréez-le, je vous prie, comme le présent d'un Philosophe, & le gage de l'amitié d'un Frere.

D. D*****





DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

NOUS ne manquons pas de longs Traités de morale, mais on n'a point encore pensé à nous en donner des élémens; car je ne peux appeller de ce nom ni ces conclusions futiles qu'on nous dicte à la hâte dans les Ecoles, & qu'heureusement on n'a pas le temps d'expliquer, ni ces recueils de maximes sans liaison & sans ordre, où l'on a pris à tâche de déprimer l'hom-

me, sans s'occuper beaucoup de le corriger. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque différence à faire entre ces deux sortes d'Ouvrages: j'avoue qu'il y a plus à profiter dans une page de la Bruyere que dans le volume entier de Pourchot; mais il faut convenir aussi qu'ils sont les uns & les autres incapables de rendre un Lecteur vertueux par principes.

La science des mœurs faisoit la partie principale de la Philosophie des Anciens; en cela, ce me semble, beaucoup plus sages que nous. On croiroit, à la façon dont nous la traitons, (*)

(*) You must allow me, PALEMON, thus to bemoan *Philosophy*; since you have forc'd me to

ou qu'il eſt moins eſſentiel maintenant de connoître ſes devoirs, ou qu'il eſt plus aiſé de s'en acquitter. Un jeune homme au ſortir de ſon cours de Philoſophie, eſt jeté dans un monde

engage with her at a time when her credit runs ſo low. She is no longer *active* in the world; nor can hardly, with any advantage, be brought upon the publick *ſtage*. We have immur'd her (poor Lady!) in colleges and cells; and have ſet her ſervilely to ſuch works as thoſe in the mines. Empirics, and pedantick Sophiſts are her chief pupils. The *shoolſyllogiſm*, and the *Elixir*, are the choiceſt of her products. So far is she from producing ſtateſmen, as of old, that hardly any man of note in the publick cares to own the leaſt obligation to her. If ſome few maintain her acquaintance, & come now and then to her receſſes, 'tis as the diſciple of quality *came* to his lord and maſter; « *ſecretly*, and *by night*. » Peinture admirable du triſte état de la Philoſophie parmi nous, mais qu'on ne peut rendre dans notre langue avec toute ſa force.

d'Athées, de Déiſtes, de Sociniens, de Spinoſiſtes & d'autres impies, fort inſtruit des propriétés de la matiere ſubtile & de la formation des tourbillons, connoiſſances merveilleuſes qui lui deviennent parfaitement inutiles; mais à peine ſait-il des avantages de la vertu ce que lui en a dit un Précepteur, ou des fondemens de ſa Religion ce qu'il en a lu dans ſon Catéchiſme. Il faut eſpérer que ces Profeſſeurs éclairés qui ont purgé la Logique des *univerſaux* & des *catégories*, la Métaphyſique des *entités* & des *quiddités*, & qui ont ſubſtitué dans la Phyſique, l'Expérience & la Géométrie, aux

aux *hypotheſes frivoles*, ſeront frappés de ce défaut, & ne refuſeront pas à la morale quelques-unes de ces veilles qu'ils conſacrent au bien public. Heureux ſi cet Eſſai trouve place dans la multitude des matériaux qu'ils raſſembleront.

Le but de cet Ouvrage eſt de montrer que la vertu eſt preſque indiviſiblement attachée à la connoiſſance de Dieu, & que le bonheur temporel de l'homme eſt inſéparable de la vertu. Point de vertu ſans croire en Dieu, point de bonheur ſans vertu; ce ſont les deux propoſitions de l'illuſtre Philoſophe dont je vais expoſer les idées.

Des Athées qui se piquent de probité, & des gens sans probité qui vantent leur bonheur; voilà mes adversaires. Si la corruption des mœurs est plus funeste à la Religion que tous les sophismes de l'incrédulité, & s'il est essentiel au bon ordre de la société que tous ses membres soient vertueux, apprendre aux hommes que la vertu seule est capable de faire leur félicité présente, c'est rendre à l'une & à l'autre un service important. Mais de crainte que des préventions fondées sur la hardiesse de quelques propositions mal examinées n'étouffent les fruits de cet Ecrit, j'ai cru de-

voir en préparer la lecture par un petit nombre de réflexions, qui suffiront avec les notes que j'ai répandues par-tout où je les ai jugé nécessaires, pour lever les scrupules de tout Lecteur attentif & judicieux.

1°. Il n'est question dans cet Essai que de la vertu morale; de cette vertu que les Saints Peres mêmes ont accordée à quelques Philosophes Païens. Vertu que le culte qu'ils professoient, soit de cœur soit en apparence, tendoit à détruire de fond en comble, bien loin d'en être inséparable. Vertu que la providence n'a pas laissée sans récompense, s'il est vrai, com-



me on le prouvera dans la ſuite, que l'intégrité morale fait notre bonheur en ce monde. Mais qu'eſt-ce que l'*intégrité?*

2°. L'homme eſt integre ou vertueux, lorſque ſans aucun motif bas & ſervile, tel que l'eſpoir d'une récompenſe ou la crainte d'un châtiment, il contraint toutes ſes paſſions à conſpirer au bien général de ſon eſpece; effort héroïque, & qui toutefois n'eſt jamais contraire à ſes intérêts particuliers. *Honeſtum id intelligimus, quod tale eſt, ut detractâ omni utilitate, ſine ullis præmiis, fructibuſve, per ſeipſum poſſit jure laudari. Quod, quale ſit, non tam defini-*

tione quâ ſum uſus intelligi poteſt, quanquam aliquantum poteſt, quàm communi omnium judicio & optimi cujuſque ſtudiis atque factis, qui per multa ob eam unam cauſam faciunt, quia decet, quia rectum, quia honeſtum eſt, etſi nullum conſecuturum emolumentum vident. Cicer. *de Orat.* Mais ne pourroit-on pas inférer de cette définition que l'eſpoir des biens futurs & l'effroi des peines éternelles anéantiſſent le mérite & la vertu? c'eſt une objection à laquelle on trouvera des réponſes dans la ſection troiſieme du premier livre. C'eſt là que ſans donner dans les viſions du Quiétiſme,

ou faire de la dévotion un trafic, on releve tous les avantages d'un culte qui préconise cette croyance.

3°. Après avoir déterminé en quoi consistoit la vertu, entendez par-tout vertu morale, nous prouverons avec une précision vraiment géométrique, que de tous les systêmes concernant la Divinité, le *Théisme* est le seul qui lui soit favorable. « Le *Théisme*, dira-t-on, quel blasphême! » Quoi ces ennemis de toute révélation seroient les seuls qui » pussent être bons & vertueux? » A Dieu ne plaise, que je me rende jamais l'écho d'une pareille doctrine. Aussi n'est-ce

point celle de M. S. qui a soigneusement prévenu la confusion qu'on pourroit faire des termes de *Déiste* & de *Théiste*. Le *Déiste*, dit-il, est celui qui croit en Dieu, mais qui nie toute révélation; le *Théiste* au contraire est celui qui est prêt d'admettre la révélation, & qui admet déjà l'existence d'un Dieu. Mais en Anglois le mot *Théist* désigne indistinctement *Déiste* & *Théiste*. Confusion odieuse contre laquelle se récrie M. S. qui n'a pu supporter qu'on prostituât à une troupe d'impies le nom de *Théistes*, le plus auguste de tous les noms. Il s'est efforcé d'effacer les idées injurieuses qui y

ſont attachées dans ſa langue, en marquant avec toute l'exactitude poſſible l'oppoſition du *Théiſme* à l'*Athéiſme*, & ſes liaiſons étroites avec le *Chriſtianiſme*. En effet, quoiqu'il ſoit vrai de dire que tout *Théiſte* n'eſt pas encore Chrétien, il n'eſt pas moins vrai d'aſſurer que pour devenir *Chrétien* il faut commencer par être *Théiſte*. Le fondement de toute Religion c'eſt le *Théiſme*. Mais pour détromper le public de l'opinion peu favorable qu'il peut avoir conçue de cet illuſtre Auteur, ſur le témoignage de quelques Ecrivains intéreſſés apparemment à l'entraîner dans un parti qui

qui ſera toujours trop foible, la probité m'oblige de citer à ſon honneur & à leur honte ſes propres paroles.

As averſe as I am to the cauſe of Theiſm, *or Name of* DEIST, *when taken in a ſenſe excluſive of revelation; I conſider ſtill that, in ſtrictneſs, the root of all is* THEISM; *and that to be a ſettled Chriſtian, it is neceſſary to be firſt of all* a good THEIST. . . . . *Nor have I patience to hear the name of* THEIST *(the higheſt of all names) decry'd, and ſet in oppoſition to* Chriſtianity. *As if our Religion was a kind of* Magick, *which depended not on*

» Quelqu'horreur que » j'aye, dit-il, (vol. 2. p. » 209) du Déiſme, ou de » cette hypotheſe oppo- » ſée à la révélation, tou- » teſois je conſidere le » Théiſme comme le fon- » dement de toute Reli- » gion. Je crois que pour » être bon Chrétien il faut » commencer par être bon » Théiſte. Et conſéquem- » ment, je ne peux ſouf- » frir qu'en oppoſant l'un » à l'autre, on décrie in- » juſtement le plus ſacré » de tous les noms, le » nom de Théiſte; com- » me ſi notre Religion » étoit une eſpece de cul- » te magique, & qu'elle » eût d'autre baſe que la

» croyance d'un seul Etre » suprême ; ou que la » croyance d'un seul Etre » suprême, fondée sur des » raisonnemens philosophi- » ques, fût incompatible » avec notre Religion. Cer- » tes, ce seroit donner » beau jeu à ceux qui, soit » par scepticisme, soit par » vanité, ne sont déjà que » trop enclins à rejeter » toute révélation.

the belief of a single supreme being; or as if the firm & rational belief of such a being, on philosophical grounds, was an improper qualification for believing any thing further. Excellent presomption, for those who naturally incline to the disbelief of revelation, or who thro' vanity affect a freedom of this kind!

Et ailleurs voici comment il s'exprime encore :

» Quant à la foi & à l'or- » thodoxie de ma croyan- » ce, je me sens, dit-il, » vol. 3, p. 315, dans une » sécurité parfaite & rai- » sonnable, & je me flatte » de n'avoir sur ces arti- » cles ni reproches ni cen- » sures équitables à crain- » dre. Tel est le religieux » respect, telle est la vé-

THE *only subject on which we are perfectly secure, and without fear of any just censure or reproach, is that of* FAITH, *and* orthodox BELIEF. *For in the first place, it will appear, that thro' a profound respect; and religious veneration, we*

have forborn so much as to name any of the sacred and solemn myſ-terys *of* revelation. *And, in the next place, as we can with confidence, declare, that we have never in any writing, publick or private, attempted such high researches, nor have ever in practice acquitted our-selves otherwise than as just* Conformiſts *to the lawful Church; so we may, in a proper sense, be said faithfully and dutifully* to embrace *those holy* myſterys, *even in their minutest particulars, and without the least exception on account of their amazing depth.*

» nération profonde que » je porte à la révélation, » que dans le cours de cet » Ouvrage je me ſuis ſcru» puleuſement abſtenu, je » ne dis pas de diſcuter, » mais même de nommer » les divins myſteres qu'» elle nous a tranſmis. » C'eſt avec toute la con» fiance que donne la vé» rité, que je déclare n'a» voir jamais fait de ces » propoſitions ſublimes, » la matiere de mes Ecrits » publics ou particuliers; » & que je proteſte, quant » à ma conduite, qu'elle a » toujours été conforme » aux préceptes de l'E» gliſe autoriſée par nos » lois. En ſorte qu'on peut » dire avec la derniere » exactitude que, forte» ment attaché au culte » de mon pays, j'en embraſſe les dogmes dans » toute leur étendue, ſans que cette profondeur » dont mon eſprit eſt étonné, ait le plus légére» ment altéré ma croyance.

Je ne conçois pas comment après des proteſtations auſſi ſolennelles d'une entiere ſoumiſſion de cœur & d'eſprit aux myſteres ſacrés de ſa Religion, il s'eſt trouvé quelqu'un aſſez injuſte pour compter M. S. au nombre des *Aſgils*, des *Tindales* & des *Tolands*, gens auſſi décriés dans leur Egliſe en qualité de Chrétiens, que dans la république des Lettres en qualité d'Auteurs; mauvais Proteſtans & miſérables Ecrivains. Swift qui s'y connoît ſans doute, en porte ce jugement dans ſon chef-d'œuvre de plaiſanterie. « Au» roit-on jamais ſoupçonné, dit» il, qu'Aſgil fût un beau génie

» & Toland un Philoſophe, ſi
» la Religion, ce ſujet inépui-
» ſable, ne les avoit pourvus
» abondamment d'eſprit & de
» ſyllogiſmes? Quel autre ſujet
» renfermé dans les bornes de
» la nature & de l'art, auroit
» été capable de procurer à
» Tindale le nom d'Auteur pro-
» fond & de le faire lire? Si
» cent plumes de cette force
» avoient été employées pour
» la défenſe du Chriſtianiſme,
» elles auroient été d'abord li-
» vrées à un oubli éternel ».

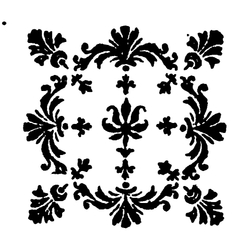
4°. Enfin tout ce que nous dirons à l'avantage de la connoiſſance du Dieu des nations,

s'appliquera avec un nouveau degré de force à la connoiſſance du Dieu des Chrétiens : c'eſt une réflexion que chaque page de cet ouvrage offrira à l'eſprit. Voilà donc le Lecteur conduit à la porte de nos Temples. Le Miſſionnaire n'a qu'à l'attirer maintenant aux pieds de nos Autels : c'eſt ſa tâche ; le Philoſophe a rempli la ſienne.

Il ne me reſte qu'un mot à dire ſur la maniere dont j'ai traité M. S.... je l'ai lu & relu ; je me ſuis rempli de ſon eſprit, & j'ai pour ainſi dire fermé ſon livre lorſque j'ai pris la plume. On n'a jamais uſé du bien d'au-

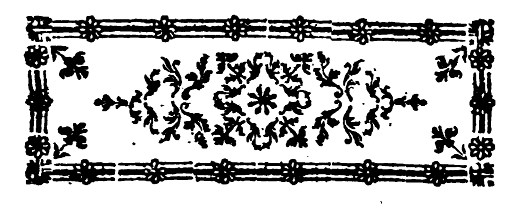
trui avec tant de liberté. J'ai resserré ce qui m'a paru trop diffus, étendu ce qui m'a paru trop serré, rectifié ce qui n'étoit pensé qu'avec hardiesse; & les réflexions qui accompagnent cette espece de texte sont si fréquentes, que l'Essai de M. S... qui n'étoit proprement qu'une Démonstration Métaphysique, s'est converti en élémens de morale assez considérables. La seule chose que j'aye scrupuleusement respectée, c'est l'ordre qu'il étoit impossible de simplifier; aussi cet Ouvrage demande-t-il encore de la contention d'esprit. Quiconque n'a pas la

force ou le courage de ſuivre un raiſonnement étendu, peut ſe diſpenſer d'en commencer la lecture, c'eſt pour d'autres que j'ai travaillé.





I.ʳᵉ Page des Principes de Philosophie morale.



ESSAI SUR LE MÉRITE ET LA VERTU.

LIVRE PREMIER.

PARTIE PREMIERE.

SECTION PREMIERE.

LA RELIGION & la VERTU sont unies par tant de rapports, qu'on les regarde communément comme deux inséparables compagnes. C'est une liaison dont on pense si favora-

blement, qu'on permet à peine d'en faire abſtraction dans le diſcours & même dans l'eſprit. Je doute cependant que cette idée ſcrupuleuſe ſoit confirmée par la connoiſſance du monde, & nous ne manquons pas d'exemples qui paroiſſent contredire cette union prétendue. N'a-t-on pas vu des peuples qui, avec tout le zele imaginable pour leur Religion, vivoient dans la derniere dépravation, & n'avoient pas ombre d'humanité; tandis que d'autres qui ſe piquoient ſi peu d'être religieux, qu'on les regarde comme de vrais athées, obſervoient les grands principes de la morale, & nous ont arraché l'épithete de *vertueux*, par la tendreſſe & l'affection généreuſe qu'ils ont eues pour le genre humain? En général, on a beau nous aſſurer qu'un homme eſt

plein de zele pour sa Religion ; si nous avons à traiter avec lui, nous nous informons encore de son caractere. « *M*** a de la religion*, dites» vous ; mais *a-t-il de la probité ?* » (*) Si vous m'eussiez fait entendre

(*) Remarquez qu'il est question ici de la Religion en général. Si le Christianisme étoit un culte universellement embrassé, quand on assureroit d'un homme qu'il est bon Chrétien, peut-être seroit-il absurde de demander s'il est honnête homme ; parce qu'il n'y a point, dira-t-on, de Christianisme réel sans probité. Mais il y a presque autant de cultes différens que de Gouvernemens ; & si nous en croyons les Histoires, leurs préceptes croisent souvent les principes de la morale : ce qui suffit pour justifier ma pensée. Mais afin de lui donner toute l'évidence possible, supposez que dans un besoin pressant de secours, on vous adressât à quelque Juif opulent : vous savez que sa Religion permet l'usure avec l'Etranger ; espéreriez-vous donc traiter à des conditions plus favorables, parce qu'on vous assureroit que cet homme est un des Sectateurs les plus zélés de la Loi de Moyse ? & tout bien considéré, ne vaudroit-il pas beaucoup mieux pour vos

d'abord qu'il étoit honnête-homme ; je ne me ferois jamais avisé de demander s'il étoit *dévot :* (*) TANT EST GRANDE SUR NOS ESPRITS L'AUTORITÉ DES PRINCIPES MORAUX.

Qu'est-ce donc que la Vertu morale ? quelle influence la Religion en général a-t-elle sur la probité ? jusqu'à quel point suppose-t-elle de la vertu ? Seroit-il vrai de dire que l'Athéisme exclut toute probité, & qu'il est impossible d'avoir quelque vertu morale, sans reconnoître un Dieu ? Ces questions sont une suite de la réfle-

intérêts qu'il passât pour un fort mauvais Juif, & qu'il fût même soupçonné dans la Synagogue d'être un peu Chrétien ?

(*) Par-tout où ce mot se prend en mauvaise part, il faut entendre, comme dans la Bruyere & la Roche-Foucault, faux Dévot ; sens auquel une longue & peut-être odieuse prescription l'a déterminé.

xion précédente, & feront la matiere de ce premier Livre.

Ce sujet est presque tout neuf; d'ailleurs l'examen en est épineux & délicat : qu'on ne s'étonne donc pas si je suis une méthode un peu singuliere. La licence de quelques plumes modernes a répandu l'alarme dans le camp des *Dévots*; telle est en eux l'aigreur & l'animosité, que, quoi qu'un Auteur puisse dire en faveur de la Religion, on se récriera contre son Ouvrage, s'il accorde quelque poids à d'autres principes. D'une autre part, les beaux esprits & les gens du bel air, accoutumés à n'envisager dans la Religion que quelques abus qui font la matiere éternelle de leurs plaisanteries, craindront de s'embarquer dans un examen sérieux, (car les raisonneurs les effrayent), & traiteront

d'imbécille un homme qui professe le désintéressement, & qui ménage les principes de la Religion. Il ne faut pas s'attendre à recevoir d'eux plus de quartier qu'on ne leur en fait; & je les vois résolus à penser aussi mal de la morale de leurs Antagonistes, que leurs Antagonistes pensent mal de la leur. Les uns & les autres croiroient avoir trahi leur cause, s'ils avoient abandonné un pouce de terrain. Ce seroit un miracle que de persuader à ceux-ci qu'il y a quelque mérite dans la Religion; & à ceux-là, que la Vertu n'est pas concentrée toute entiere dans leur parti. Dans ces extrémités, quiconque s'éleve en faveur de la Religion & de la Vertu, & s'engage, en marquant à chacune sa puissance & ses droits, de les conserver en bonne intelligence, celui-

là, dis-je, s'expoſe à faire un mauvais perſonnage. (*)

(*) Je me ſuis demandé quelquefois pourquoi tous ces Ecrits, dont la fin derniere eſt proprement de procurer aux hommes un bonheur infini, en les éclairant ſur des vérités ſurnaturelles, ne produiſent pas autant de fruits qu'on auroit lieu d'en attendre. Entre pluſieurs cauſes de ce triſte effet, j'en diſtinguerai deux, la méchanceté du Lecteur, & l'inſuffiſance de l'Ecrivain. Le Lecteur, pour juger ſainement de l'Ecrivain, devroit lire ſon ouvrage dans le ſilence des paſſions : l'Ecrivain, pour arriver à la conviction du Lecteur, devroit par une entiere impartialité, réduire au ſilence les paſſions dont il a plus à redouter que des raiſonnemens. Mais un Ecrivain impartial, un Lecteur équitable, ſont preſque deux êtres de raiſon, dans les matieres dont il s'agit ici. Je dirois donc à tous ceux qui ſe préparent d'entrer en lice contre le vice & l'impiété : Examinez-vous avant que d'écrire. Si vous vous déterminez à prendre la plume, mettez dans vos Ecrits le moins de bile & le plus de ſens que vous pourrez. Ne craignez point de donner trop d'eſprit à votre Antagoniſte. Faites-le paroître ſur le champ de bataille avec toute la force, toute l'adreſſe, tout l'art dont il eſt capable. Si

Quoi qu'il en soit, si nous prétendons atteindre à l'évidence & répan-

vous voulez qu'il se confesse vaincu, ne l'attaquez point en lâche. Saisissez-le corps à corps; prenez-le par les endroits les plus inaccessibles. Avez-vous de la peine à le terrasser? n'en accusez que vous-même; si vous avez fait les mêmes provisions d'armes qu'Abbadie & Ditton, vous ne risquez rien à montrer sur l'arène la même franchise qu'eux. Mais si vous n'avez ni les nerfs, ni la cuirasse de ces athletes, que ne demeurez-vous en repos? Ignorez-vous qu'un sot Livre en ce genre fait plus de mal en un jour, que le meilleur Ouvrage ne fera jamais de bien? Car tel est la méchanceté des hommes, que si vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cause, en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire. J'avouerai cependant qu'il y a des hommes assez déréglés pour affecter l'Athéisme & l'irréligion, à qui par conséquent il vaudroit mieux faire honte de leur vanité ridicule, que de les combattre en forme: car pourquoi chercheroit-on à les convaincre? Ils ne sont pas proprement incrédules. Si l'on en croyoit Montagne, il faudroit en renvoyer la conversion au Médecin; l'approche du danger leur fera perdre contenance. *S'ils sont*

dre quelques lumieres dans cet Essai, nous ne pouvons nous dispenser de

assez fous, dit-il, *ils ne sont pas assez forts. Ils ne lairront de joindre leurs mains vers le Ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée dans la poitrine; & quand la crainte & la maladie aura appesanti cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront de se revenir & laisser manier tout discrettement aux créances & exemples publics. Autre chose est un dogme sérieusement digéré; autre chose ces impressions superficielles, lesquelles nées de la débauche d'un esprit démanché, vont nageant témérairement & incertainement dans la fantaisie. Hommes bien misérables & écervelés qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent.* On ne peut s'empêcher de reconnoître dans cette peinture un très-grand nombre d'impies, & il seroit peut-être à souhaiter qu'elle convînt à tous. Mais s'il y a quelques impies de bonne foi, comme la multitude des ouvrages dogmatiques lancés contr'eux ne permet pas d'en douter; il est essentiel à l'intérêt & même à l'honneur de la Religion, qu'il n'y ait que les esprits supérieurs qui se chargent de les combattre. Quant aux autres qui peuvent avoir autant & quelquefois plus de zele avec moins de lumieres, ils devroient se contenter de lever leurs mains vers le Ciel pen-

prendre les chofes de loin, & de remonter à la fource tant de la croyance naturelle, que des opinions fantafques concernant la Divinité. Si nous nous tirons heureufement de ces commencemens épineux, il faut efpérer que le refte de notre route fera doux & facile.

SECTION SECONDE.

Ou tout eft conforme au bon ordre dans l'univers, ou il y a des chofes qu'on auroit pu former plus adroitement, ordonner avec plus de fageffe, & difpofer plus avantageufement pour l'intérêt général des êtres & du tout.

dant l'action, & c'eft le parti que j'aurois pris fans doute, fi je ne regardois l'Auteur dont je m'appuie à chaque pas, comme un de ces hommes extraordinaires & proportionnés à la dignité de la caufe qu'ils ont à foutenir.

Si tout eſt conforme au bon ordre, ſi tout concourt au bien général, ſi tout eſt fait pour le *mieux*, il n'y a point de mal *abſolu* dans l'univers, point de mal *relatif au tout*.

Tout ce qui eſt tel, qu'il ne peut être *mieux*, eſt parfaitement bon.

S'il y a dans la nature quelque mal *abſolu*, il eſt poſſible qu'il y eût quelque choſe de *mieux* ; ſinon, tout eſt parfait & comme il doit être.

S'il y a quelque choſe *d'abſolument* mal, il a été produit *à deſſein*, ou s'eſt fait par *haſard*.

S'il a été produit *à deſſein*, ou l'Ouvrier éternel n'eſt pas ſeul, ou n'eſt pas excellent; car s'il étoit excellent, il n'y auroit point de mal *abſolu* ; ou s'il y a quelque mal *abſolu*, c'eſt un autre qui l'aura cauſé.

Si le haſard a produit dans l'uni-

vers quelque mal *abſolu*, l'Auteur de la nature n'eſt pas la cauſe de tout. Conſéquemment ſi l'on ſuppoſe un Etre intelligent qui ne ſoit que la cauſe du bien, mais qui n'ait pas voulu ou qui n'ait pu prévenir le mal *abſolu* que le haſard ou quelque Intelligence rivale a produit, cet Etre eſt impuiſſant ou défectueux. Car ne pouvoir prévenir un mal *abſolu*, c'eſt impuiſſance ; ne vouloir pas le prévenir quand on le peut, c'eſt mauvaiſe volonté.

L'Etre tout-puiſſant dans la Nature, & qu'on ſuppoſe la gouverner avec intelligence & bonté, c'eſt ce que les hommes, d'un conſentement unanime, ont appellé *Dieu*.

S'il y a dans la Nature pluſieurs Etres, & ſemblables & ſupérieurs, ce ſont autant de *Dieux*.

Si cet Etre supérieur, supposé qu'il n'y en ait qu'un, si ces Etres supérieurs, supposé qu'il y en ait plusieurs, ne sont pas essentiellement *bons*, on les appelle *Démons*.

Croire que tout a été fait & ordonné, que tout est gouverné pour le *mieux* par une seule Intelligence essentiellement bonne, c'est être un parfait *Théiste* (*).

Ne reconnoître dans la Nature d'autre cause, d'autre principe des Etres que le hasard. Nier qu'une Intelligence suprême ait fait, ordonné, disposé tout à quelque bien général ou particulier, c'est être un parfait *Athée*.

(*) Gardez-vous bien de confondre ce mot avec celui de *Déiste*. Voyez le Traité de la véritable Religion, par M. l'Abbé Delachambre, Docteur de Sorbonne, si vous voulez être instruit à fond de la différence du *Théisme* & du *Déisme*.

Admettre plusieurs Intelligences supérieures, toutes essentiellement bonnes, c'est être *Polythéiste*.

Soutenir que tout est gouverné par une ou plusieurs Intelligences capricieuses, qui, sans égard pour l'ordre, n'ont d'autres lois que leurs volontés qui ne sont pas essentiellement bonnes; c'est être *Démoniste*.

Il y a peu d'esprits qui ayent été en tout temps invariablement attachés à la même hypothese sur un sujet aussi profond que la cause universelle des Etres, & l'économie générale du monde; de l'aveu même des personnes les plus religieuses (*), toute leur foi leur suffit à peine en certains momens pour les soutenir dans la conviction d'une Intelligence

(*) Penè moti sunt pedes mei, pacem peccatorum videns. *David in Psal.*

ſuprême ; il eſt des conjonctures, où frappées des défauts apparens de l'administration de l'Univers, elles ſont violemment tentées de juger déſavantageuſement de la Providence.

Qu'eſt-ce que l'*opinion* d'un homme ? celle qui lui eſt habituelle. C'eſt l'*hypotheſe* à laquelle il revient toujours, & non celle dont il n'eſt jamais ſorti, que nous appellerons *ſon ſentiment*. Qui pourra donc aſſurer qu'un homme qui n'eſt pas un ſtupide, eſt un parfait Athée ? Car ſi toutes ſes penſées ne luttent pas en tout temps, en toute occaſion, contre toute idée, toute imagination, tout ſoupçon d'une Intelligence ſupérieure, il n'eſt pas un parfait Athée. De même, ſi l'on n'eſt pas conſtamment éloigné de toute idée de haſard ou de mauvais génie, on n'eſt pas

parfait *Théiste*. C'est le sentiment dominant qui détermine l'état. Quiconque voit moins d'ordre dans l'univers que de hasard & de confusion, est plus Athée que Théiste. Quiconque apperçoit dans le monde des traces plus distinctes d'un mauvais génie que d'un bon, est moins Théiste que Démoniste. Mais tous ces Systématiques prendront leur dénomination selon le côté où l'esprit se sera fixé le plus souvent, dans ses oscillations.

Du mélange de ces opinions, il en résulte un grand nombre d'autres (*) toutes différentes entr'elles.

(*) Le Théisme avec le Démonisme ; le Démonisme avec le Polythéisme ; le Déisme avec l'Athéisme ; le Démonisme avec l'Athéisme ; le Polythéisme avec l'Athéisme ; le Théisme avec le Polythéisme ; le Théisme ou le Polythéisme, avec le Démonisme, ou avec le Démonisme & l'Athéisme ; ce qui arrive lorsqu'on admet

L'Athéisme

L'Athéisme seul exclut toute Religion. Le parfait Démoniste peut avoir un culte. Nous connoissons même des Nations entieres qui adorent un Diable, à qui la frayeur seule porte leurs prieres, leurs offrandes & leurs sa-

Un Dieu dont la nature est bonne & mauvaise; ou deux principes, l'un pour le bien & l'autre pour le mal.

Ou plusieurs Intelligences suprêmes & mauvaises, ce que l'on pourroit proprement appeller Polydémonisme.

Ou lorsque Dieu & le hasard partagent l'empire de l'Univers.

Ou lorsque l'Univers est gouverné par le hasard & par un mauvais génie.

Ou lorsqu'on admet plusieurs Intelligences mauvaises, sans exclure le hasard.

Ou lorsqu'on suppose le monde fait & gouverné par plusieurs Intelligences toutes bienfaisantes.

Ou lorsqu'on admet plusieurs Intelligences suprêmes tant bonnes que mauvaises.

Ou lorsqu'on suppose que l'administration des choses est partagée entre plusieurs Intelligences tant bonnes que mauvaises, & le hasard.

crifices; & nous n'ignorons pas que dans quelques Religions on ne regarde Dieu que comme un Etre violent, despotique, arbitraire, & destinant les créatures à un malheur inévitable, sans aucun mérite ou démérite prévu; c'est-à-dire qu'on éleve un Diable sur ces autels où l'on croit adorer un Dieu.

Outre les sectateurs des différentes opinions dont nous venons de faire mention, nous remarquerons de plus qu'il y a beaucoup de personnes qui par esprit de septicisme, par indolence, ou par défaut de lumieres, ne sont décidées pour aucune.

Tous ces systêmes supposés, il nous reste à examiner comment chaque systême en particulier & l'indécision même s'accordent avec la Vertu, & jusqu'où ils sont compatibles avec un caractere honnête & moral.

PARTIE SECONDE.

SECTION PREMIERE.

LORSQUE je tourne les yeux ſur les ouvrages d'un Artiſte ou ſur quelque production ordinaire de la nature, & que je ſens en moi-même combien il eſt difficile de parler avec exactitude des *parties*, ſans une connoiſſance profonde du *tout;* je ne ſuis point étonné de notre inſuffiſance dans les recherches qui concernent le monde, le chef-d'œuvre de la nature. Cependant à force d'obſervations & d'étude, à force de combiner les proportions & les formes, dont la plupart des créatures qui nous environnent ſont revêtues, nous ſommes parvenus à déterminer quelques-uns

de leurs usages. Mais quelle est la fin de ces créatures en particulier ? En général même, à quoi sert l'espece entiere de quelques-unes d'entr'elles ? c'est ce que nous ne connoîtrons peut-être jamais. Cependant

Nous savons que chaque créature a un *intérêt privé*, un *bien-être* qui lui est propre, & auquel elle tend de toute sa puissance ; penchant raisonnable qui a son origine dans les avantages de sa conformation naturelle. Nous savons que sa condition *relative* aux autres êtres est bonne ou mauvaise, qu'elle affectionne la bonne ; & que le Créateur lui en a facilité la possession. Mais si toute créature a un bien particulier, un intérêt privé, un but auquel tous les avantages de sa constitution sont naturellement dirigés ; & si je remarque dans les paf-

ſions les ſentimens, les affections d'une créature, quelque choſe qui l'éloigne de ſa fin, j'aſſurerai qu'elle eſt mauvaiſe & mal conditionnée. Par rapport à elle-même, cela eſt évident. De plus, ſi ces ſentimens, ces appétits qui l'écartent de ſon but naturel, croiſent encore celui de quelqu'individu de ſon eſpece, j'ajouterai qu'elle eſt mauvaiſe & mal conditionnée, relativement aux autres. Enfin, ſi le même déſordre dans ſa conſtitution naturelle qui la rend mauvaiſe par rapport aux autres, la rendoit auſſi mauvaiſe par rapport à elle-même; ſi la même économie dans ſes affections qui la qualifie bonne par rapport à elle-même, produiſoit le même effet relativement à ſes ſemblables; elle trouveroit en ce cas ſon avantage particulier en cette bonté, par laquelle

elle feroit le bien d'autrui; & c'est en ce sens que l'intérêt privé peut s'accorder avec la Vertu morale.

Nous approfondirons ce point dans la derniere partie de cet Essai. Notre objet, quant à présent, c'est de chercher en quoi consiste cette qualité que nous désignons par le nom de *bonté*. Qu'est-ce que la *bonté?*

Si un Historien ou quelque Voyageur nous faisoit la description d'une créature parfaitement isolée, sans supérieure, sans égale, sans inférieure, à l'abri de tout ce qui pourroit émouvoir ses passions; seule en un mot de son espece, nous dirions sans hésiter, *que cette créature singuliere doit être plongée dans une affreuse mélancolie; car quelle consolation pourroit-elle avoir en un monde qui n'est pour elle qu'une vaste solitude.* Mais si l'on ajoutoit,

qu'en dépit des apparences cette créature jouit de la vie, sent le bonheur d'exister, & trouve en elle-même de la félicité; alors nous pourrions convenir *que ce n'est pas tout-à-fait un monstre, & que relativement à elle-même, sa constitution naturelle n'est pas entiérement absurde; mais nous n'irions jamais jusqu'à dire que cet Etre est bon.* Cependant si l'on insistoit, & qu'on nous objectât *qu'il est parfait dans sa maniere, & conséquemment que nous lui refusons à tort l'épithete de* bon; *car qu'importe qu'il ait quelque chose à démêler avec d'autres, ou non?* il faudroit bien franchir le mot, & reconnoître *que cet Etre est bon; s'il est possible toutefois qu'il soit parfait en soi même, sans avoir aucun rapport avec l'univers dans lequel il est placé.* Mais si l'on venoit à découvrir à la longue quelque systême dans la

nature dont on pût considérer ce vivant Automate, comme faisant partie, il perdroit incontinent le titre de *bon* dont nous l'avions décoré. Car comment conviendroit-il à un individu, qui, par sa solitude & son inaction, tendroit aussi directement à la ruine de son espece? (*)

(*) Divin Anachorete, suspendez un moment la profondeur de vos méditations, & daignez détromper un pauvre *Mondain*, & qui fait gloire de l'être. J'ai des passions, & je serois bien fâché d'en manquer: c'est très-passionnément que j'aime mon Dieu, mon Roi, mon pays, mes parens, mes amis, ma maîtresse & moi-même.

Je fais un grand cas des richesses; j'en ai beaucoup, & j'en désire encore: un homme bienfaisant en a-t-il jamais assez? Qu'il me seroit doux de pouvoir animer ce talent qui languit sous mes yeux, unir ces Amans que l'indigence retient dans le célibat, venger par mes largesses ce laborieux Commerçant des revers de la fortune! Je ne fais chaque jour qu'un ingrat; que ne puis je en faire un cent! C'est à mon aisance, Religieux fanatique,

Mais

Mais si dans la structure de cet animal, ou de tout autre, j'entrevois des liens qui l'attachent à des Etres connus & différens de lui; si sa conformation m'indique des rapports,

que vous devez le pain que votre quêteur vous apporte.

J'aime les plaisirs honnêtes; je les quitte le moins que je peux; je les conduis d'une table moins somptueuse que délicate, à des jeux plus amusans qu'intéressés, que j'interromps pour pleurer les malheurs d'Andromaque, ou rire des boutades du Misantrope: je me garderai bien de les exiler par de noires réflexions; que l'épouvante & le trouble poursuivent sans cesse le crime! l'espoir & la tranquillité, compagnes inséparables de la justice, me conduiront par la main jusqu'au bord du précipice, que le sage Auteur de mes jours m'a dérobé par les fleurs dont il l'a couvert; & malgré les soins avec lesquels vous vous préparez à un instant que je laisse venir, je doute que votre fin soit plus douce & plus heureuse que la mienne. En tout cas, si la conscience reproche à l'un de nous deux d'avoir été inutile à sa patrie, à sa famille & à ses amis, je ne crains point que ce soit à moi.

même à d'autres eſpeces que la ſienne, j'aſſurerai qu'il fait partie de quelque ſyſtême ; par exemple, s'il eſt mâle, il a rapport en cette qualité avec la femelle ; & la conformation relative du mâle & de la femelle annonce une nouvelle chaîne d'êtres, & un nouvel ordre de choſes. C'eſt celui d'une eſpece ou d'une race particuliere de créatures qui ont une tige commune ; race qui s'accroît & s'éterniſe aux dépens de pluſieurs ſyſtêmes qui lui ſont deſtinés.

Donc ſi toute une eſpece d'animaux contribue à l'exiſtence ou au bien-être d'une autre eſpece, l'eſpece ſacrifiée n'eſt que partie d'un autre ſyſtême.

L'exiſtence de la Mouche eſt néceſſaire à la ſubſiſtance de l'Araignée ; auſſi le vol étourdi, la ſtructure dé-

licate, & les membres déliés de l'un de ces insectes, ne le destinent pas moins évidemment à être la *proie*, que la force, la vigilance & l'adresse de l'autre, à être le *prédateur*. Les toiles de l'araignée sont faites pour des ailes de mouche.

Enfin le rapport mutuel des membres du corps humain; dans un arbre, celui des feuilles aux branches & des branches au tronc, n'est pas mieux caractérisé, que l'est dans la conformation & le génie de ces animaux, leur destination réciproque.

Les mouches servent encore à la subsistance des poissons & des oiseaux; les poissons & les oiseaux à la subsistance d'une autre espèce. C'est ainsi qu'une multitude de systêmes différens se réunissent & se fondent, pour ainsi dire, les uns dans les au-

tres, pour ne former qu'un ſeul ordre de choſes.

Tous les animaux compoſent un ſyſtême, & ce ſyſtême eſt ſoumis à des lois mécaniques, ſelon leſquelles tout ce qui y entre eſt calculé.

Or, ſi le ſyſtême des animaux ſe réunit au ſyſtême des végétables, & celui-ci au ſyſtême des autres êtres qui couvrent la ſurface de notre Globe, pour conſtituer enſemble le ſyſtême terreſtre; ſi la terre elle-même a des relations connues avec le Soleil & les Planetes, il faudra dire que tous ces ſyſtêmes ne ſont que des parties d'un ſyſtême plus étendu. Enfin ſi la nature entiere n'eſt qu'un ſeul & vaſte ſyſtême que tous les autres êtres compoſent, il n'y aura aucun de ces êtres qui ne ſoit mauvais

ou bon, par rapport à ce grand tout, dont il eſt une partie (*); car ſi cet

(*) Dans l'Univers tout eſt uni : Cette vérité fut un des premiers pas de la Philoſophie, & ce fut un pas de Géant. *Ac mihi quidem veteres illi majus quiddam animo complexi, multo plus etiam vidiſſe videntur, quàm quantum noſtrorum acies intueri poteſt; qui omnia hæc quæ ſupra & ſubter, unum eſſe & unâ vi, atque unâ conſenſione naturæ conſtricta eſſe dixerunt. Nullum eſt enim genus rerum, quod aut avulſum à cæteris per ſeipſum conſtare, aut quo cætera ſi careant, vim ſuam atque æternitatem conſervare poſſint. Cic. Lib. 3. de Orat.* Toutes les découvertes des Philoſophes modernes ſe réuniſſent pour conſtater la même propoſition. Tous les Auteurs de ſyſtême, ſans excepter Epicure, la ſuppoſoient, lorſqu'ils ont conſidéré le monde comme une machine dont ils avoient à expliquer la formation, & à développer les reſſorts ſecrets. Plus on voit loin dans la nature, plus on y voit d'union. Il ne nous manque qu'une intelligence & des expériences proportionnées à la multitude des parties & à la grandeur du tout, pour parvenir à la démonſtration. Mais ſi le tout eſt immenſe, ſi le nombre des parties eſt infini, devons-nous être ſurpris que cette union nous échappe ſou-

être eſt ſuperflu ou déplacé, c'eſt une imperfection, & conſéquemment un mal abſolu dans le ſyſtême général.

Si un être eſt abſolument mauvais, il eſt tel relativement au ſyſtême général, & ce ſyſtême eſt imparfait.

vent ? quelle raiſon a-t-on d'en conclure qu'elle ne ſubſiſte pas ? Je ne vois pas comment ce phénomene fatal à cette eſpece eſt, par une ſuite de l'ordre univerſel des choſes, avantageux à une autre eſpece ; donc l'ordre univerſel eſt une chimere. Voilà le raiſonnement de ceux qui attaquent la nature. Voici maintenant la réponſe & le raiſonnement de ceux qui la défendent : je ſuis en état de démontrer que ce qui fait en mille occaſions le mal d'un ſyſtême, ſe tourne par une ſuite merveilleuſe de l'ordre univerſel, à l'avantage d'un autre ; donc, lorſque je n'ai pas la même évidence par rapport à d'autres phénomenes ſemblables, ce n'eſt point altération dans l'ordre, mais inſuffiſance dans mes lumieres ; donc l'ordre univerſel des choſes n'en eſt pas moins réel & parfait. Entre la préſomption raiſonnable de ceux-ci, & l'ignorante témérité de leurs antagoniſtes, il n'eſt pas difficile de prendre parti.

Mais si le mal d'un systême particulier fait le bien d'un autre systême, si ce mal apparent contribue au bien général, comme il arrive lorsqu'une espece subsiste par la destruction d'une autre, lorsque la corruption d'un être en fait éclorre un nouveau, lorsqu'un tourbillon se fond dans un tourbillon voisin; ce mal particulier n'est pas un mal absolu; non plus qu'une dent qui pousse avec douleur, n'est un mal réel dans un systême, que cet inconvénient prétendu conduit à sa perfection.

Nous nous garderons donc de prononcer qu'un être est absolument mauvais, à moins que nous ne soyons en état de démontrer qu'il n'est bon dans aucun systême. (*)

(*) Que deviennent donc les Manichéens avec la nécessité prétendue de leurs principes? où

Si l'on remarquoit dans la nature une espece qui fût incommode à toute autre, cette espece mauvaise,

aboutissent les reproches que les Athées font à la nature? On diroit à les entendre dogmatiser, qu'ils sont initiés dans tous ses desseins, qu'ils ont une connoissance parfaite de ses ouvrages, & qu'ils seroient en état de se mettre au gouvernail & de manœuvrer à sa place; & ils ne veulent pas s'appercevoir qu'ils sont, par rapport à l'univers, dans un cas plus désavantageux qu'un de ces Mexiquains, qui, ne connoissant ni la navigation, ni la nature de la mer, ni les propriétés des vents & des eaux, s'éveilleroit au milieu d'un vaisseau arrêté en plein Océan par un calme profond. Que penseroit-il en considérant cette pesante machine suspendue sur un élement sans consistance? & que penseroit-on de lui s'il venoit à traiter de poids incommodes & superflus, les ancres, les voiles, les mâts, les échelles, les vergues, & tout cet attirail de cordages dont il ignoreroit l'utilité? En attendant qu'il fût mieux instruit, (dût-il ne l'être jamais parfaitement), ne lui siéroit-il pas mieux de juger, sur les proportions qu'il remarque dans le petit nombre de parties qui sont à sa portée, plus avantageusement de l'ouvrier & du tout?

relativement au systême général, seroit mauvaise en elle-même. De même dans chaque espece d'animaux; par exemple, dans l'espece humaine, si quelqu'individu est d'un caractere pernicieux à tous ses semblables, il méritera le nom de mauvais dans son espece.

Je dis *d'un caractere pernicieux*, car un méchant homme, ce n'est ni celui dont le corps est couvert de peste, ni celui qui dans une fievre violente s'élance, frappe, & blesse quiconque ose l'approcher. Par la même raison, je n'appellerai point honnête-homme celui qui ne blesse personne, parce qu'il est étroitement garotté, ou, ce qui revient à cet état, celui qui n'abandonne ses mauvais desseins que par la crainte d'un châtiment, ou par l'espoir d'une récompense.

Dans une créature raiſonnable ; tout ce qui n'eſt point fait par affection n'eſt ni mal ni bien : l'homme n'eſt bon ou méchant, que lorſque l'intérêt ou le déſavantage de ſon ſyſtême eſt l'objet immédiat de la paſſion qui le meut.

Puiſque l'inclination ſeule rend la créature méchante ou bonne, conforme à ſa nature ou dénaturée, nous allons maintenant examiner quelles ſont les inclinations naturelles & bonnes, & quelles ſont les affections contraires à ſa nature, & mauvaiſes.

SECTION SECONDE.

Remarquez d'abord que toute affection qui a pour objet un bien imaginaire, devenant ſuperflue & diminuant l'énergie de celles qui nous

portent aux biens réels, eſt vicieuſe en elle-même & mauvaiſe, relativement à l'intérêt particulier & au bonheur de la créature.

Si l'on pouvoit ſuppoſer que quelqu'un de ces penchans qui entraînent la créature à ſes intérêts particuliers, fût, dans ſon énergie légitime, incompatible avec le bien général, un tel penchant ſeroit vicieux. Conſéquemment à cette hypotheſe, une créature ne pourroit agir conformément à ſa nature ſans être mauvaiſe dans la ſociété, ou contribuer aux intérêts de la ſociété, ſans être dénaturée par rapport à elle-même. Mais ſi le penchant a ſes intérêts privés, n'eſt injurieux à la ſociété que quand il eſt exceſſif, & jamais lorſqu'il eſt tempéré; nous dirons alors que l'excès a rendu vicieux un

penchant qui dans ſa nature étoit bon. Ainſi toute inclination qui portera la créature à ſon bien particulier, pour être vicieuſe doit être nuiſible à l'intérêt public. C'eſt ce défaut qui caractériſe l'homme intéreſſé; défaut contre lequel on ſe récrie ſi haut (*) quand il eſt trop marqué.

(*) Tous les Livres de morale ſont pleins de déclamations vagues contre l'intérêt. On s'épuiſe en détails, en diviſions & en ſubdiviſions, pour en venir à cette concluſion énigmatique, *que quel que ſoit le déſintéreſſement ſpécieux, quelle que ſoit la généroſité apparente dont nous nous parions; au fond l'intérêt & l'amour-propre ſont les ſeuls principes de nos actions.* Si au lieu de courir après l'eſprit & d'arranger des phraſes, ces Auteurs, partant de définitions exactes, avoient commencé par nous apprendre ce que c'eſt qu'intérêt, ce qu'ils entendent par amour-propre, leurs ouvrages avec cette clef pourroient ſervir à quelque choſe. Car nous ſommes tous d'accord que la créature peut s'aimer, peut tendre à ſes intérêts, & pourſuivre ſon bonheur temporel ſans ceſſer d'être vertueuſe.

Mais si dans la créature, l'amour de son intérêt propre n'est point incompatible avec le bien général, quelque concentré que cet amour puisse être, s'il est même important à la société que chacun de ses membres s'applique sérieusement à ce qui le concerne en son particulier; ce sentiment est si peu vicieux, que la créature ne peut être bonne sans en être pénétrée: car si c'est faire tort à la société que de négliger sa conservation, cet excès de désintéressement rendroit la créature méchante & dé-

La question n'est donc pas de savoir si nous avons agi par amour-propre ou par intérêt, mais de déterminer quand ces deux sentimens concouroient au but que tout homme se propose, c'est-à-dire à son bonheur. Le dernier effort de la prudence humaine, c'est de s'aimer, c'est d'entendre ses intérêts, c'est de connoître son bonheur comme il faut.

naturée, autant que l'absence de toute autre affection naturelle. Jugement qu'on ne balanceroit pas à porter, si l'on voyoit un homme fermer les yeux sur les précipices qui s'ouvriroient devant lui, ou, sans égard pour son tempérament & pour sa santé, braver la distinction des saisons & des vêtemens. On peut envelopper dans la même condamnation, quiconque seroit frappé (*) d'aversion pour le commerce des femmes, & qu'un tempérament dépravé, mais non pas un vice de conformation;

(*) On considere ici l'homme dans l'état de pure nature; & il n'est pas question de ces hommes saints, qui se sont éloignés du sexe par un esprit de continence qu'on se garde bien de blâmer. Il est évident que cet endroit ne leur convient en aucune façon; car on ne peut assurément les accuser d'aversion pour les femmes, ou de dépravation dans le tempérament.

rendroit inhabile à la propagation de l'eſpece.

L'amour des intérêts privés peut donc être bon ou mauvais ; ſi cette paſſion eſt trop vive, & telle, par exemple, qu'un attachement à la vie qui nous rendroit incapable d'un acte généreux, elle eſt vicieuſe ; & conſéquemment la créature qu'elle dirige eſt mal dirigée, & plus ou moins mauvaiſe. Celui donc à qui, par un déſir exceſſif de vivre, il arriveroit de faire quelque bien, ne mérite non plus par le bien qu'il fait, qu'un Avocat qui n'a que ſon ſalaire en vue, lors même qu'il défend la cauſe de l'innocence ; ou qu'un ſoldat qui, dans la guerre la plus juſte, ne combat que parce qu'il reçoit la paye.

Quelqu'avantage que l'on ait procuré à la ſociété, le motif ſeul fait

le mérite. Illuſtrez-vous par de grandes actions tant qu'il vous plaira ; vous ſerez vicieux tant que vous n'agirez que par des principes intéreſſés. Vous pourſuivez votre bien particulier avec toute la modération poſſible ; à la bonne heure : mais vous n'aviez point d'autre motif en rendant à votre eſpece ce que vous lui deviez par inclination naturelle ; vous n'êtes pas vertueux.

En effet, quels que ſoient les ſecours étrangers qui vous ont incliné vers le bien ; quoi que ce ſoit qui vous ait prêté main-forte contre vos inclinations perverſes, tant que vous conſerverez le même caractere, je ne verrai point en vous de bonté. Vous ne ſerez bon que quand vous ferez le bien d'affection & de cœur.

Si

Si par hasard quelqu'une de ces créatures douces, privées & amies de l'homme, développant un caractere contraire à sa constitution naturelle, devenoit sauvage & cruelle, on ne manqueroit pas d'être frappé de ce phénomene, & de se récrier sur sa dépravation. Supposons maintenant que le temps & des soins la dépouillassent de cette férocité accidentelle, & la ramenassent à la douceur de celles de son espece, on diroit que cette créature s'est rétablie dans son état naturel. Mais si la guérison n'est que simulée; si l'animal hypocrite revient à sa méchanceté, sitôt que la crainte de son Geolier l'abandonne, direz-vous que la douceur est son vrai caractere, son caractere actuel? non sans doute. Le

tempérament eſt tel qu'il étoit, & l'animal eſt toujours méchant.

Donc la bonté ou la méchanceté animales (*) de la créature a ſa ſource

(*) Il y a trois eſpeces de bonté. Une bonté d'être, c'eſt une certaine convenance d'attributs qui conſtitue une choſe ce qu'elle eſt; les Philoſophes l'appellent *bonitas entis*.

Une bonté animale; c'eſt une économie dans les paſſions que toute créature ſenſible & bien conſtituée reçoit de la nature. C'eſt en ce ſens qu'on dit d'un chien de chaſſe, lorſqu'il eſt bon, qu'il n'eſt ni lâche ni opiniâtre, ni lent ni emporté, ni timide ni indocile; mais ardent, intelligent & prompt.

Une bonté raiſonnée propre à l'être penſant, qu'on appelle *Vertu* : qualité qui eſt d'autant plus méritoire en lui, qu'étoient grandes les mauvaiſes diſpoſitions qui conſtituent la méchanceté animale, & qu'il avoit à vaincre pour parvenir à la bonté raiſonnée. Exemple.

Nous naiſſons tous plus ou moins dépravés; les uns timides, ambitieux & coleres; les autres avares, indolens & téméraires : mais cette dépravation involontaire du tempérament, ne rend point par elle-même la créature vicieuſe; au contraire

dans ſon tempérament actuel. Donc la créature ſera bonne en ce ſens, lorſqu'en ſuivant la pente de ſes affections, elle aimera le bien, & le fera ſans contrainte, & qu'elle haïra & fuira le mal ſans effroi pour le châtiment. La créature ſera méchante au contraire, ſi elle ne reçoit pas de ſes inclinations naturelles la force de remplir ſes fonctions, ou ſi des inclinations dépravées l'entraînent au mal & l'éloignent du bien qui lui ſont propres.

En général lorſque toutes les affections ſont d'accord avec l'intérêt de

elle ſert à relever ſon mérite, lorſqu'elle en triomphe. Le ſage Socrate naquit avec un penchant merveilleux à la luxure. Pour juger combien on eſt éloigné du ſentiment impie & bizarre de ceux qui donnent tout au tempérament, vices & vertus; on n'a qu'à lire la ſection ſuivante, & ſurtout le commencement de la ſection quatrieme.

l'efpece, le tempérament naturel eft parfaitement bon. Au contraire, fi l'on manque de quelqu'affection avantageufe, ou qu'on en ait de fuperflues, de foibles, de nuifibles, & d'oppofées à cette fin principale, le tempérament eft dépravé, & conféquemment l'animal eft méchant; il n'y a que du plus ou du moins.

Il eft inutile d'entrer ici dans le détail des affections & de démontrer que la colere, l'envie, la pareffe, l'orgueil, & le refte de ces paffions généralement déteftées, font mauvaifes en elles-mêmes, & rendent méchante la créature qui en eft affectée. Mais il eft à propos d'obferver que la tendreffe la plus naturelle, celle des meres pour leurs petits, & des parens pour leurs enfans, a des bor-

nes prefcrites, au-delà defquelles elle dégénere en vice. L'excès de l'affection maternelle peut anéantir les effets de l'amour, & le trop de commisération mettre hors d'état de procurer du fecours. Dans d'autres conjonctures, le même amour peut fe changer en une efpece de phrénéfie, la pitié devenir foibleffe, l'horreur de la mort fe convertir en lâcheté, le mépris des dangers en témérité, la haine de la vie ou toute outre paffion qui conduit à la deftruction, en défefpoir ou folie.

SECTION TROISIEME.

Mais pour paffer de cette bonté pure & fimple dont toute créature fenfible eft capable, à cette qualité qu'on appelle *Vertu*, & qui convient ici bas à l'homme feul;



Dans toute créature capable de ſe former des notions exactes des choſes, cette écorce des êtres dont les ſens ſont frappés, n'eſt pas l'unique objet de ſes affections. Les actions elles-mêmes, les paſſions qui les ont produites, la commiſération, l'affabilité, la reconnoiſſance & leurs antagoniſtes, s'offrent bientôt à ſon eſprit, & ces familles ennemies, qui ne lui ſont point étrangeres, ſont pour elle de nouveaux objets d'une tendreſſe ou d'une haine réfléchie.

Les ſujets intellectuels & moraux agiſſent ſur l'eſprit à peu près de la même maniere que les êtres organiſés ſur les ſens. Les figures, les proportions, les mouvemens & les couleurs de ceux-ci ne ſont pas plutôt expoſés à nos yeux, qu'il réſulte de

l'arrangement & de l'économie de leurs parties, une beauté qui nous récrée, ou une difformité qui nous choque. Tel eſt auſſi ſur les eſprits l'effet de la conduite & des actions humaines. La régularité & le déſordre dans ces objets les affectent diverſement, & le jugement qu'ils en portent n'eſt pas moins néceſſité que celui des ſens.

L'entendement a ſes yeux ; les eſprits entr'eux ſe prêtent l'oreille ; ils apperçoivent des proportions ; ils ſont ſenſibles à des accords ; ils meſurent, pour ainſi dire, les ſentimens & les penſées. En un mot ils ont leur critique à qui rien n'échappe. Les ſens ne ſont ni plus réellement ni plus vivement frappés, ſoit par les nombres de la muſique, ſoit par les formes & les proportions des êtres cor-

porels, que les eſprits par la connoiſſance & le détail des affections. Ils diſtinguent dans les caracteres, douceur & dureté; ils y démêlent l'agréable & le dégoûtant, le diſſonnant & l'harmonieux, en un mot, ils y diſcernent & laideur & beauté; laideur qui va juſqu'à exciter leur mépris & leur averſion; beauté qui les tranſporte quelquefois d'admiration & les tient en extaſe. Devant tout homme qui peſe mûrement les choſes, ce feroit une affection puérile (*)

(*) En effet n'eſt-ce pas une puérilité que de nier ce dont on eſt évidemment ſoi-même affecté? Lorſque quelques-uns de nos dogmatiſtes modernes nous aſſurent de la meilleure foi du monde, diſent-ils, « que la Divinité n'eſt qu'un vain phan» tôme; que le vice & la vertu ſont des préjugés » d'éducation; que l'immortalité de l'ame, que » la crainte des peines, & l'eſpérance des récom» penſes à venir ſont chimériques; » ne ſont-ils pas actuellement ſous le *charme*? Le plaiſir de

que

que de nier qu'il y ait dans les êtres moraux, ainsi que dans les objets corpo-

paroître sincere n'agit-il pas en eux ? ne sont-ils pas affectés du *decorum & dulce* ? Car enfin leur intérêt privé demanderoit qu'ils se réservassent toutes ces rares connoissances : plus elles seront divulguées, moins elles leur seront utiles. Si tous les hommes sont une fois persuadés que les Loix divines & humaines sont des barrieres qu'on a tort de respecter lorsqu'on peut les franchir sans danger, il n'y aura plus de dupes que les sots. Qui peut donc les engager à parler, à écrire, & à nous détromper même au péril de leur vie ? car ils n'ignorent pas que leur zele est assez mal récompensé par le gouvernement : il me semble que j'entends M. S. qui dit à un de ces Docteurs : « La Philosophie que vous avez la bonté de me révéler est » tout-à-fait extraordinaire. Je vous suis obligé » de vos lumieres ; mais quel intérêt prenez-vous » à mon instruction ? que vous suis-je ? êtes-vous » mon pere ? quand je serois votre fils, me de- » vriez-vous quelque chose en cette qualité ? y au- » roit-il en vous quelqu'*affection naturelle*, quel- » que soupçon qu'il est doux, qu'il est beau de » détromper à ses risques & fortunes un indiffé- » rent, sur des choses qui lui importent ? Si vous

rels, un vrai beau, un beau essentiel, un sublime réel. (*)

» n'éprouvez rien de ces sentimens, vous prenez » bien de la peine, & vous courez de grands dan» gers pour un homme qui ne sera qu'un ingrat, » s'il suit exactement vos principes : que ne gardez» vous votre secret pour vous ? vous en perdez » tout l'avantage en le communiquant. Abandon» nez-moi à mes préjugés ; il n'est bon ni pour » vous ni pour moi que je sache que la nature » m'a fait vautour, & que je peux demeurer en » conscience tel que je suis.

(*) S'il n'y a ni beau, ni grand ni sublime dans les choses, que deviennent l'amour, la gloire, l'ambition, la valeur ? à quoi bon admirer un poëme ou un tableau, un palais ou un jardin, une belle taille ou un beau visage ? Dans ce systême phlegmatique, l'héroïsme est une extravagance. On ne fera pas plus de quartier aux Muses ; le Prince des Poëtes ne sera qu'un écrivain suffisamment insipide. Mais cette Philosophie meurtriere se dément à chaque moment, & ce Poëte qui a employé tous les charmes de son art pour décrier ceux de la nature, s'abandonne plus que personne aux transports, aux ravissemens & à l'enthousiasme ; & à en juger par la vivacité de ses descriptions, qui que

Or de même que les objets sensibles, les images des corps, les cou-

te soit ne fut plus sensible que lui aux beautés de l'univers. On pourroit dire que sa poésie fait plus de tort à l'hypothese des atomes, que tous ses raisonnemens ne lui donnent de vraisemblance. Ecoutons-le chanter un moment.

Alma Venus, Cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras . . . .
Quæ, quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quicquam Dias in luminis oras
Exoritur; neque fit lætum, neque amabile quicquam;
Te sociam studeo scribendis versibus esse.

Quand on a senti toute la grace de cette invocation, tout ce qu'on peut alléguer contre la beauté, ne doit faire qu'une impression bien légere.

Et ailleurs:

Belli fera munera mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit æterno devinctus vulnere amoris . . . . .
Pascit amore avidos inhians in te, Dea, visus
Eque tuo pendet resupini spiritus ore . . . . .
Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
Funde.

leurs & les sons agissent perpétuellement sur nos yeux, affectent nos

Je conviens que ces vers sont d'une grande beauté, dira-t-on. Il y a donc quelque chose de beau? *Sans doute, mais ce n'est pas dans la chose décrite, c'est dans la description; il n'est point de monstre odieux qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux; quelque difforme que soit un être, (si toutefois il y a difformité réelle), il plaira, pourvu qu'il soit bien représenté. Mais cette représentation qui me ravit, ne suppose aucune beauté dans la chose; ce que j'admire, c'est la conformité de l'objet & de la peinture. La peinture est belle, mais l'objet n'est ni beau ni laid.*

Pour satisfaire à cette objection, je demanderai ce qu'on entend par un *monstre*: si l'on désigne par ce terme un composé de parties rassemblées au hasard, sans liaison, sans ordre, sans harmonie, sans proportion, j'ose assurer que la représentation de cet être ne sera pas moins choquante que l'être lui-même. En effet, si dans le dessein d'une tête un Peintre s'étoit avisé de placer les dents au-dessous du menton, les yeux à l'occiput, & la langue au front; si toutes ces parties avoient encore entr'elles des grandeurs démesurées; si les dents étoient trop grandes & les yeux trop petits, tels

fens, lors même que nous fommeil-lons. Les êtres intellectuels & mo-

tivement à la tête entiere, la délicateffe du pinceau ne nous fera jamais admirer cette figure. *Mais*, ajoutera-t-on, *si nous ne l'admirons pas, c'eft qu'elle ne reffemble à rien.* Cela fuppofé, je refais la même queftion : qu'entendez-vous donc par un *monftre?* Un être qui reffemble à quelque chofe, tel que la firene, l'hippogriffe, le faune, le fphinx, la chimere & les dragons ailés ? Mais n'appercevez-vous pas que ces enfans de l'imagination des Peintres & des Poëtes n'ont rien d'abfurde dans leur conformation ? que, quoiqu'ils n'exiftent pas dans la nature, ils n'ont rien de contradictoire aux idées de liaifon, d'harmonie, d'ordre & de proportion ; il y a plus, n'eft-il pas conftant qu'auffi-tôt que ces figures pécheront contre ces idées, elles cefferont d'être belles ? Cependant puifque ces êtres n'exiftent point dans la nature, qui eft-ce qui a déterminé la longueur de la queue de la firene, l'étendue des ailes du dragon, la pofition des yeux du fphinx, & la groffeur de la cuiffe velue & du pied fourchu des fylvains ? Car ces chofes ne font pas arbitraires. On peut répondre *que pour appeller beaux ces êtres poffibles, nous avons défiré fans fondement que la peinture obfervât*

raux, non moins puiſſans ſur l'eſprit, l'appliquent & l'exercent en tout

en eux les mêmes rapports que ceux que nous avons trouvés établis dans les êtres exiſtans, & que c'eſt encore ici la reſſemblance qui produit notre admiration. La queſtion ſe réduit donc enfin à ſavoir ſi c'eſt raiſon ou caprice qui nous a fait exiger l'obſervation de la loi des êtres réels, dans la peinture des êtres imaginaires ; queſtion décidée, ſi l'on remarque que dans un tableau le ſphinx, l'hippogriffe & le ſylvain, ſont en action ou ſont ſuperflus ; s'ils agiſſent, les voilà placés ſur la toile, de même que l'homme, la femme, le cheval & les autres animaux ſont placés dans l'univers ; or dans l'univers les devoirs à remplir déterminent l'organiſation ; l'organiſation eſt plus ou moins parfaite, ſelon le plus ou le moins de facilité que l'automate en reçoit pour vaquer à ſes fonctions ; car qu'eſt-ce qu'un bel homme ? ſi ce n'étoit celui dont les membres bien proportionnés conſpirent de la façon la plus avantageuſe à l'accompliſſement des fonctions animales. Mais cet avantage de conformation n'eſt point imaginaire ; les formes qui le produiſent ne ſont point arbitraires, ni par conſéquent la beauté qui eſt une ſuite de ces formes. Tout cela eſt évident pour quiconque connoît un

temps. Ces formes le captivent dans l'absence même des réalités.

Mais le cœur regarde-t-il avec indifférence les esquisses des mœurs que l'esprit est forcé de tracer, & qui lui sont presque toujours présentes? Je m'en rapporte au sentiment intérieur. Il me dit qu'aussi nécessité dans ses jugemens, que l'esprit dans ses opérations, sa corruption ne va jamais jusqu'à lui dérober totalement la différence du beau & du laid, & qu'il ne manquera pas d'approuver le naturel & l'honnête, & de rejeter le déshonnête & le dépravé, sur-tout dans les momens désintéressés : c'est alors un connoisseur équitable qui se promene dans une galerie de peintures, qui

peu les proportions géométriques que doivent observer les parties du corps entr'elles pour constituer l'économie animale.

s'émerveille de la hardiesse de ce trait, qui sourit à la douceur de ce sentiment, qui se prête au tour de cette affection, & qui passe dédaigneusement sur tout ce qui blesse la belle nature.

Les sentimens, les inclinations, les affections, les penchans, les dispositions, & conséquemment toute la conduite des créatures dans les différens états de la vie, sont les sujets d'une infinité de tableaux exécutés par l'esprit qui saisit avec promptitude & rend avec vivacité & le bien & le mal. Nouvelle épreuve, nouvel exercice pour le cœur, qui, dans son état naturel & sain, est affecté du raisonnable & du beau, mais qui dans la dépravation renonce à ses lumieres pour embrasser le monstrueux & le laid.

Par conféquent point de vertu morale, point de mérite, fans quelques notions claires & diftinctes du bien général, & fans une connoiffance réfléchie de ce qui eft moralement bien ou mal, digne d'admiration ou de haine, droit ou injufte. Car quoique nous difions communément d'un cheval mauvais qu'il eft vicieux, on n'a jamais dit d'un bon cheval ou de tout autre animal imbécille & ftupide, pour docile qu'il fût, qu'il étoit méritant & vertueux.

Qu'une créature foit généreufe, douce, affable, ferme & compatiffante; fi jamais elle n'a réfléchi fur ce qu'elle pratique & voit pratiquer aux autres; fi elle ne s'eft fait aucune idée nette & précife du bien & du mal; fi les charmes de la vertu & de l'honnêteté ne font point les ob-

jets de son affection ; son caractere n'est point vertueux par principes ; elle en est encore à acquérir cette connoissance active de la droiture qui devoit la déterminer ; cet amour désintéressé de la vertu, qui seul pouvoit donner tout le prix à ses actions.

Tout ce qui part d'une mauvaise affection est mauvais, inique & blâmable ; mais si les affections sont saines, si leur objet est avantageux à la société, & digne en tout temps de la poursuite d'un être raisonnable, ces deux conditions réunies formeront ce qu'on appelle droiture, équité dans les actions. Faire tort, ce n'est pas faire injustice ; car un fils généreux peut, sans cesser de l'être, tuer par malheur ou par maladresse son pere, au lieu de l'ennemi

dont il s'efforçoit de le garantir. Mais si par une affection déplacée il eût porté ses secours à quelqu'autre, ou négligé les moyens de le conserver par défaut de tendresse, il eût été coupable d'injustice.

Si l'objet de notre affection est raisonnable, s'il est digne de notre ardeur & de nos soins, l'imperfection & la foiblesse des sens ne nous rendent point capables d'injustice. Supposons un homme, dont le jugement est entier & les affections saines, mais la constitution si bizarre & les organes si dépravés, qu'à travers ces miroirs trompeurs il n'apperçoive les objets que défigurés, estropiés & tout autres qu'ils sont; il est évident que le défaut ne résidant point dans la partie supérieure & libre, cette infortunée créature ne peut passer pour vicieuse.

Il n'en eſt pas ainſi des opinions qu'on adopte, des idées qu'on ſe fait ou des Religions qu'on profeſſe. Si dans une de ces contrées jadis ſoumiſes aux plus extravagantes ſuperſtitions, où les chats, les crocodiles, les ſinges, & d'autres animaux vils & mal-faiſans étoient adorés; un de ces Idolâtres ſe fût ſaintement (*) perſuadé qu'il étoit juſte de préférer le ſalut d'un chat, au ſalut de ſon pere, & qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer en conſcience de traiter en ennemi quiconque ne profeſſoit pas ce culte; ce fidele croyant n'eût été qu'un homme déteſtable, & toute action fondée ſur des dogmes pareils, ne peut être qu'injuſte, abominable & maudite.

Toute mépriſe ſur la valeur des

(*) *O ſanctas Gentes quibus hæc naſcuntur in hortis numina!* Juv.

choſes qui tend à détruire quelqu'affection raiſonnable, ou à en produire d'injuſtes; rend vicieux, & nul motif ne peut excuſer cette dépravation. Celui, par exemple, qui ſéduit par des vices brillans a mal placé ſon eſtime, eſt vicieux lui-même. Il eſt quelquefois aiſé de remonter à l'origine de cette corruption nationale. Ici c'eſt un ambitieux qui vous étonne par le bruit de ſes exploits; là, c'eſt un Pirate, ou quelqu'injuſte Conquérant, qui par des crimes illuſtres a ſurpris l'admiration des peuples, & mis en honneur des caracteres qu'on devroit déteſter. Quiconque applaudit à ces *renommées* ſe dégrade lui-même. Quant à celui qui croyant eſtimer & chérir un homme vertueux n'eſt que la dupe d'un ſcélérat hypocrite; il peut être un ſot, mais il n'eſt pas un méchant pour cela.

L'erreur de fait ne touchant point aux affections, ne produit point le vice; mais l'erreur de droit influe dans toute créature raisonnable & conséquente sur ses affections naturelles, & ne peut manquer de la rendre vicieuse.

Mais il y a beaucoup d'occasions où les matieres de droit sont d'une discussion trop épineuse, même pour les personnes les plus éclairées (*).

(*) Les erreurs particulieres engendrent les erreurs populaires, & alternativement; on aime à persuader aux autres ce que l'on croit, & l'on résiste difficilement à ce dont on voit les autres persuadés. Il est presqu'impossible de rejeter les opinions qui nous viennent de loin, & comme de main en main; le moyen de donner un démenti à tant d'honnêtes gens qui nous ont précédés! Les temps écartent d'ailleurs une infinité de circonstances qui nous enhardiroient; ceux qui se sont abreuvés successivement de ces étrangetés, dit Montagne, ont senti par les oppositions qu'on

Dans ces circonſtances une faute légere ne ſuffit pas pour dépouiller un homme du caractere & du titre de vertueux. Mais lorſque la ſuperſtition ou des coutumes barbares le précipitent dans de groſſieres erreurs ſur l'emploi de ſes affections ; lorſque ces bévues, ſont ſi fréquentes, ſi lourdes & ſi compliquées qu'elles tirent la créature de ſon état naturel, c'eſt-à-dire lorſqu'elle exige d'elle des ſentimens contraires à l'humaine ſociété, & pernicieux dans la vie civile ; céder, c'eſt renoncer à la vertu.

leur a faites, où logeoit la difficulté de la perſuaſion, & ils ont calfeutré ces endroits de pieces nouvelles ; ils n'ont point craint d'ajouter de leur invention autant qu'ils le croyoient néceſſaire pour ſuppléer à la réſiſtance & au défaut qu'ils penſoient être en la conception d'autrui. Hiſtoire fidelle & naïve de l'origine & du progrès des erreurs populaires.

Concluons donc que le mérite ou la vertu dépendent d'une connoissance de la justice & d'une fermeté de raison, capables de nous diriger dans l'emploi de nos affections. Notions de la justice, courage de la raison, ressources uniques dans le danger où l'on se trouve de consacrer ses efforts, & de prostituer son estime à des abominations, à des horreurs, à des idées destructives de toute affection naturelle. Affections naturelles, fondemens de la société, que les lois sanguinaires d'un point d'honneur, & les principes erronés d'une fausse religion tendent quelquefois à sapper. Lois & principes qui sont vicieux, & ne conduiront ceux qui les suivent qu'au crime & à la dépravation, puisque la justice & la raison les combattent. Quoi que ce

soit

ſoit donc qui, ſous prétexte d'un bien préſent ou futur, preſcrive aux hommes de la part de Dieu, la trahiſon, l'ingratitude & les cruautés : quoi que ce ſoit qui leur apprenne à perſécuter leurs ſemblables par bonne amitié, à tourmenter par paſſe-temps leurs priſonniers de guerre, à ſouiller les autels de ſang humain, à ſe tourmenter eux-mêmes, à ſe macérer cruellement, à ſe déchirer dans des accès (*) de zele en préſence de

(*) Domptez vos paſſions, dit la Religion; conſervez-vous, dit la nature. Il eſt toujours poſſible de ſatisfaire à l'une & à l'autre, du moins il faut le ſuppoſer ; car il ſeroit bien ſingulier qu'il y eût un cas où l'on ſeroit forcé de devenir homicide de ſoi-même pour être vertueux. C'eſt ce que les Piétiſtes outrés ne manqueroient pas d'appercevoir s'ils oſoient conſulter la raiſon. Celui qui, fatigué de lutter contre lui-même, finiroit la querelle d'un coup de piſtolet, ſeroit un enragé, leur diroit-elle. Mais celui qui, révolté de ce procédé brusque,

leurs Divinités, & à commettre pour les honorer ou pour leur complaire quelque action inhumaine & brutale; qu'ils refusent d'obéir s'ils sont vertueux, & qu'ils ne permettent point aux vains applaudissemens de la coutume, ou aux Oracles imposteurs de la superstition, d'étouffer les cris de

prendroit par amour de Dieu & pour le bien de son ame chaque jour une dose légere d'un poison qui le conduiroit insensiblement au tombeau, seroit-il moins fou? non sans doute. Si le crime est dans le *suicide*, qu'importe qu'on se tue par des jeûnes & des veilles, de l'arsenic ou du sublimé, dans un instant ou dans l'espace de dix années, avec un cilice & des fouets, un pistolet ou un poignard; c'est disputer sur la forme du crime; c'est s'excuser sur la couleur du poison. Telle étoit la pensée de Saint Augustin. Ceux qui croient honorer Dieu par ces excès, sont dans la même superstition que ces Païens, dont il dit dans son Traité merveilleux de la Cité de Dieu, *tantus est perturbatæ mentis & sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodùm ne homines quidem sæviunt.*

la nature & les conſeils de la vertu. Toutes ces actions que l'humanité (*) proſcrit, ſeront toujours des horreurs en dépit des coutumes barbares, des

(*) La hardieſſe d'un Egyptien eſprit fort, qui, bravant la doctrine du ſacré College, eût refuſé de porter ſon hommage à des êtres deſtinés à ſa nourriture, & d'adorer un chat, un crocodile, un oignon, eût été pleinement juſtifiée par l'abſurdité de cette croyance. Tout dogme qui conduit à des infractions groſſieres de la loi naturelle, ne peut être reſpecté en ſureté de conſcience. Lorſque la nature & la morale ſe récrient contre la voix des Miniſtres, l'obéiſſance eſt un crime. Qui niera que le crédule Egyptien qui, pour donner du ſecours à ſon Dieu, eût laiſſé périr ſon pere, n'eût été un vrai parricide? Si l'on me dit jamais, trahis, vole, pille, tue, c'eſt ton Dieu qui l'ordonne; je répondrai ſans examen, trahir, voler, piller, tuer ſont des crimes; donc Dieu ne me l'ordonne pas. La pureté de la morale peut faire préſumer la vérité d'un culte; mais ſi la morale eſt corrompue, le culte qui préconiſe cette dépravation eſt démontré faux. Quel avantage cette réflexion ſeule ne donne-t-elle pas au Chriſtianiſme, ſur toutes les autres Religions! Quelle morale comparable à celle de Jéſus-Chriſt!

lois capricieuſes, & des faux cultes qui les auront ordonnées. Mais rien ne peut altérer les lois éternelles de la juſtice.

SECTION QUATRIEME.

Les créatures qui ne ſont affectées que par les objets ſenſibles, ſont bonnes ou mauvaiſes, ſelon que leurs affections ſenſibles ſont bien ou mal ordonnées. Mais c'eſt tout autre choſe dans les créatures capables de trouver dans le bien ou le mal moral des motifs raiſonnés de tendreſſe ou d'averſion; car dans un individu de cette eſpece, quelque déréglées que ſoient les affections ſenſibles, le caractere ſera bon & l'individu vertueux, tant que ces penchans libertins demeureront ſubordonnés aux affections réfléchies dont nous avons parlé.

Il y a plus : si le tempérament est bouillant, colere, amoureux, & si la créature domptant ces passions s'attache à la vertu en dépit de leurs efforts ; nous disons alors que son mérite en est d'autant plus grand, & nous avons raison. Si toutefois l'intérêt privé étoit la seule digue qui la retint ; si, sans égard pour les charmes de la vertu, son unique bien étoit le fléau de ses vices, nous avons démontré qu'elle n'en seroit pas plus vertueuse ; mais il est certain que si de plein gré & sans aucun motif bas & servile l'homme colere étouffe sa passion, & le luxurieux réprime ses mouvemens ; si tous deux supérieurs à *la* violence de leurs penchans, ils sont devenus l'un modeste & l'autre tranquille & doux ; nous applaudirons à leur vertu, beaucoup plus haute,

ment que s'ils n'avoient point eu d'obſtacles à ſurmonter. Quoi donc ! le penchant au vice feroit-il un relief pour la vertu ? des inclinations perverſes ſeroient-elles néceſſaires pour *parfaire* l'homme vertueux ?

Voici à quoi ſe réduit cette eſpece de difficulté. Si les affections libertines ſe révoltent par quelqu'endroit, pourvu que leur effort ſoit ſouverainement réprimé ; c'eſt une preuve inconteſtable que la vertu maîtreſſe du caractere y prédomine ; mais ſi la créature vertueuſe à meilleur compte n'éprouve aucune ſédition de la part de ſes paſſions, on peut dire qu'elle ſuit les principes de la vertu, ſans donner d'exercice à ſes forces. La vertu qui n'a point d'ennemis à combattre dans ce dernier cas, n'en eſt peut-être pas moins

puissante; & celui qui dans le premier cas a vaincu ses ennemis, n'en est pas moins vertueux. Au contraire, débarrassé des obstacles qui s'opposoient à ses progrès, il peut se livrer entiérement à la vertu, & la posséder dans un degré plus éminent.

C'est ainsi que la vertu se partage en degrés inégaux chez l'espece raisonnable, c'est-à-dire chez les hommes, quoiqu'il n'y en ait pas un entr'eux peut-être qui jouisse de cette raison saine & solide, qui seule peut constituer un caractere uniforme & parfait. C'est ainsi qu'avec la vertu, le vice dispose de leur conduite, alternativement vainqueur & vaincu; car il est évident par ce que nous avons dit jusqu'à présent, que quel que soit dans une créature le désordre des affections, tant par rapport

aux objets ſenſibles, que par rapport aux êtres intellectuels & moraux; quelqu'effrénés que ſoient ſes principes, quelque furieuſe, impudique ou cruelle qu'elle ſoit devenue, ſi toutefois il lui reſte la moindre ſenſibilité pour les charmes de la vertu, ſi elle donne encore quelque ſigne de bonté, de commiſération, de douceur ou de reconnoiſſance, il eſt, dis-je, évident que la vertu n'eſt pas morte en elle, & qu'elle n'eſt pas entiérement vicieuſe & dénaturée.

Un criminel qui par un ſentiment d'honneur & de fidélité pour ſes complices refuſe de les déclarer, & qui, plutôt que de les trahir, endure les derniers tourmens & la mort même, a certainement quelques principes de vertu, mais qu'il déplace. C'eſt auſſi le jugement qu'il faut

porter

porter de ce malfaiteur, qui plutôt que d'exécuter ses compagnons, aima mieux mourir avec eux.

Nous avons vu combien il étoit difficile de dire de quelqu'un qu'il étoit un parfait athée; il paroît maintenant qu'il ne l'est gueres moins d'assurer qu'un homme est parfaitement vicieux. Il reste aux plus grands scélérats toujours quelqu'étincelle de vertu; & un mot des plus justes que je connoisse, c'est celui-ci: « Rien » n'est aussi rare qu'un parfaitement » honnête-homme; si ce n'est peut-» être un parfait scélérat: » car par-tout où il y a la moindre affection integre, il y a, à parler exactement, quelque germe de vertu.

Après avoir examiné ce que c'est que la vertu en elle-même, nous

allons considérer comment elle s'accorde avec les différens systêmes concernant la Divinité.

TROISIEME PARTIE.

SECTION PREMIERE.

PUISQUE l'essence de la vertu consiste, comme nous l'avons démontré, dans une juste disposition, dans une affection tempérée de la créature raisonnable pour les objets intellectuels & moraux de la justice, afin d'anéantir ou d'énerver en elle les principes de la vertu, il faut,

1°. Ou lui ôter le sentiment & les idées naturelles d'injustice & d'équité.

2°. Ou lui en donner de fausses idées.

3°. Ou soulever contre ce sentiment intérieur d'autres affections.

De l'autre côté, pour accroître & fortifier les principes de la vertu, il faut,

1°. Ou nourrir & aiguiser, pour ainsi dire, le sentiment de droiture & de justice.

2°. Ou l'entretenir dans toute sa pureté.

3°. Ou lui soumettre toute autre affection.

Considérons maintenant quel est celui de ces effets que chaque hypothese, concernant la Divinité, doit naturellement produire, ou tout au moins favoriser.

PREMIER EFFET.

Priver la créature du ſentiment naturel d'injuſtice & d'équité.

On ne nous ſoupçonnera pas ſans doute d'entendre par « priver la » créature du ſentiment naturel d'in» juſtice & d'équité, » effacer en elle toute notion du bien & du mal relatifs à la ſociété. Car qu'il y ait bien & mal par rapport à l'eſpece, c'eſt un point qu'on ne peut totalement obſcurcir. L'intérêt public eſt une choſe généralement avouée; & rien de mieux connu de chaque particulier, que ce qui les concerne tous en général. Ainſi quand nous dirons qu'une créature a perdu tout ſentiment de droiture & d'injuſtice, nous ſuppoſerons au contraire qu'elle

eſt toujours capable de diſcerner le bien & le mal relatifs à ſon eſpèce; mais qu'elle y eſt devenue parfaitement inſenſible, & que l'excellence & la baſſeſſe des actions morales n'excitent plus en elle ni eſtime ni averſion; de ſorte que, ſans un intérêt particulier & des plus étroitement concentré, qui vit toujours en elle & qui lui arrache quelquefois des jugemens favorables à la vertu, on pourroit dire qu'elle n'affectionne dans les mœurs ni laideur ni beauté, & que tout y eſt par rapport à elle d'une monſtrueuſe uniformité.

Une créature raiſonnable qui en offenſe une autre mal à propos, ſent que l'appréhenſion d'un traitement égal doit ſoulever contre elle le reſſentiment & l'animoſité de celles qui l'obſervent. Celui qui fait tort à

un ſeul, ſe reconnoît intérieurement pour auſſi odieux à chacun, que s'il les avoit tous offenſés.

Le crime trouve donc pour ennemis tous ceux qu'il allarme; & par la raiſon des contraires, la vertu d'un particulier a droit à la bienveillance & aux récompenſes de tout le monde. Ce ſentiment n'eſt pas étranger aux hommes les plus méchans. Lors donc qu'on parle du ſentiment naturel d'injuſtice & d'équité, ſi par cette expreſſion on prétend déſigner quelque choſe de plus que ce que nous venons de dire, c'eſt ſans doute cette vive antipathie pour l'injuſtice, & cette affection tendre pour la droiture, particulieres aux profondément honnêtes gens.

Qu'une créature ſenſible puiſſe naître ſi dépravée, ſi mal conſtituée,

que la connoiſſance des objets qui ſont à ſa portée n'excite en elle aucune affection ; qu'elle ſoit originellement incapable d'amour, de pitié, de reconnoiſſance, & de toute autre paſſion ſociale ; c'eſt une hypotheſe chimérique. Qu'une créature raiſonnable, quelque tempérament qu'elle ait reçu de la nature, ait ſenti l'impreſſion des objets proportionnés à ſes facultés ; que les images de la juſtice, de la généroſité, de la tempérance & des autres vertus ſe ſoient gravées dans ſon eſprit, & qu'elle n'ait éprouvé aucun penchant pour ces qualités, aucune averſion pour leurs contraires ; qu'elle ſoit demeurée vis-à-vis de ces repréſentations dans une parfaite neutralité ; c'eſt une autre chimere. L'eſprit ne ſe conçoit non plus ſans affection pour les choſes qu'il

connoît, que sans la puissance de connoître; mais s'il est une fois en état de se former des idées d'action, de passion, de tempérament & de moeurs, il discernera dans ces objets laideur & beauté, aussi nécessairement que l'œil apperçoit rapports & disproportions dans les figures, & que l'oreille sent harmonie & dissonance dans les sons. On pourroit soutenir contre nous qu'il n'y a ni charmes ni difformité réelle dans les objets intellectuels & moraux; mais on ne disconviendra jamais qu'il n'y en ait d'imaginés & dont le pouvoir est grand. Si l'on nie que la chose soit dans la nature, on avouera du moins que c'est de la nature que nous tenons l'idée qu'elle y existe: car la prévention naturelle en faveur de cette distinction de laideur & de

beauté morales est si puissante ; cette différence dans les objets intellectuels & moraux, préoccupe tellement notre esprit, qu'il faut de l'art, de violens efforts, un exercice continué, & de pénibles méditations pour l'obscurcir.

Le sentiment d'injustice & d'équité nous étant aussi naturel que nos affections ; cette qualité étant un des premiers élémens de notre constitution, il n'y a point de spéculation, de croyance, de persuasion, de culte capable de l'anéantir immédiatement & directement. Déplacer ce qui nous est naturel, c'est l'ouvrage d'une longue habitude ; autre nature. Or la distinction d'injustice & d'équité nous est originelle ; appercevoir dans les êtres intellectuels & moraux laideur & beauté, c'est une opération aussi

naturelle & peut-être antérieure dans notre esprit à l'opération semblable sur les êtres organisés. Il n'y a donc qu'un exercice contraire qui puisse la troubler pour toujours, ou la suspendre pour un temps.

Nous savons tous que si par défaut de conformation, par accident ou par habitude, on prend une contenance désagréable, on contracte un tic ridicule, on affecte quelque geste choquant, toute l'attention, tous les soins, toutes les précautions qu'un désir sincere de s'en défaire peut suggérer, suffisent à peine pour en venir à bout. La nature est bien autrement opiniâtre. Elle s'afflige & s'irrite sous le joug, toujours prête à le secouer; c'est un travail sans fin que de la maîtriser. L'indocilité de l'esprit est prodigieuse, sur-tout quand il est

question des sentimens naturels, & de ces idées anticipées, telles que la distinction de la droiture & de l'injustice. On a beau les combattre & se tourmenter, ce sont des hôtes intraitables, contre lesquels il faut recourir aux grands expédiens, aux dernieres violences. La plus extravagante superstition, l'opinion nationale la plus absurde ne les excluront jamais parfaitement.

Comme le Déisme, le Théisme, l'Athéisme & même le Démonisme, n'ont aucune action immédiate & directe, relativement à la distinction morale de la droiture & de l'injustice; comme tout culte, soit impie, soit religieux, n'opere sur cette idée naturelle & premiere que par l'intervention & la révolte des autres affections; nous ne parlerons de

l'effet de ces hypothefes que dans la troifieme fection, où nous examinerons l'accord ou l'oppofition des affections, avec le fentiment naturel par lequel nous diftinguons la droiture de l'injuftice.

SECTION SECONDE.

SECOND EFFET.

Dépraver le fentiment naturel de la droiture & de l'injuftice.

Cet effet ne peut être que le fruit de la coutume & de l'éducation dont les forces fe réuniffent quelquefois contre celles de la nature, comme on peut le remarquer dans ces contrées où l'ufage & la politique encouragent par des applaudiffemens, & confacrent par des marques d'honneur des actions naturellement odieu-

ſes & déshonnêtes. C'eſt à l'aide de ces prêſtiges qu'un homme ſe ſurmontant lui-même, s'imagine ſervir ſa patrie, étendre la terreur de ſa nation, travailler à ſa propre gloire & faire un acte héroïque, en mangeant, en dépit de la nature & de ſon eſtomac, la chair de ſon ennemi. »

Mais pour en venir aux différens ſyſtêmes concernant la Divinité, & à l'effet qu'ils produiſent dans ce cas;

D'abord il ne paroît pas que l'Athéiſme ait aucune influence diamétralement contraire à la pureté du ſentiment naturel de la droiture & de l'injuſtice. Un malheureux que cette hypotheſe aura jeté & entretenu dans une longue habitude de crimes, peut avoir les idées de juſtice & d'honnêteté fort obſcurcies;

mais elle ne le conduit point par elle-même à regarder comme grande & belle une action vile & déshonnête. Ce systême moins dangereux en ceci seulement que la superstition, ne prêche point qu'il est beau de s'accoupler avec des animaux, ou de s'assouvir de la chair de son ennemi. Mais il n'y a point d'horreurs, point d'abominations qui ne puissent être embrassées comme des choses excellentes, louables & saintes, si quelque culte dépravé les ordonne (*).

(*) Sans entrer dans un long détail sur cette matiere, je citerai seulement deux exemples qu'on lit chap. 2. sect. 9. pag. 29. de l'Essai Philosophique sur l'entendement humain; il est difficile de se refuser au témoignage d'un voyageur, lorsqu'il est scellé de l'autorité d'un Ecrivain tel que Locke. Les Topinambous ne connoissent pas de meilleurs moyens pour aller en Paradis, que de se venger cruellement de leurs ennemis, & d'en

Et je ne vois point en cela de prodige ; car toutes les fois que ſous

manger le plus qu'ils peuvent. Ceux que les Turcs canoniſent & mettent au nombre des ſaints, mènent une vie qu'on ne peut rapporter ſans bleſſer la pudeur. Il y a ſur ce ſujet un endroit fort remarquable dans le voyage de Baum-Garten. Comme ce Livre eſt aſſez rare, je tranſcrirai ici le paſſage tout au long dans la même langue qu'il a été publié. *Ibi (ſcil. prope Belbes in Ægypto) vidimus ſanctum unum Saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex utero matris prodiit, nudum ſedentem. Mos eſt, ut didicimus, Mahometiſtis, ut eos qui amentes & ſine ratione ſunt, pro ſanctis colant & venerentur. Inſuper & eos qui, cùm diu vitam egerint inquinatiſſimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, ſanctitate venerandos deputant. Ejuſmodi verò genus hominum libertatem quandam effrænem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod majus eſt concumbendi : ex quo concubitu ſi proles ſecuta fuerit, ſancta ſimiliter habetur. His ergo hominibus dum vivunt, magnos exhibent honores ; mortuis verò vel templa vel monumenta exſtruunt ampliſſima, eoſque ſepelire vel contingere maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta & dicenda per interpretem à Murelo*

l'autorité prétendue ou le bon plaisir des Dieux, la superstition exige quelque action détestable ; si malgré le voile sacré dont on l'enveloppe, le fidele en pénetre l'énormité, de quel œil verra-t-il les objets de son culte (*) ? en portant aux pieds de leurs autels, des offrandes que la crainte lui arrache, il les traitera dans le fond de son cœur, comme des tyrans odieux & méchans ; mais c'est ce que sa Religion lui défend expres-

nostro. Insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus, publicitùs apprimè commendari, cum esse hominem sanctum, divinum ac integritate præcipuum, eo quòd nec fœminarum unquam esset nec puerorum, sed tantummodò asellarum concubitor atque mularum. On peut voir encore au sujet de cette espece de Saints si fort respectés par les Turcs, ce qu'en a dit Pietro della Valle, dans une Lettre du 25 Janvier 1616.

(*) Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée. *Rac. Iph. act. 4. scen. 4.*

sément

ſément de penſer : « les Dieux ne ſe » contentent pas d'encens, lui crie-» t-elle, il faut que l'eſtime accom-» pagne l'hommage ». Le voilà donc forcé d'aimer & d'admirer des êtres qui lui paroiſſent injuſtes, de reſpecter leurs commandemens, d'accomplir en aveugle les crimes qu'ils ordonnent, & par conſéquent de prendre pour ſaint & pour bon, ce qui eſt en ſoi horrible & déteſtable.

Si Jupiter eſt le Dieu qu'on adore, & ſi ſon hiſtoire le repréſente d'un tempérament amoureux, & ſe livrant ſans pudeur à toute l'étendue de ſes déſirs ; il eſt conſtant qu'en prenant ce récit à la lettre, ſon adorateur doit regarder l'impudicité comme une vertu (*). Si la ſuperſtition éleve ſur

(*) Exprimer les ſentimens & les mœurs d'un Peuple dans ſa conduite ordinaire & familiere, c'eſt

des autels un être vindicatif, colere, rancunier, sophiste, lançant ses fou-

le propre de la Comédie ; & dans Terence surtout. Or voici ce que ce Poëte fait dire à un jeune libertin, qui se sert de l'exemple de ses Dieux pour justifier une vile métamorphose, & s'encourager à une action infame.

... Dum apparatur, virgo in conclavi sedet.
Suspectans tabulam quandam pictam, ubi inerat pictura hæc ; Jovem
Quo pacto Danaæ misisse, aiunt, quondam in gremium imbrem aureum.
Egomet quoque id spectare cœpi, & quia consimilem luserat
Jam olim ille ludum, impendio magis animum gaudebat mihi,
Deum sese in hominem convertisse, atque per alienas tegulas
Venisse clanculùm per impluvium, fucum factum mulieri.
At quem Deum ! qui templa Cœli summa sonitu concutit ;
Ego homuncio hoc non facerem ? ego verò illud feci & lubens.

Terent. Eun. act. 3. scen. 5.

dres au hasard, & punissant quand il est offensé, d'autres que ceux qui lui ont fait injure : si pour finir son caractere il aime la supercherie, s'il encourage les hommes au parjure & à la trahison, & si par une injuste prédilection il comble de ses biens un petit nombre de favoris, je ne doute point qu'à l'aide des Ministres & des Poëtes, le peuple ne respecte incessamment toutes ces imperfections, & ne prenne d'heureuses dispositions à la vengeance, à la haine,

Et Petrone l'Auteur de son temps qui connoissoit le mieux les hommes, & qui en a peint le plus vivement les mœurs, a dit : *ne bonam quidem mentem aut bonam valetudinem petunt; sed statim, antequam limen Capitolii tangunt, alius domum promittit, si propinquum divitem extulerit; alius, si ad trecenties H. S. salvus pervenerit. Ipse Senatus, recti bonique præceptor, mille pondo auri Capitolio promittere solet; & ne quis dubitet pecuniam concupiscere, Jovem quoque peculio exorat.*

à la fourberie, au caprice & à la partialité ; car il eſt aiſé de métamorphoſer des vices groſſiers en qualités éclatantes, quand on vient à les rencontrer dans un être ſur lequel on ne leve les yeux qu'avec admiration.

Cependant il faut avouer que ſi le culte eſt vuide d'amour, d'eſtime & de cordialité ; ſi c'eſt un pur cérémonial auquel on eſt entraîné par la coutume & par l'exemple, par la crainte ou par la violence, l'adorateur n'eſt pas en grand danger d'altérer ſes idées naturelles ; car ſi, tandis qu'il ſatisfait aux préceptes de ſa Religion, qu'il s'occupe à ſe concilier les faveurs de ſa Divinité, en obéiſſant à ſes ordres prétendus ; c'eſt l'effroi qui le détermine ; s'il conſomme à regret un ſacrifice qu'il déteſte au fond de ſon ame, comme

une action barbare & dénaturée, ce n'eſt pas à ſon Dieu dont il entrevoit la méchanceté qu'il rend hommage, c'eſt proprement à l'équité naturelle dont il reſpecte le ſentiment dans l'inſtant même de l'infraction. Tel eſt dans le vrai ſon état, quelque réſervé qu'il puiſſe être à prononcer entre ſon cœur & ſa Religion, & à former un ſyſtême raiſonné ſur la contradiction de ſes idées avec les préceptes de ſa loi. Mais perſévérant dans ſa crédulité & répétant ſes pieux exercices, ſe familiariſe-t-il à la longue avec la méchanceté, la tyrannie, la rancune, la partialité, la bizarrerie de ſon Dieu? Il ſe réconciliera proportionnellement avec les qualités qu'il abhorroit en lui; & telle ſera la force de cet exemple, qu'il en viendra juſqu'à regarder les actions

les plus cruelles & les plus barbares ; je ne dis pas comme bonnes & justes, mais comme grandes, nobles, divines & dignes d'être imitées.

Celui qui admet un Dieu vrai, juste & bon, suppose une droiture & une injustice, un vrai & un faux, une bonté & une malice, indépendans de cet Etre suprême, & par lesquels il juge qu'un Dieu doit être vrai, juste & bon. Car si ses décrets, ses actions, ou ses lois constituoient la bonté, la justice & la vérité ; assurer de Dieu qu'il est vrai, juste & bon, ce seroit ne rien dire, puisque, si cet être affirmoit les deux parties d'une proposition contradictoire, elles seroient vraies l'une & l'autre : si sans raison il condamnoit une créature à souffrir pour le crime d'autrui, ou s'il destinoit sans sujet & sans distinction

les uns à la peine & les autres aux plaiſirs, tous ces jugemens ſeroient équitables. En conſéquence d'une telle ſuppoſition, aſſurer qu'une choſe eſt vraie ou fauſſe, juſte ou inique, bonne ou mauvaiſe ; c'eſt dire des mots, & parler ſans s'entendre.

D'où je conclus que rendre un culte ſincere & réel à quelque être ſuprême qu'on connoît pour injuſte & méchant, c'eſt s'expoſer à perdre tout ſentiment d'équité, toute idée de juſtice, & toute notion de vérité. Le zele doit à la longue ſupplanter la probité, dans celui qui profeſſe de bonne foi une religion dont les préceptes ſont oppoſés aux principes fondamentaux de la morale.

Si la méchanceté reconnue d'un Etre ſuprême influe ſur ſes adorateurs, ſi elle déprave les affections,

confond les idées de vérité, de juſtice, de bonté, & ſappe la diſtinction naturelle de la droiture & de l'injuſtice ; rien au contraire n'eſt plus propre à modérer les paſſions, à rectifier les idées, & à fortifier l'amour de la juſtice & de la vérité, que la croyance d'un Dieu que ſon hiſtoire repréſente en toute occaſion comme un modele de véracité, de juſtice & de bonté. La perſuaſion d'une Providence divine qui s'étend à tout, & dont l'univers entier reſſent conſtamment les effets, eſt un puiſſant aiguillon pour nous engager à ſuivre les mêmes principes dans les bornes étroites de notre ſphere. Mais ſi dans notre conduite nous ne perdons jamais de vue les intérêts généraux de notre eſpece ; ſi le bien public eſt notre bouſſole, il eſt impoſſible

poſſible que nous errions jamais dans les jugemens que nous porterons de la droiture & de l'injuſtice.

Ainſi, quant au ſecond effet, la Religion produira beaucoup de mal ou beaucoup de bien, ſelon qu'elle ſera bonne ou mauvaiſe. Il n'en eſt pas de même de l'Athéiſme; il peut à la vérité occaſionner la confuſion des idées d'injuſtice & d'équité; mais ce n'eſt pas en qualité pure & ſimple d'Athéiſme : c'eſt un mal réſervé aux cultes dépravés, & à toutes ces opinions fantaſques concernant la Divinité; monſtrueuſe famille qui tire ſon origine de la ſuperſtition, & que la crédulité perpétue.



SECTION TROISIEME.

TROISIEME EFFET.

Révolter les affections contre le sentiment naturel de droiture & d'injustice.

Il eſt évident que les principes d'intégrité ſeront des regles de conduite pour la créature qui les poſſede, s'ils ne trouvent aucune oppoſition de la part de quelque penchant entiérement tourné à ſon intérêt particulier, ou de ces paſſions bruſques & violentes qui, ſubjuguant tout ſentiment d'équité, éclipſent même en elle les idées de ſon bien privé, & la jettent hors de ces voies familieres qui la conduiſent au bonheur.

Notre deſſein n'eſt pas d'examiner ici par quel moyen ce déſordre s'introduit & s'accroît, mais de conſi-

dérer ſeulement quelles influences favorables ou contraires il reçoit des ſentimens divers concernant la Divinité.

Qu'il ſoit poſſible qu'une créature ait été frappée de la laideur & de la beauté des objets intellectuels & moraux, & conſéquemment que la diſtinction de la droiture & de l'injuſtice lui ſoit familiere, long-temps avant que d'avoir eu des notions claires & diſtinctes de la Divinité; c'eſt une choſe preſque indubitable. (*) En effet, conçoit-on qu'un être

(*) Qu'une ſociété d'hommes n'ait eu ni Dieux ni autels, ni même de nom dans ſa langue pour déſigner un être ſuprême; qu'un peuple entier ait croupi dans l'Athéiſme lòng-temps après avoir été policé; c'eſt ce qui eſt arrivé. « La réalité de l'A-» théiſme ſpéculatif négatif, (dit M. l'Abbé Dela-» chambre dans ſon Traité de la véritable Reli-» gion, tome 1, page 7,) n'eſt ni moins certaine

tel que l'homme en qui la faculté de penſer & de réfléchir s'étend par

» ni moins inconteſtable : combien y a-t-il encore » de peuples ſur la terre qui n'ont aucune idée » d'une Divinité ſouveraine, ſoït parce qu'ils ſont » ſtupides & incapables de tout raiſonnement, ſoit » parce qu'ils n'ont jamais penſé à réfléchir ſur ce » point ? » C'eſt ce qui eſt arrivé, dis-je, & ce qui ne doit pas extrêmement ſurprendre. Les miracles de la nature ſont expoſés à nos yeux, long-temps avant que nous ayons aſſez de raiſon pour en être éclairés. Si nous arrivions dans ce monde avec cette raiſon que nous portâmes dans la ſalle de l'Opéra, la premiere fois que nous y entrâmes, & ſi la toile ſe levoit bruſquement, frappés de la grandeur, de la magnificence & du jeu des décorations, nous n'aurions pas la force de nous refuſer à la connoiſſance de l'Ouvrier éternel qui a préparé le ſpectacle ; mais qui s'aviſe de s'émerveiller de ce qu'il voit depuis cinquante ans ? Les uns occupés de leurs beſoins, n'ont guere eu le temps de ſe livrer à des ſpéculations métaphyſiques ; le lever de l'aſtre du jour les appelloit au travail ; la plus belle nuit, la nuit la plus touchante étoit muette pour eux, ou ne leur diſoit autre choſe, ſinon qu'il étoit l'heure du repos. Les

des degrés insensibles & lents, soit, moralement parlant, assez exercée au sortir du berceau pour sentir la justesse & la liaison de ces spéculations déliées, & de ces raisonnemens subtils & métaphysiques sur l'existence d'un Dieu?

Mais supposons qu'une créature incapable de penser & de réfléchir, ait toutefois de bonnes qualités & quelques affections droites, qu'elle aime son espece, qu'elle soit courageuse, reconnoissante & miséricor-

autres moins occupés, ou n'ont jamais eu l'occasion d'interroger la nature, ou n'ont pas eu l'esprit d'entendre sa réponse. Le génie philosophe, dont la sagacité secouant le joug de l'habitude, s'étonna le premier des prodiges qui l'environnoient, descendit en lui-même, se demanda & se rendit raison de tout ce qu'il voyoit, a pu se faire attendre longtemps, & mourir sans avoir accrédité ses opinions.

dieuſe ; il eſt certain que dans le même inſtant que vous accorderez à cet automate la faculté de raiſonner, il approuvera ces penchans honnêtes ; qu'il ſe complaira dans ces affections ſociales ; qu'il y trouvera de la douceur & des charmes, & que les paſſions contraires lui paroîtront odieuſes. Or le voilà dès-lors frappé de la différence de la droiture & de l'injuſtice, & capable de vertu.

On peut donc ſuppoſer qu'une créature avoit des idées de droiture & d'injuſtice, & que la connoiſſance du vice & de la vertu la préoccupoit avant que de poſſéder des notions claires & diſtinctes de la Divinité. L'expérience vient encore à l'appui de cette ſuppoſition ; car chez les peuples qui n'ont pas ombre de religion, ne remarque-t-on pas entre les

hommes la même diverſité de caracteres, que dans les contrées éclairées? Le vice & la vertu morale ne les différencient-ils pas entr'eux? Tandis que les uns ſont orgueilleux, durs & cruels, & conſéquemment enclins à approuver les actes violens & tyranniques; d'autres ſont naturellement affables, doux, modeſtes, généreux, & dès-lors amis des affections paiſibles & ſociales.

Pour déterminer maintenant ce que la connoiſſance d'un Dieu opere ſur les hommes, il faut ſavoir par quels motifs & ſur quel fondement ils lui portent leurs hommages & ſe conforment à ſes ordres. C'eſt ou relativement à ſa toute-puiſſance, & dans la ſuppoſition qu'ils en ont des biens à eſpérer & des maux à craindre; ou relativement à ſon excel-

lence, & dans la penſée qu'imiter ſa conduite, c'eſt le dernier degré de la perfection.

En premier lieu : ſi le Dieu qu'on adore n'eſt qu'un être puiſſant ſur la créature qui ne lui porte ſon hommage que par le ſeul motif d'une crainte ſervile ou d'une eſpérance mercénaire ; ſi les récompenſes qu'elle attend, ou les châtimens qu'elle redoute, la contraignent à faire le bien qu'elle hait, ou à s'éloigner du mal qu'elle affectionne ; nous avons démontré qu'il n'y avoit en elle ni vertu ni bonté. Cet adorateur ſervile, avec une conduite irréprochable devant les hommes, ne mérite non plus devant Dieu que s'il avoit ſuivi ſans frayeur la perverſité de ſes affections. Il n'y a non plus de piété, de droiture, de ſainteté dans une

créature ainsi réformée, que d'innocence & de sobriété dans un singe sous le fouet, que de douceur & de docilité dans un tigre enchaîné. Car quelles que soient les actions de ces animaux, ou de l'homme à leur place, tant que l'affection sera la même, que le cœur sera rebelle, que la crainte dominera & inclinera la volonté, l'obéissance, & tout ce que la frayeur produira, sera bas & servile. Plus prompte sera l'obéissance, plus profonde la soumission, plus il y aura de bassesse & de lâcheté, quel que soit leur objet. Que le maître soit mauvais ou bon; qu'importe si l'esclave est toujours le même? Je dis plus; si l'esclave n'obéit que par une crainte hypocrite à un maître plein de bonté, sa nature n'en est que plus méchante, & son service

que plus vil. Cette disposition habituelle décele un attachement souverain à ses propres intérêts & une entiere dépravation dans le caractere.

En second lieu ; si le Dieu d'un peuple est un être excellent & qui soit adoré comme tel ; si, faisant abstraction de sa puissance, c'est particuliérement à sa bonté que l'on rend hommage ; si l'on remarque dans le caractere que ses ministres lui donnent, & dans les histoires qu'ils en racontent, une prédilection pour la vertu, & une affection générale pour tous les êtres : certes, un si beau modele ne peut manquer d'encourager au bien, & de fortifier l'amour de la justice, contre les affections ennemies.

Mais un autre motif se joint encore

à la force de l'exemple pour produire ce grand effet. Un Théiste parfait est fortement persuadé de la prééminence d'un être tout-puissant, spectateur de la conduite humaine, & témoin oculaire de tout ce qui se passe dans l'univers. Dans la retraite la plus obscure, dans la solitude la plus profonde son Dieu le voit. Il agit donc en la présence d'un être plus respectable pour lui mille fois que l'assemblée du monde la plus auguste. Quelle honte n'auroit-il pas de commettre une action odieuse en cette compagnie? quelle satisfaction, au contraire, d'avoir pratiqué la vertu en présence de son Dieu; quand même déchiré par des langues calomnieuses, il seroit devenu l'opprobre & le rebut de la société! Le Théisme favorise donc la vertu; & l'Athéisme

privé d'un ſi grand ſecours eſt en cela défectueux.

Conſidérons à préſent ce que la crainte des peines à venir & l'eſpoir des biens futurs occaſionneroient dans la même croyance, relativement à la veru. D'abord il eſt aiſé d'inférer de ce que nous avons dit ci-devant, que cet eſpoir & cet effroi ne ſont pas du genre des affections libérales & généreuſes, ni de la nature de ces mouvemens qui completent le mérite moral des actions. Si ces motifs ont une influence prédominante dans la conduite d'une créature, que l'amour déſintéreſſé devroit principalement diriger, la conduite eſt ſervile, & la créature n'eſt pas encore vertueuſe.

Ajoutez à ceci une réflexion particuliere; c'eſt que dans toute hypo-

these de Religion où l'espoir & la crainte sont admis comme motifs principaux & premiers de nos actions, l'intérêt particulier qui naturellement n'est en nous que trop vif, n'a rien qui le tempere & qui le restreigne, & doit par conséquent se fortifier chaque jour par l'exercice des passions, dans des matieres de cette importance. Il y a donc à craindre que cette affection servile ne triomphe à la longue, & n'exerce son empire dans toutes les conjonctures de la vie; qu'une attention habituelle à un intérêt particulier, ne diminue d'autant plus l'amour du bien général, que cet intérêt particulier sera grand; enfin que le cœur & l'esprit ne viennent à se rétrécir; défaut, à ce qu'on dit en morale,

remarquable dans les *zélés* de toute Religion (*).

Quoi qu'il en ſoit, il faut convenir que ſi la vraie piété conſiſte à aimer Dieu par rapport à lui-même, une attention inquiete à des intérêts privés, doit en quelque ſorte la dégrader. Aimer Dieu ſeulement comme la cauſe de ſon bonheur particulier, c'eſt avoir pour lui l'affection du méchant pour le vil inſtrument de ſes plaiſirs. D'ailleurs plus le dévouement à l'intérêt privé occupe de place, moins il en laiſſe à l'amour du bien général, ou de tout autre objet digne par lui-même de notre admiration & de notre eſtime, tel en un mot que le Dieu des perſonnes éclairées.

(*) Voilà ce qui conſtitue proprement la bigotterie ; car la vraie piété, qualité preſque eſſentielle à l'héroïſme, étend le cœur & l'eſprit.

C'est ainsi qu'un amour excessif de la vie peut nuire à la vertu, affoiblir l'amour du bien public, & ruiner la vraie piété; car plus cette affection sera grande, moins la créature sera capable de se résigner sincérement aux ordres de la Divinité; & si par hasard l'espoir des récompenses à venir étoit, à l'exclusion de tout amour, le seul motif de sa résignation; si cette pensée excluoit absolument en elle tout sentiment libéral & désintéressé, ce seroit un vrai marché qui n'indiqueroit ni vertu ni mérite, & dont voici, à proprement parler, la cédule : « Je résigne à Dieu ma vie » & mes plaisirs présens, à condition » d'en recevoir en échange une vie » & des plaisirs futurs, qui valent » infiniment mieux.

Quoique la violence des affections

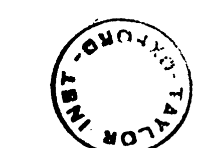
privées puisse préjudicier à la vertu, j'avouerai toutefois qu'il y a des conjonctures dans lesquelles la crainte des châtimens & l'espoir des récompenses lui servent d'appui, toutes mercénaires qu'elles soient.

Les passions violentes, telles que la colere, la haine, la luxure & d'autres, peuvent, comme nous l'avons déjà remarqué, ébranler l'amour le plus vif du bien public, & déraciner les idées les plus profondes de vertu. Mais si l'esprit n'avoit aucune digue à leur opposer, elles produiroient infailliblement ce ravage, & le meilleur caractere se dépraveroit à la longue. La Religion y pourvoit; elle crie incessamment que ces affections & toutes les actions qu'elles produisent, sont maudites & détestables aux yeux de Dieu; sa voix consterne le vice

& rassure la vertu ; le calme renaît dans l'esprit, il apperçoit le danger qu'il a couru, & s'attache plus fortement que jamais aux principes qu'il étoit sur le point d'abandonner.

La crainte des peines & l'espoir des récompenses, sont encore propres à raffermir celui que le partage des affections fait chanceler dans la vertu. Je dis plus : quand une fois l'esprit est imbu d'idées fausses, & lorsque la créature entêtée d'opinions absurdes se roidit contre le vrai, méconnoît le bon, porte son estime & donne la préférence au vice ; sans la crainte des peines & l'espoir des récompenses, il n'y a plus de retour.

Imaginez un homme qui ait quelque bonté naturelle & de la droiture dans le caractere ; mais né avec un



tempérament lâche & mou, qui le rend incapable de faire face à l'adversité, & de braver la misere. Vient-il par malheur à subir ces épreuves, le chagrin s'empare de son esprit, tout l'afflige, il s'irrite, il s'emporte contre ce qu'il imagine être la cause de son infortune. Dans cet état s'il s'offre à sa pensée, ou si des amis corrompus lui suggerent que sa probité est la source de ses peines, & que pour se réconcilier avec la fortune, il n'y a qu'à rompre avec la vertu; il est certain que l'estime qu'il porte à cette qualité, s'affoiblira à mesure que le trouble & les aigreurs augmenteront dans son esprit, & qu'elle s'éclipsera bientôt, si la considération des biens futurs dont la vertu lui promet la jouissance, en dédommagement de ceux qu'il regrette, ne le soutient contre les

pensées funestes qui lui viennent, ou les mauvais avis qu'il reçoit, ne suspend la dépravation imminente de son caractere, & ne le fixe dans ses premiers principes.

Si par de faux jugemens on a pris quelques vices en affection, & les vertus contraires en dédain; si par exemple, on regarde le pardon des injures comme une bassesse, & la vengeance comme un acte héroïque; on préviendroit peut-être les suites de cette erreur, en considérant que la douceur porte avec elle sa récompense, dans la tranquillité & les autres avantages qu'elle procure, & que la rancune détruit. C'est par cet utile artifice que la modestie, la candeur, la sobriété & d'autres vertus, quelquefois méprisées, pourroient rentrer dans l'estime, & les passions

opposées dans le mépris, qui leur sont dus ; & qu'on parviendroit avec le temps à pratiquer les unes & à détester les autres, sans le moindre égard pour les plaisirs, ou pour les peines qui les accompagnent.

C'est par ces raisons que rien n'est plus avantageux dans un état qu'une administration vertueuse, & qu'une équitable distribution des punitions & des récompenses. C'est un mur d'airain contre lequel se brisent presque toujours les complots des méchans ; c'est une digue qui tourne leurs efforts au bien de la société ; c'est plus que tout cela, c'est un moyen sûr d'attacher les hommes à la vertu, en attachant à la vertu leur intérêt particulier ; d'écarter tous les préjugés qui les en éloignent, de lui préparer dans leurs cœurs un accueil favora-

ble, & de les mettre par une pratique conſtante du bien, dans un ſentier dont on ne les détourneroit pas ſans peine. S'il arrivoit qu'un peuple arraché au deſpotiſme & à la barbarie, policé par des lois, & devenu vertueux dans le cours d'une adminiſtration équitable, retombât bruſquement ſous un gouvernement arbitraire, tel que celui des peuples Orientaux; ſa vertu s'irritant dans les fers, il n'en ſera que plus prompt à les ſecouer, & que plus propre à les rompre. Si toutefois la tyrannie & ſes artifices viennent à prévaloir, & ſi ce peuple perd toute liberté, avant qu'une injuſte diſtribution des récompenſes & des châtimens lui ait ôté le ſentiment de cette injure; avant que l'habitude l'ait fait à ſa chaîne, les ſemences diſperſées de ſa vertu pre-

miere poufferont des racines qu'on diftinguera jufques dans les générations fuivantes.

Mais quoique la diftribution équitable des récompenfes & des punitions foit dans un gouvernement une caufe effentielle de la vertu d'un peuple, nous remarquerons que l'exemple plus efficace encore décide fes inclinations, (*) & forme fon

(*) Tous les Moraliftes ne font pas de cet avis : « telle eft, dit un d'entr'eux dans fon projet pour l'avancement de la Religion, la perverfité des hommes, que le feul exemple d'un Prince vicieux entraînera bientôt la maffe générale de fes fujets, & que la conduite exemplaire d'un Monarque vertueux n'eft pas capable de les réformer, fi elle n'eft foutenue d'autres expédiens. Il faut donc que le Souverain, en exerçant avec vigueur l'autorité que les lois & fon fceptre lui donnent, faffe enforte qu'il foit de l'intérêt de chacun de s'attacher à la vertu, en privant les vicieux de toute efpérance d'avancement. »

caractere. Si le Magistrat n'est pas vertueux, la meilleure administration produira peu de chose; au contraire, les sujets aimeront & respecteront les lois, s'ils sont une fois persuadés de la vertu de celui qui les juge.

Mais pour en revenir aux récompenses & aux châtimens; c'est moins l'attrait ou l'effroi qui fait leur avantage dans la société, que l'estime de la vertu & la haine du vice, que ces exressions publiques de l'approbation ou de la censure du genre humain réveillent dans l'honnête-homme & dans le scélérat. En effet, dans les exécutions on voit assez communément que la honte du crime & l'infamie du supplice sont presque

Il est clair que ce savant Auteur donne la préférence aux avantages d'une bonne administration, sur ceux d'un bon exemple.

toute la peine des criminels. Ce n'eſt pas tant la mort qui cauſe l'horreur du patient & des ſpectateurs, que la potence ou la roue qui le déclare infracteur des lois de la juſtice & de l'humanité.

Dans les familles, l'effet des récompenſes & des châtimens eſt le même que dans la ſociété. Un maître ſévere, le fouet à la main, rendra ſans doute ſon eſclave ou ſon mercénaire attentif à ſes devoirs; mais il n'en ſera pas meilleur. Cependant le même homme, revêtu d'un caractere plus doux, avec de foibles récompenſes & des corrections légeres, formera des enfans vertueux. A l'aide tantôt de ſes menaces, tantôt de ſes careſſes, il leur inculquera des principes qu'ils ſuivront bientôt ſans égard pour la récompenſe qui les encourageoit,

encourageoit, ou pour la verge qui les effrayoit. Et c'eſt là ce que nous appellons une éducation honnête & libérale. Tout autre culte rendu à Dieu, tout autre ſervice rendu à l'homme eſt vil, & ne mérite aucun éloge.

Dans la Religion ſi les récompenſes qu'elle promet ſont libérales, ſi le bonheur futur conſiſte dans la jouiſſance d'un plaiſir vertueux, tel, par exemple, que la pratique ou la contemplation de la vertu même, dans une autre vie, (c'eſt le cas du Chriſtianiſme ;) * il eſt évident que le

(*) On peut conclure de cette réflexion, que le Chriſtianiſme a peut-être été le ſeul culte établi dans le monde, qui ait propoſé aux hommes des récompenſes à venir dignes d'eux. Le Juif content du bonheur temporel ne connoiſſoit gueres d'autres eſpérances. L'Egyptien ſe promettoit à force de bien vivre, de devenir un jour éléphant blanc.

désir de cet état ne peut naître que d'un grand amour de la vertu, & conserve par conséquent toute la dignité de son origine. Car ce désir n'est point un sentiment intéressé; l'amour de la vertu n'est jamais un penchant vil & sordide; le désir de la vie, par amour de la vertu, ne peut donc passer pour tel. Mais si ce désir d'une autre vie naissoit de l'horreur ou de la mort, ou de l'anéantissement, s'il étoit occasionné par quelqu'affection vicieuse, ou par un attachement à des choses étrangeres à la vertu, il ne seroit plus vertueux.

Le Païen comptoit se promener dans les Champs Elysées, boire le nectar, & se repaître d'ambroisie. Le Mahométan, privé de vin par sa loi, & voluptueux par tempérament, espere s'enivrer éternellement entre des houris grises, rouges, vertes & blanches. Mais le Chrétien jouira de son Dieu.

Si donc une créature raisonnable, sans égard pour la vertu, aime la vie par rapport à la vie même; peut-être fera-t-elle pour la conserver, ou par horreur de la mort, quelque action de virilité; peut-être en s'efforçant de mépriser les objets de sa crainte, tendra-t-elle à la perfection; mais cet effort n'est pas encore une vertu. Cette créature est tout au plus dans les avenues, sur la route; après s'être embarquée par pur intérêt, la bassesse avouée du motif ne la met point au port; en un mot, elle ne sera vertueuse que quand ses efforts feront germer en elle quelqu'affection pour la bonté morale, considérée comme telle, & sans égard à ses intérêts.

Tels sont les avantages & les désavantages qui reviennent à la vertu,

de ſes liaiſons avec les intérêts privés de la créature. Car quoique la multiplicité des vues intéreſſées ſoit peu propre à donner du relief aux actions, l'homme n'en ſera que plus ferme dans la vertu, s'il eſt une fois convaincu qu'elle ne croiſe jamais ſes vrais intérêts.

Celui donc qui par un mûr examen & de ſolides réflexions, s'eſt aſſuré qu'on n'eſt heureux dans ce monde qu'autant qu'on eſt vertueux, & que le vice ne peut être que miſérable, a mis ſa vertu dans un abri louable & néceſſaire. Sans chercher dans l'intégrité morale des commodités relatives à ſon état préſent, à ſa conſtitution, ou à d'autres circonſtances pareilles, s'il eſt perſuadé qu'une puiſſance ſupérieure & toujours attentive au train du monde, prête un ſecours

immédiat à l'honnête-homme contre les attentats du méchant, il ne perdra jamais rien de l'estime qu'il doit à la vertu; estime qui s'affoibliroit peut-être en lui, sans cette croyance. Mais si, peu convaincu d'une assistance actuelle de la providence, il est dans une attente ferme & constante des récompenses à venir; sa vertu trouvera le même appui dans cette hypothese.

Remarquez cependant que dans un systême où l'on feroit sonner si haut ces récompenses infinies, les cœurs en pourroient tellement être affectés, qu'ils négligeroient & peut-être oublieroient à la longue les motifs désintéressés de pratiquer la vertu. D'ailleurs cette merveilleuse attente des biens ineffables d'une autre vie, doit conséquemment déprimer la valeur,

& rallentir la pourſuite des choſes paſſageres de celle-ci. Une créature poſſédée d'un intérêt ſi particulier & ſi grand, pourroit compter le reſte pour rien; & toute occupée de ſon ſalut éternel, traiter quelquefois comme des diſtractions mépriſables, & des affections viles, terreſtres & momentanées, les douceurs de l'amitié, les lois du ſang, & les devoirs de l'humanité. Une imagination frappée de la ſorte décriera peut-être les avantages temporels de la bonté, & les récompenſes naturelles de la vertu, élévera juſqu'aux nues la félicité des méchans, & déclarera dans les accès d'un zele inconſidéré, que « ſans l'attente des biens futurs & ſans la » crainte des peines éternelles, elle » renonceroit à la probité pour ſe » livrer entiérement à la débauche,

» au crime & à la dépravation ». Ce qui démontre que rien en quelque façon ne ſeroit plus fatal à la vertu qu'une croyance incertaine & vague des récompenſes & des châtimens à venir. Car ſi ce fondement ſur lequel on auroit appuyé tout l'édifice (*) moral, vient une fois à manquer, je vois la vertu chanceler, reſter ſans appui, & prête à s'écrouler.

(*) J'ai connu un Architecte qui étaya ſi fortement un bâtiment qui menaçoit ruine d'un côté, qu'il en fut renverſé de l'autre. Le même accident eſt preſque arrivé en morale. On ne s'eſt pas contenté de relever les avantages de la vertu & de l'honnêteté; on s'eſt méfié de ces appuis, & on y en a ajouté d'autres d'une façon à culbuter l'édifice. On a tant exalté les récompenſes qui l'attendoient, que les hommes ont été expoſés à n'avoir pas d'autres raiſons d'être vertueux. Toutefois ſi ce ſentiment vient à exclure les motifs plus relevés, tout mérite ſemble s'anéantir dans la créature qu'il dirige.

Quant à l'Athéisme, le décri des avantages de la vertu n'est pas une conséquence directe de cette hypothese (*). Pour être convaincu qu'il y a du profit à être vertueux, il n'est pas nécessaire de croire en Dieu. Mais le préjugé contraire une fois contracté, le mal est sans remede; & il faut convenir qu'indirectement l'Athéisme y conduit.

Il est presqu'impossible de faire grand cas des avantages présens de la vertu, sans concevoir une haute

(*) L'Athéisme laisse la probité sans appui : il fait pis, il pousse indirectement à la dépravation. Cependant Hobbes étoit bon citoyen, bon parent, bon ami, & ne croyoit point en Dieu. Les hommes ne sont pas conséquens; on offense un Dieu dont on admet l'existence; on nie l'existence d'un Dieu dont on a bien mérité; & s'il y avoit à s'étonner, ce ne seroit pas d'un Athée qui vit bien, mais d'un Chrétien qui vit mal.

idée de la ſatisfaction qui naît de l'eſtime & de la bienveillance du genre-humain. Mais pour connoître tout le prix de cette ſatisfaction, il faut l'avoir éprouvée. C'eſt donc ſur la poſſeſſion raviſſante de l'affection généreuſe des hommes, & ſur la connoiſſance de l'énergie de ce plaiſir, que ſont fondés ceux qui placent le bonheur actuel dans la pratique des vertus. Mais ſuppoſer qu'il n'y a ni bonté ni charmes dans la nature ; que cet Etre ſuprême qui nous preſcrit la bienveillance pour nos ſemblables, par les témoignages journaliers que nous recevons de la ſienne, eſt un être chimérique ; ce n'eſt pas le moyen d'aiguiſer les affections ſociales & d'acquérir l'amour déſintéreſſé de la vertu. Au contraire, un tel ſyſtême tend à confondre les idées de laideur

& de beauté, & à ſupprimer ce tribut habituel d'admiration que nous rendons au deſſein, aux proportions, & à l'harmonie qui regnent dans l'ordre des choſes. Car que peut offrir l'univers de grand & d'admirable à celui qui regarde l'univers même comme un modele de déſordre ? Celui pour qui le tout dénué de perfections, n'eſt qu'une vaſte difformité, remarquera-t-il quelque beauté dans les parties ſubordonnées ?

Cependant quoi de plus affligeant que de penſer que l'on exiſte dans un éternel chaos ? qu'on fait partie d'une machine détraquée dont on a mille déſaſtres à craindre, & où l'on n'apperçoit rien de bon, rien de ſatisfaiſant, rien qui n'excite le mépris, la haine & le dégoût. Ces idées ſombres & mélancoliques doivent influer

ſur le caractere, affecter les inclinations ſociales, mettre de l'aigreur dans le tempérament, affoiblir l'amour de la juſtice, & ſaper à la longue les principes de la vertu.

Il n'en eſt pas de même de celui qui adore un Dieu; mais un Dieu qui ne ſoit pas vainement honoré du titre de bon, qui le ſoit en effet; un Dieu dont l'hiſtoire offre à chaque page des marques de douceur & de bonté. Un tel homme admet conſéquemment des récompenſes & des châtimens à venir; il eſt perſuadé de plus que les récompenſes ſont deſtinées au mérite & à la vetu, & les châtimens au vice & à la méchanceté, ſans que des qualités étrangeres à celles-là, ou des circonſtances imprévues puiſſent tromper ſon attente; autrement perdant de vue les no-

tions de châtiment & de récompense, il n'admettroit qu'une distribution capricieuse de biens & de maux; & tout son systême sur l'autre monde, ne seroit dans celui-ci d'aucun avantage pour sa vertu. A l'aide de ces hypotheses, il pourroit conserver son intégrité dans les plus critiques circonstances de la vie; eût-il été jeté par des événemens singuliers, ou des raisonnemens sophistiques, dans l'opinion malheureuse qu'il faut renoncer à son bonheur pour travailler à son salut.

Toutefois ce préjugé contraire à la vertu me paroît incompatible avec un Théisme épuré (*), quoi qu'il en

(*) Si dès ce monde la vertu porte avec elle sa récompense, & le vice son châtiment, quel motif d'espérance pour le Théiste ? N'aura-t-il pas raison de croire que l'Etre suprême qui exerce

ſoit de l'autre vie, ou des récompenſes & des châtimens à venir;

dans cette vie une juſtice diſtributive entre les bons & les méchans, n'abandonnera pas cette voie conſolante dans l'autre ? Ne pourra t-il pas regarder les biens paſſagers dont il jouit, comme des arrhes du bonheur éternel qui l'attend ? Car ſi la vertu a des avantages actuels, toutefois il en coûte pour être vertueux : ſi l'état de l'honnête-homme ici bas n'eſt pas déplorable, il s'en faut bien que ſa félicité ſoit complette ; il lui reſte toujours des déſirs, & ces déſirs, preuves inconteſtables de l'inſuffiſance de ſa récompenſe actuelle, ne conſpirent-ils pas avec la révélation qu'il eſt prêt d'admettre, pour l'aſſurer d'une vie à venir ? Mais ſi l'on ſuppoſoit au contraire que l'honnête-homme ne peut être que malheureux en ce monde, & que la félicité temporelle eſt incompatible avec la vertu, l'économie ſinguliere qui régneroit dans l'univers, ne le porteroit-elle pas à ſe méfier de l'ordre qui régnera dans l'autre vie ? Décrier la vertu, n'eſt-ce donc pas prêter main-forte à l'Athéiſme ? Amplifier les déſordres apparens dans la nature, n'eſt-ce pas ébranler l'exiſtence d'un Dieu, ſans fortifier la croyance d'une vie à venir ? Un fait vrai, c'eſt que ceux qui ont la meilleure opinion des avantages de

celui qui, comme un bon Théiste, admet un Etre souverain dans la nature, une intelligence qui gouverne tout avec sagesse & bonté, peut-il imaginer qu'elle ait attaché son malheur en ce monde à des pratiques qui lui sont ordonnées ? Supposer que la vertu soit un des maux naturels de la créature, & que le vice fasse constamment son bien-être, n'est-ce pas accuser l'ordonnance de l'univers & la constitution générale des choses, d'un défaut essentiel & d'une grossiere imperfection ?

Il me reste à considérer un nou-

la vertu dans ce monde, ne sont pas les moins fermes dans l'attente de l'autre. Une proposition vraisemblable, c'est qu'il est aussi naturel aux défenseurs de la vertu d'assurer l'immortalité de l'ame qu'ils ont raison de souhaiter, qu'aux partisans du vice de combattre ce sentiment dont ils ont lieu de craindre la vérité.

vel avantage que le Théisme fournit à la créature pour être vertueuse, à l'exclusion de l'Athéisme. Le premier coup d'œil ne sera peut-être pas favorable à la réflexion qui suit; je crains qu'on ne la prenne pour une vaine subtilité, & qu'on ne la rejette comme un rafinement de Philosophie. Si toutefois elle peut avoir quelque poids, c'est à la suite de ce que nous venons de dire.

Toute créature, comme nous l'avons prouvé, a naturellement quelques degrés de malice qui lui viennent d'une aversion ou d'un penchant qui ne sera pas au ton de son intérêt privé, ou du bien général de son espece. Qu'un être pensant ait la mesure d'aversion nécessaire pour l'alarmer à l'approche d'une calamité, ou pour l'armer dans un péril imminent;

jusques-là il n'y a rien à dire, tout est dans l'ordre. Mais si l'aversion continue après que le malheur est arrivé, si la passion augmente lorsque le mal est fait, si la créature furieuse du coup qu'elle a reçu, se récrie contre le sort, s'emporte & déteste sa condition, il faut avouer que cet emportement est vicieux dans sa nature & dans ses suites; car il déprave le tempérament en le tournant à la colere, & trouble dans l'accès cette économie tranquille des affections si convenable à la vertu: mais avouer que cet emportement est vicieux, c'est reconnoître que dans les mêmes conjonctures une patience muette & qu'une modeste fermeté seroient des vertus. Or, dans l'hypothese de ceux qui nient l'existence d'un Etre suprême, il est certain que la nécessité prétendue

prétendue des causes ne doit amener aucun phénomene qui mérite leur haine ou leur amour, leur horreur ou leur admiration. Mais comme les plus belles réflexions du monde sur le caprice du hasard ou sur le mouvement fortuit des atomes n'ont rien de consolant, il est difficile que dans des circonstances fâcheuses, que dans des temps durs & malheureux, l'Athée n'entre en mauvaise humeur, & ne se déchaîne contre un arrangement si détestable & si mal-faisant. Mais le Théiste est persuadé que « quelqu'effet que l'ordre qui regne » dans l'univers ait produit, il ne » peut être que bon : » cela suffit. Le voilà prêt à regarder sans horreur les plus affreuses calamités, & à supporter sans murmure ces événemens qui ne semblent être faits que pour ren-

dre à toute créature sensible & raisonnable sa condition incommode, & son existence odieuse. Ce n'est pas tout : son systême peut le conduire à une réconciliation plus entiere ; il chérira son état actuel : car qui l'empêche, en étendant ses idées, de sortir de son espece, & de regarder le fléau qui l'afflige comme le bonheur d'une patrie moins étroite dont il est membre, & dont il doit aimer les avantages en citoyen généreux & fidelle ?

Ce tour d'affection doit produire la plus héroïque constance qu'un homme puisse montrer dans un état de souffrance, & le résoudre de la façon la plus généreuse aux entreprises que l'honneur & la vertu peuvent exiger. A travers ce télescope on apperçoit les accidens particuliers,

ſes injuſtices & les méchancetés dans un jour qui diſpoſe à les tolérer, & à conſerver dans le cours de la vie toute l'égalité poſſible. Ce tour d'affection & ce téleſcope moral ſont donc vraiment excellens, & la créature qui les poſſede eſt bonne & vertueuſe par excellence. Car tout ce qui tend à attacher la créature à ſon rôle dans la ſociété, & à l'animer d'un zele plus qu'ordinaire pour le bien général de ſon eſpece, eſt ſans contredit en elle le germe d'une vertu peu commune.

Un fait conſtant c'eſt que par une eſpece de ſympathie le ſentiment & l'amour de l'harmonie, des proportions & de l'ordre, en quelque genre que ce puiſſe être, redreſſe le tempérament, fortifie les affections ſociales, & ſoutient la vertu, qui n'eſt

elle-même qu'un amour de l'ordre, des proportions & de l'harmonie dans les mœurs & dans la conduite. Dans les ſujets les plus frivoles, l'ordre frappe & ſe fait approuver; mais ſi c'eſt une fois l'ordre & la beauté de l'univers qui ſoient les objets de notre admiration & de notre amour, nos affections partageront la grandeur & la magnificence du ſujet, & *l'élégante* ſenſibilité pour le beau, diſpoſition ſi favorable à la vertu, nous conduira juſqu'à l'extaſe (*). En

(*) *Eſt enim animorum ingeniorumque naturale quoddam quaſi pabulum conſideratio, contemplatioque naturæ. Erigimur, elatiores fieri videmur, humana deſpicimus; cogitanteſque ſupera atque cæleſtia, hæc noſtra ut exigua & minima, contemnimus. Indagatio ipſa rerum tum maximarum tum occultiſſimarum habet delectationem. Si verò aliquid occurrat, quod veriſimile videatur, humaniſſimâ completur animus voluptate.* A meſure que l'univers s'étend aux yeux

effet, tandis qu'un peu d'harmonie & quelques proportions remarquées dans les productions des ſciences ou des arts, tranſportent d'admiration les maîtres & les connoiſſeurs, feroit-il poſſible de contempler un chef-d'œuvre divin, ſans éprouver le raviſſement ? Donc

Le Théiſme fût-il traité comme une fauſſe hypotheſe, l'ordre de l'univers fût-il une chimere ; la belle paſſion pour la nature n'en feroit pas moins favorable à la vertu. Mais s'il eſt raiſonnable de croire en Dieu, ſi

d'un Philoſophe, tout ce qui l'environne ſe rapetiſſe ; la terre s'évanouit ſous ſes pieds : lui-même que devient-il ? Cependant il reſſent un doux frémiſſement dans cette contemplation qui l'anéantit ; après s'être vu noyé, pour ainſi dire, & perdu dans l'immenſité des êtres, il éprouve une ſatisfaction ſecrette à ſe retrouver ſous les yeux de la Divinité.

la beauté de l'univers eſt réelle, l'admiration devient juſte, naturelle & néceſſaire dans toute créature reconnoiſſante & ſenſible.

Préſentement il eſt facile de déterminer l'analogie de la vertu à la piété. Celle-ci eſt proprement le complément de l'autre : où la piété manque, la fermeté, la douceur, l'égalité d'eſprit, l'économie des affections & la vertu ſont imparfaites.

On ne peut donc atteindre à la perfection morale, arriver au ſuprême degré de la vertu, ſans la connoiſſance du vrai Dieu.

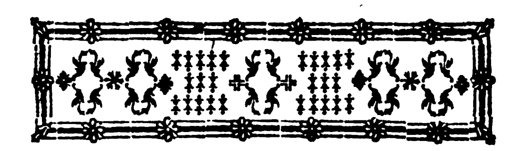
Fin de la premiere Partie.

ESSAI

SUR LE MÉRITE

ET LA VERTU.

ESSAI



ESSAI

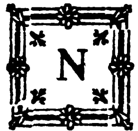
SUR LE

MÉRITE ET LA VERTU.

LIVRE SECOND.

PARTIE PREMIERE.

SECTION PREMIERE.


OUS avons déterminé ce que c'eſt que la vertu morale, & quelle eſt la créature qu'on peut appeller moralement vertueuſe. Il nous reſte à chercher quels motifs & quel intérêt nous avons à mériter ce titre.

Nous avons découvert que celui-là ſeul mérite le nom de vertueux, dont toutes les affections, tous les penchans, en un mot toutes les diſpoſitions d'eſprit & de cœur, ſont conformes au bien général de ſon eſpece, c'eſt-à-dire, du ſyſtême de créatures, dans lequel la nature l'a placé, & dont il fait partie.

Que cette économie des affections, ce juſte tempérament entre les paſſions, cette conformité des penchans au bien général & particulier, conſtituoient la droiture, l'intégrité, la juſtice & la bonté naturelle.

Et que la corruption, le vice & la dépravation, naiſſoient du déſordre des affections, & conſiſtoient dans un état précisément contraire au précédent.

Nous avons démontré que les affections d'une créature quelconque avoient un rapport constant & déterminé avec l'intérêt général de son espece. C'est une vérité que nous avons fait toucher au doigt, quant aux inclinations sociales, telles que la tendresse paternelle, le penchant à la propagation, l'éducation des enfans, l'amour de la compagnie, la reconnoissance, la compassion, la conspiration mutuelle dans les dangers & leurs semblables. De sorte qu'il faut convenir qu'il est aussi naturel à la créature de travailler au bien général de son espece, qu'à une plante de porter son fruit, & à un organe ou à quelqu'autre partie de notre corps, de prendre l'étendue & la conformation qui conviennent à la machine

entiere (*); & qu'il n'eſt pas plus naturel à l'eſtomac de digérer, aux poumons de reſpirer, aux glandes de filtrer, & aux autres viſceres de remplir leurs fonctions; quoique toutes ces parties puiſſent être troublées dans leurs opérations, par des obſtructions & d'autres accidens.

Mais en diſtribuant les affections de la créature en inclinations favo-

(*) On pourroit ajouter à cela, que nous ſommes, chacun dans la ſociété, ce qu'eſt une partie relativement à un tout organiſé. La meſure du temps eſt la propriété eſſentielle d'une montre ; le bonheur des particuliers eſt la fin principale de la ſociété. Ces effets ou ne ſe produiront point, ou ne ſe produiront qu'imparfaitement, ſans une conſpiration mutuelle des parties dans la montre, & des membres dans la ſociété. Si quelque roue ſe dérange, la meſure du temps ſera ſuſpendue ou troublée. Si quelque particulier occupe une place qui n'étoit point faite pour lui ; le bien général en ſouffrira, ou même s'anéantira ; & la ſociété ne ſera plus que l'image d'une montre détraquée.

rables au bien général de ſon eſpece, & en penchans dirigés à ſes intérêts particuliers, on en conclura que ſouvent elle ſe trouvera dans le cas de croiſer & de contredire les unes pour favoriſer & ſuivre les autres, & l'on conclura juſte; car comment ſans cela, l'eſpece pourroit-elle ſe perpétuer? Que ſignifiroit cette affection naturelle qui la précipite à travers les dangers pour la défenſe & la conſervation de ces êtres qui lui doivent déjà la naiſſance, & dont l'éducation lui coûtera tant de ſoins?

On ſeroit donc tenté de croire qu'il y a une oppoſition abſolue entre ces deux eſpeces d'affections, & l'on préſumeroit que s'attacher au bien général de ſon eſpece en écoutant les unes, c'eſt fermer l'oreille aux autres, & renoncer à ſon intérêt

particulier. Car en supposant que les soins, les dangers & les travaux, de quelque nature qu'ils soient, sont des maux dans le systême individuel; puisqu'il est de l'essence des affections sociales d'y porter la créature, on en inférera sur le champ qu'il est de son intérêt de se défaire de ces penchans.

Nous convenons que toute affection sociale, telle que la commisération, l'amitié, la reconnoissance & les autres inclinations libérales & généreuses, ne subsiste & ne s'étend qu'aux dépens des passions intéressées, que les premieres nous divisent d'avec nous-mêmes, & nous ferment les yeux sur nos aises & sur notre salut particulier. Il semble donc que pour être parfaitement à soi, & tendre à son intérêt avec toute la

vigueur poſſible, on n'auroit rien de mieux à faire pour ſon propre bonheur, que de déraciner ſans ménagement toute cette ſuite d'affections sociales, & de traiter la bonté, la douceur, la commiſération, l'affabilité & leurs ſemblables, comme des extravagances d'imagination, ou des foibleſſes de la nature.

En conſéquence de ces idées ſingulieres, il faudroit avouer que dans chaque ſyſtême de créatures, l'intérêt de l'individu eſt contradictoire à l'intérêt général, & que le bien de la nature dans le particulier eſt incompatible avec celui de la commune nature. Etrange conſtitution! dans laquelle il y auroit certainement un déſordre & des bizarreries que nous n'appercevons point dans le reſte de l'univers. J'aimerois autant dire que quelque

corps organiſé, animal ou végétatif, que, pour aſſurer que chaque partie jouit d'une bonne ſanté, il faut abſolument ſuppoſer que le tout eſt malade.

Mais pour expoſer toute l'abſurdité de cette hypotheſe, nous allons démontrer que tandis que les hommes s'imaginant que leur avantage préſent eſt dans le vice, & leur mal réel dans la vertu, s'étonnent d'un déſordre qu'ils ſuppoſent gratuitement dans la conduite de l'univers, la nature fait préciſément le contraire de ce qu'ils imaginent; que l'intérêt particulier de la créature eſt inſéparable de l'intérêt général de ſon eſpece; enfin que ſon vrai bonheur conſiſte dans la vertu, & que le vice ne peut manquer de faire ſon malheur.

SECTION SECONDE.

Peu de gens oseroient supposer qu'une créature en qui ils n'apperçoivent aucune affection naturelle, qui leur paroît destituée de tout sentiment social, & de toute inclination communicative, jouit en elle-même de quelque satisfaction, & retire de grands avantages de sa ressemblance avec d'autres êtres; l'opinion générale, c'est qu'une pareille créature en rompant avec le genre-humain, en renonçant à la société, n'en a que moins de contentement dans la vie, & n'en peut trouver que moins de douceur dans les plaisirs des sens. Le chagrin, l'impatience & la mauvaise humeur, ne seront plus en elle des momens fâcheux; c'est un état habituel auquel tout caractere insociable

ne manque pas de se fixer. C'est alors qu'une foule d'idées tristes s'emparent de l'esprit, & que le cœur est en proie à mille inclinations perverses qui l'agitent & le déchirent sans relâche; c'est alors que des noirceurs de la mélancolie, & des aigreurs de l'inquiétude, naissent ces antipathies cruelles, par qui la créature mécontente d'elle-même se révolte contre tout le monde. Le sentiment intérieur qui lui crie qu'un être si dépravé, incommode à quiconque l'approche, ne peut qu'être odieux à ses semblables, la remplit de soupçons & de jalousies, la tient dans les craintes & les horreurs, & la jette dans des perplexités que la fortune la mieux établie & la plus constante prospérité sont incapables de calmer.

Tels ſont les ſymptomes de la perverſité complette, & l'on eſt d'accord ſur leur évidence. Lorſque la dépravation eſt totale, lorſque l'amitié, la candeur, l'équité, la confiance, la ſociabilité ſont anéanties, lors enfin que l'apoſtaſie morale eſt conſommée, tout le monde s'apperçoit & convient de la miſere qui la ſuit. Quand le mal eſt à ſon dernier degré, il n'y a qu'un avis. Pourquoi faut-il qu'on perde de vue les funeſtes influences de la dépravation dans ſes degrés inférieurs ? on s'imagine que la miſere n'eſt pas toujours proportionnée à l'iniquité; comme ſi la méchanceté complette pouvoit entraîner la plus grande miſere poſſible, ſans que ſes moindres degrés partageaſſent ce châtiment. Parler ainſi, c'eſt dire qu'à la vérité le plus grand

dommage qu'un corps puisse souffrir, c'est d'être disloqué, démembré & mis en mille pieces ; mais que la perte d'un bras ou d'une jambe, d'un œil, d'une oreille ou d'un doigt, c'est une bagatelle qui ne mérite pas qu'on y fasse attention.

L'esprit a pour ainsi dire ses parties, & ses parties ont leurs proportions. Les dépendances réciproques, & le rapport mutuel de ces parties, l'ordre & la connexion des penchans, le mélange & la balance des affections qui forment le caractere, sont des objets faciles à saisir par celui qui ne juge pas cette anatomie intérieure, indigne de quelque attention. L'économie animale n'est ni plus exacte, ni plus réelle. Peu de gens toutefois se sont occupés à anatomiser l'ame ; & c'est un art que per-

ſonne ne rougit d'ignorer parfaitement (*). Tout le monde convient

(*) On ſe pique de connoître les qualités d'un bon cheval, d'un bon chien & d'un bon oiſeau. On eſt parfaitement inſtruit des affections, du tempérament, des humeurs & de la forme convenable à chacune de ces eſpeces. Si par haſard un chien décele quelque défaut contraire à ſa nature, « cet » animal, dit-on incontinent, eſt vicieux » ; & fortement perſuadé que ce vice le rend moins propre aux ſervices qu'on en doit attendre, on met tout en œuvre pour le corriger. Il y a peu de jeunes gens qui n'entendent plus ou moins cette diſcipline. Suivons cet écervelé, qui, pour quelqu'ordre futile & peut-être déshonnête, différé ou mal-adroitement exécuté, feroit périr un domeſtique ſous le bâton ; ſuivons-le dans ſes écuries & demandons-lui pourquoi ce cheval eſt ſéparé de la ſociété des autres ; « il a la jambe fine, il porte noblement ſa » tête, il eſt en apparence plein d'ame & de feu : » Vous avez raiſon, vous répondra-t-il ; « mais il eſt » exceſſivement fougueux, on n'en approche pas » ſans danger, ſon ombre l'effarouche, une mou» che lui fait prendre le mors aux dents ; il faut » que je m'en défaſſe ». De-là paſſant à ſes chiens : » Voyez-vous, ajoutera-t-il tout de ſuite, (car

que le tempérament varie, & que ses vicissitudes peuvent être funestes; &

» vous avez touché sa corde); voyez-vous cette
» petite chienne noire & blanche; elle est assez mal
» coiffée, son poil & sa taille ne sont pas avanta-
» geux, elle paroît manquer de jarret; mais elle a
» l'odorat exquis; pour la sagacité, je ne connois
» pas sa pareille; & de l'ardeur, hélas! elle n'en
» a que trop pour sa force. Si j'avois le malheur
» de la perdre, je donnerois pour la retrouver tous
» ces grands chiens de parade, qui m'embarrassent
» plus qu'ils ne me servent. Fainéans, lâches &
» gourmands, mon Piqueur a pris des peines infi-
» nies pour n'en rien faire qui vaille; ils ont telle-
» ment dégénéré, (car Finaude leur mere étoit
» admirable!) qu'il faut que par la négligence de
» ces coquins à rouer à coups de barre, (ce sont
» ses Valets d'écurie,) elle ait été couverte par
» quelque mâtin de ma basse-cour». C'est ainsi que ceux qui ont le moins étudié la nature dans leur espece, distinguent à merveille & les défauts qui lui sont étrangers, & les qualités qui lui conviennent, en d'autres créatures. C'est ainsi que la bonté qui les affecte si peu en eux-mêmes & dans leurs semblables, surprend ailleurs leur hommage; tant est naturel le sentiment que nous en avons. C'est

qui que ce ſoit ne ſe met en peine d'en chercher la cauſe. On ſait que notre conſtitution intellectuelle eſt ſujette à des paralyſies qui l'accablent, & l'on n'eſt point curieux de connoître l'origine de ces accidens. Perſonne ne prend le ſcalpel, & ne travaille à s'éclairer dans les entrailles du cadavre (*) ; on en eſt à peine

bien ici que nous aurons raiſon de dire avec Horace

Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret.

(*) Le Chirurgien habile s'exerce long-temps ſur les morts, avant que d'opérer ſur les vivans ; il s'inſtruit le ſcalpel à la main, de la ſituation, de la nature, & de la configuration des parties ; il avoit exécuté cent fois ſur le cadavre les opérations de ſon art, avant que de les tenter ſur l'homme. C'eſt un exemple que nous devrions tous imiter : *te ipſum concute.* Rien n'eſt plus reſſemblant à ce que l'Anatomiſte appelle un *ſujet*, que l'ame dans un état de tranquillité ; il ne faut alors pour opérer ſur elle, ni la même adreſſe ni le même

dans cette matiere aux idées de parties & de tout. On ignore entiérement l'effet que doivent produire une affection réprimée, un mauvais penchant négligé, ou quelque bonne inclination relâchée. Comment une seule action a-t-elle occasionné dans l'esprit une révolution capable de le priver de tout plaisir ? c'est ce qu'on voit arriver, c'est ce qu'on ne comprend pas; & dans l'indifférence de s'en instruire, on est tout prêt à supposer qu'un homme peut violer sa

courage, que quand les passions l'échauffent & l'animent. On peut sonder ses blessures & parcourir ses replis, sans l'entendre se plaindre, gémir, soupirer ; au contraire, dans le tumulte des passions, c'est un malade pusillanime & sensible, que le moindre appareil effraye ; c'est un patient intraitable qu'on ne peut résoudre. Dans cet état quel espoir de guérison, sur-tout si le Médecin est un ignorant !

foi,

foi, s'abandonner à des crimes qui ne lui font point familiers, & se plonger dans les vices, sans porter le trouble dans son ame, & sans s'exposer à des suites fatales à son bonheur.

On dit tous les jours : « un tel a fait » une bassesse ; mais en est-il moins » heureux ? » Cependant en parlant de ces hommes sombres & farouches, on dit encore, « cet homme » est son propre bourreau ». Une autre fois on conviendra « qu'il y a » des passions, des humeurs, tel » tempérament capable d'empoisonner » la condition la plus douce, & » de rendre la créature malheureuse » dans le sein de la prospérité ». Tous ces raisonnemens contradictoires ne prouvent-ils pas suffisamment que nous n'avons pas l'habi-

tude de traiter des ſujets moraux, & que nos idées ſont encore bien confuſes ſur cette matiere.

Si la conſtitution de l'eſprit nous paroiſſoit telle qu'elle eſt en effet; ſi nous étions bien convaincus qu'il eſt impoſſible d'étouffer une affection raiſonnable, ou de nourrir un penchant vicieux, ſans attirer ſur nous une portion de cette miſere extrême, dont nous convenons que la dépravation complette eſt toujours accompagnée, ne reconnoîtrions-nous pas en même-temps que toute action injuſte portant le déſordre dans le tempérament, ou augmentant celui qui y regne déjà, quiconque fait mal ou préjudicie à ſa bonté, eſt plus fou, eſt plus cruel à lui-même, que celui qui, ſans égard pour ſa ſanté, ſe nourriroit de mets empoiſonnés, ou

qui se déchirant le corps de ses propres mains, se plairoit à se couvrir de blessures.

SECTION TROISIEME.

Nous avons fait voir que dans l'animal toute action qui ne part point de ses affections naturelles, ou de ses passions, n'est point une action de l'animal. Ainsi dans ces accès convulsifs où la créature se frappe elle-même & s'élance sur ceux qui la secourent, c'est une horloge détraquée qui sonne mal-à-propos; c'est la machine qui agit & non l'animal.

Toute action de l'animal, considéré comme animal, part d'une affection, d'un penchant, ou d'une passion qui le meut, telle que seroient, par exemple, l'amour, la crainte ou la haine.

Des affections foibles ne peuvent l'emporter sur des affections plus puissantes qu'elles ; & l'animal suit nécessairement (*) dans l'action le parti le plus fort. Si les affections inégalement partagées forment en nombre ou en essence un côté supérieur à l'autre, c'est de celui-là que l'animal inclinera. Voilà le balancier qui le met en mouvement & qui le gouverne.

Les affections qui déterminent l'animal dans ses actions, sont de l'une ou de l'autre de ces trois especes :

Ou des affections naturelles & dirigées au bien général de son espece ;

Ou des affections naturelles & dirigées à son intérêt particulier ;

Ou des affections qui ne tendent

(*) Remarquez qu'il ne s'agit que de l'animal.

ni au bien général de ſon eſpece, ni à ſes intérêts particuliers, qui même ſont oppoſées à ſon bien privé, & que par cette raiſon nous appellerons affections dénaturées; ſelon l'eſpece & le degré de ſes affections, la créature qu'elles dirigent eſt bien ou mal conſtituée, bonne ou mauvaiſe.

Il eſt évident que la derniere eſpece d'affections eſt toute vicieuſe. Quant aux deux autres, elles peuvent être bonnes ou mauvaiſes ſelon leur degré. Elles maîtriſent toujours la créature purement ſenſible; mais la créature ſenſible & raiſonnable peut toujours les maîtriſer, quelque puiſſantes qu'elles ſoient.

Peut-être trouvera-t-on étrange que des affections ſociales puiſſent être trop fortes, & des affections intéreſſées, trop foibles. Mais pour diffi-

per ce ſcrupule, on n'a qu'à ſe rappeller (ce que nous avons dit plus haut) que dans des circonſtances particulieres, les affections ſociales deviennent quelquefois exceſſives, & ſe portent à un point qui les rend vicieuſes. Lors, par exemple, que la commiſération eſt ſi vive qu'elle manque ſon but, en ſupprimant par ſon excès les ſecours qu'on a droit d'en attendre; lorſque la tendreſſe maternelle eſt ſi violente qu'elle perd la mere & par conſéquent l'enfant avec elle. « Mais, dira-t-on, traiter de vi-
» cieux & de dénaturé, ce qui n'eſt
» que l'excès de quelqu'affection na-
» turelle & généreuſe, n'y auroit-il
» pas en cela un rigoriſme mal en-
» tendu ? » Pour toute réponſe à cette objection, je remarquerai que la meilleure affection dans ſa nature,

ſuffit par ſon *intenſité* pour endommager toutes ſes compagnes, pour reſtreindre leur énergie, & rallentir ou ſuſpendre leurs opérations. En accordant trop à l'une, la créature eſt contrainte de donner trop peu à d'autres de la même claſſe, & qui ne ſont ni moins naturelles ni moins utiles. Voilà donc l'injuſtice & la partialité introduite dans le caractere; conſéquemment quelques devoirs ſeront remplis avec négligence; & d'autres, moins eſſentiels peut-être, ſuivis avec trop de chaleur.

On peut avouer ſans crainte ces principes dans toute leur étendue, puiſque la Religion même, conſidérée comme une paſſion, mais de l'eſpece héroïque, peut être pouſſée trop loin, & troubler par ſon excès toute l'économie des inclinations

fociales (*). Oui la Religion, j'ofe le dire, feroit trop énergique en celui qu'une contemplation immodérée des chofes céleftes, qu'une intempérance d'extafe refroidiroit fur les offices de la vie civile & les devoirs de la fociété. Cependant « fi l'objet de la » dévotion eft raifonnable, & fi la » croyance eft orthodoxe ; quelle » que foit la dévotion, pourra-t-on » dire encore ; Il eft dûr de la traiter » de fuperftition ? Car enfin fi la créa- » ture laiffe aller fes affaires domef- » tiques à l'abandon, & néglige les » intérêts temporels de fon prochain » & les fiens, c'eft l'excès d'un zele » faint dans fon origine qui produit » ces effets ». Je réponds à cela que

(*) *Infani fapiens nomen ferat, æquus iniqui,*
Ultrà quam fatis eft, virtutem fi petat ipfam.

Horat. Satyr.

la

la vraie Religion ne commande pas une abnégation totale des ſoins d'ici bas; ce qu'elle exige, c'eſt la préférence du cœur; elle veut qu'on rende à Dieu, aux autres & à ſoi-même, tout ce qu'on leur doit, ſans remplir une de ces obligations, au préjudice d'une autre. Elle ſait les concilier entr'elles par une ſubordination ſage & meſurée.

Mais ſi d'un côté les affections ſociales peuvent être trop énergiques; de l'autre, les paſſions intéreſſées peuvent être trop foibles. Si, par exemple, une créature ferme les yeux ſur les dangers & mépriſe la vie; ſi les inclinations utiles à ſa défenſe, à ſon bien-être & à ſa conſervation manquent de force, c'eſt aſſurément un vice en elle, relativement aux deſſeins & au but de la nature. Les

lois & la méthode qu'elle obſerve dans ſes opérations, en ſont des preuves authentiques. Dira-t-on que le ſalut de l'animal entier l'intéreſſe moins que celui d'un membre, d'un organe ou d'une ſeule de ſes parties? Non ſans doute. Or elle a donné, nous le voyons, à chaque membre, à chaque organe, à chaque partie, les propriétés néceſſaires à ſa ſureté; de ſorte qu'à notre inſu même, ils veillent à leur bien-être, & agiſſent pour leur défenſe. L'œil naturellement circonſpect & timide, ſe ferme de lui-même & quelquefois malgré nous; ôtez-lui ſa promptitude & ſon indocilité, & toute la prudence imaginable ne ſuffira pas à l'animal pour ſe conſerver la vue. La foibleſſe dans les affections qui concernent le bien de l'automate, eſt donc un vice: pour-

quoi le même défaut dans les affections qui concernent les intérêts d'un tout plus important que le corps, je veux dire l'ame, l'esprit & le caractere, ne seroit-il pas une imperfection ?

C'est en ce sens que les penchans intéressés deviennent essentiels à la vertu. Quoique la créature ne soit ni bonne ni vertueuse, précisément parce qu'elle a ces affections ; comme elles concourent au bien général de l'espece, quand elle en est dénuée, elle ne possede pas toute la bonté dont elle est capable, & peut être regardée comme défectueuse & mauvaise dans l'ordre naturel.

C'est encore en ce sens que nous disons de quelqu'un « qu'il est trop bon, » lorsque des affections trop ardentes pour l'intérêt d'autrui l'entraînent au-delà, ou lorsque trop d'indo-

lence pour ses vrais intérêts, l'arrêtent en-deçà des bornes que la nature & la raison lui prescrivent.

Si l'on nous objecte qu'une façon de posséder dans les mœurs, & d'observer dans la conduite les proportions morales, ce seroit d'avoir les passions sociales trop énergiques, lorsque les penchans intéressés sont excessifs ; & lorsque les inclinations intéressées sont trop foibles, d'avoir les affections sociales défectueuses : car en ce cas, celui qui compteroit sa vie pour peu de chose, feroit avec une dose légere d'affection sociale, tout ce que l'amitié la plus généreuse peut exiger ; & il n'y auroit rien de tout ce que le courage le plus héroïque inspire, qu'à l'aide d'un excès d'affection sociale, ne pût exécuter la créature la plus timide :

Nous répondrons que c'eſt relativement à la conſtitution naturelle, & à la deſtination particuliere de la créature, que nous accuſons quelques paſſions d'excès, & que nous reprochons à d'autres la foibleſſe. Car lorſqu'un penchant dont l'objet eſt raiſonnable, n'eſt utile que dans ſa violence ; ſi ce degré d'ailleurs n'altere point l'économie intérieure, & ne met aucune diſproportion entre les autres affections, on ne pourra le condamner comme vicieux. Mais ſi la conſtitution naturelle de la créature ne permet pas au reſte des affections de monter à ſon uniſſon ; ſi le ton des unes eſt auſſi haut, & celui des autres plus bas, quelle que ſoit la nature des unes & des autres, elles pécheront par excès ou par défaut ; car puiſqu'il n'y a plus entr'elles de

proportion, puisque la balance qui doit les tempérer est rompue, ce désordre jettera de l'inégalité dans la pratique, & rendra la conduite vicieuse.

Mais pour donner des idées claires & distinctes de ce que j'entends par économie des affections, je descends aux especes de créatures qui nous sont subordonnées. Celles que la nature n'a point armées contre la violence, & qui ne sont formidables d'aucun côté, doivent être susceptibles d'une grande frayeur, & ne ressentir que peu d'animosité; car cette derniere qualité seroit infailliblement la cause de leur perte, soit en les déterminant à la résistance, soit en retardant leur fuite. C'est à la crainte seule qu'elles peuvent avoir obligation de leur salut. Aussi la crainte

tient-elle les ſens en ſentinelle, & les eſprits en état de porter l'alarme.

En pareil cas la frayeur habituelle & l'extrême timidité, ſont conſéquemment à la conſtitution animale de la créature, des affections auſſi conformes à ſon intérêt particulier & au bien général de ſon eſpece, que le reſſentiment & le courage ſeroient préjudiciables à l'un & à l'autre. Auſſi remarque-t-on que dans un ſeul & même ſyſtême, la nature a pris ſoin de diverſifier ces paſſions proportionnellement au ſexe, à l'âge & à la force des créatures. Dans le ſyſtême animal, les animaux innocens ſe raſſemblent & paiſſent en troupe; mais les bêtes farouches vont communément deux à deux, vivent ſans ſociété, & comme il convient à leur

voracité naturelle. Entre les premiers, le courage eſt toutefois en raiſon de la taille & des forces. Dans les occaſions périlleuſes, tandis que le reſte du troupeau s'enfuit, le bœuf préſente les cornes à l'ennemi, & montre bien qu'il ſent ſa vigueur. La nature qui ſemble preſcrire à la femelle de partager le danger, n'a pas laiſſé ſon front ſans défenſe. Pour le daim, la biche & leurs ſemblables, ils ne ſont ni vicieux ni dénaturés, lorſqu'à l'approche du lion ils abandonnent leurs petits, & cherchent leur ſalut dans leur vîteſſe. Quant aux créatures capables de réſiſtance, & à qui la nature a donné des armes offenſives, depuis le cheval & le taureau juſqu'à l'abeille & au moucheron, ils entrent promptement en furie, ils fondent avec intrépidité ſur tout agreſſeur,

& défendent leurs petits au péril de leur propre vie. C'eſt l'animoſité de ces créatures qui fait la ſureté de leur eſpece. On eſt moins ardent à offenſer, quand on ſait par expérience que le léſé, quoiqu'incapable de repouſſer l'injure, ne la ſupportera pas tranquillement ; mais que, pour punir l'offenſeur, il s'expoſera ſans regret à perdre la vie. De tous les êtres vivans, l'homme eſt le plus formidable en ce ſens. Lorſqu'il s'agira de ſa propre cauſe ou de celle de ſon pays, il n'y a perſonne dont il ne puiſſe tirer une vengeance, qu'il regardera comme équitable & exemplaire ; & s'il eſt aſſez intrépide pour ſacrifier ſa vie, il eſt maître de celle d'un autre, quelque bien gardé qu'il puiſſe être. Dans ces Républiques de l'antiquité, où les peuples nés libres ont été quel-

quefois ſubjugués par l'ambition d'un citoyen, on a vu des exemples de ce courage, & des uſurpateurs punis malgré leur vigilance, des cruautés qu'ils avoient exercées; on a vu des hommes généreux tromper toutes les précautions poſſibles, & aſſurer par la mort des tyrans le ſalut & la liberté de leur patrie (*).

Enfin on peut dire que les affec-

(*) J'ai cru devoir rectifier ici la penſée de M. S. qui nomme hardiment & conſéquemment aux préjugés de ſa nation, vertu, courage, héroïſme, le meurtre d'un tyran en général. Car ſi ce tyran eſt Roi par ſa naiſſance ou par le choix libre des peuples, il eſt de principe parmi nous que ſe portât-il aux plus étranges excès, c'eſt toujours un crime horrible que d'attenter à ſa vie : la Sorbonne l'a décidé en 1626. Les premiers fidelles n'ont pas cru qu'il leur fût permis de conſpirer contre leurs perſécuteurs, Néron, Dece, Dioclétien, &c. & Saint Paul a dit expreſſément : *Obedite præpoſitis veſtris etiam diſcolis, & ſubjacete eis.*

tions sont dans la constitution animale, ce que sont les cordes sur un instrument de musique. Les cordes ont beau garder entr'elles les proportions requises, si la tension est trop grande, l'instrument est mal monté, & son harmonie est éteinte. Mais si tandis que les unes sont au ton qui convient, les autres ne sont pas montées en proportion, la lyre ou le luth est mal accordé, & l'on n'exécutera rien qui vaille. Les différens systêmes de créatures répondent aux différentes especes d'instrumens; & dans le même genre d'instrumens, ainsi que dans le même systême de créatures, tous ne sont pas égaux, & ne portent pas les mêmes cordes. La tension qui convient à l'un briseroit les cordes de l'autre, & peut-être l'instrument même. Le ton qui fait sortir

toute l'harmonie de celui-ci, rend ſourd ou fait crier celui-là. Entre les hommes ceux qui ont le ſentiment vif & délicat, ou que les plaiſirs & les peines affectent aiſément, doivent pour le maintien de cette balance intérieure, ſans laquelle la créature mal diſpoſée à remplir ſes fonctions troubleroit le concert de la ſociété, poſſéder les autres affections, telles que la douceur, la commiſération, la tendreſſe & l'affabilité, dans un degré fort élevé. Ceux au contraire qui ſont froids, & dont le tempérament eſt placé ſur un ton plus bas, n'ont pas beſoin d'un accompagnement ſi marqué. (*) Auſſi la nature ne les a-t-elle

(*) Nous reſſemblons à de vrais inſtrumens dont les paſſions ſont les cordes. Dans le fou elles ſont trop hautes, l'inſtrument crie; elles ſont trop baſſes dans le ſtupide, l'inſtrument eſt ſourd. Un homme ſans

pas destinés ou à ressentir ou à exprimer les mouvemens tendres & passionnés au même point que les précédens.

Il seroit curieux de parcourir les différens tons des passions, les modes divers des affections, & toutes ces

passions est donc un instrument dont on a coupé les cordes ou qui n'en eut jamais ? C'est ce qu'on a déjà dit. Mais il y a plus : si quand un instrument est d'accord vous en pincez une corde, le son qu'elle rend occasionne des frémissemens & dans les instrumens voisins, si leurs cordes ont une tension proportionellement harmonique avec la corde pincée ; & dans ses voisines sur le même instrument, si elles gardent avec elle la même proportion. Image parfaite de l'affinité, des rapports & de la conspiration mutuelle de certaines affections dans le même caractere, & des impressions gracieuses, & du doux frémissement que les belles actions excitent dans les autres, sur-tout lorsqu'ils sont vertueux. Cette comparaison pourroit être poussée bien loin ; car le son excité est toujours analogue à celui qui l'excite.

mesures de sentimens qui différencient les caracteres entre eux. Point de sujet susceptible de tant de charmes & de tant de difformités. Toutes les créatures qui nous environnent conservent sans altération l'ordre & la régularité requises dans leurs affections. Jamais d'indolence dans les services qu'elles doivent à leurs petits & à leurs semblables. Lorsque notre voisinage ne les a point dépravés, la prostitution, l'intempérance & les autres excès, leur sont généralement inconnus. Ces petites créatures qui vivent comme en république, les abeilles & les fourmis, suivent dans toute la durée de leur vie les mêmes lois, s'assujettissent au même gouvernement, & montrent dans leur conduite toujours la même harmonie. Ces affections qui les encouragent au

bien de leur espece, ne se dépravent, ne s'affoiblissent, ne s'anéantissent jamais en elles. Avec les secours de la Religion & sous l'autorité des lois, l'homme vit d'une façon moins conforme à sa nature que ne font ces insectes. Ces lois dont le but est de l'affermir dans la pratique de la justice, sont souvent pour lui des sujets de révolte; & cette Religion qui tend à le sanctifier, le rend quelquefois la plus barbare des créatures. On propose des questions, on se chicane sur des mots, on forme des distinctions, on passe aux dénominations odieuses, on proscrit de pures opinions sous des peines séveres: de-là naissent les antipathies, les haines & les séditions. On en vient aux mains, & l'on voit à la fin la moitié de l'espece se baigner dans le sang de

l'autre moitié (*). J'oserois assurer qu'il est presque impossible de trouver sur la terre une société d'hommes qui se gouvernent par des principes humains (†). Est-il surprenant après cela

(*) Les Arabes pour décider plus souverainement que dans les écoles, si les attributs de Dieu étoient ou réellement ou virtuellement distingués, se sont livré des batailles sanglantes. (*Herbelot Bibl. Orient.*) Celles dont l'Angleterre a été quelquefois déchirée, n'avoient gueres de fondement plus solide.

(†) Qui prendra la peine de lire avec soin l'Histoire du genre-humain, & d'examiner d'un œil indifférent la conduite des peuples de la terre, se convaincra lui-même qu'excepté les devoirs qui sont absolument nécessaires à la conservation de la société humaine (qui ne sont même que trop souvent violés par des sociétés entieres à l'égard des autres sociétés) on ne sauroit nommer aucun principe de morale, ni imaginer aucune regle de vertu, qui dans quelque endroit du monde ne soit méprisée ou contredite par la pratique générale de quelques sociétés entieres, qui sont gouvernées par des maximes, & dirigées par des regles tout-à-fait oppo-

cela qu'on ait peine à trouver dans ces sociétés un homme qui soit vraiment homme, & qui vive conformément à sa nature?

sées à celles de quelqu'autre société. Des nations entieres, & même des plus policées, ont cru qu'il leur étoit aussi permis d'exposer leurs enfans & de les laisser mourir de faim, que de les mettre au monde. Il y a des contrées à présent où l'on ensevelit les enfans tout vifs avec leurs meres, s'il arrive qu'elles meurent dans leurs couches. On les tue si un Astrologue assure qu'ils sont nés sous une mauvaise étoile. Ailleurs, un enfant tue ou expose son pere & sa mere, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge. Dans un canton de l'Asie, dès qu'on désespere de la santé d'un malade, on le met dans une fosse creusée en terre; & là exposé au vent & aux injures de l'air, on le laisse périr impitoyablement. Il est ordinaire parmi les Mingreliens qui font profession de Christianisme, d'ensevelir leurs enfans tout vifs. Les Caraïbes les mutilent, les engraissent & les mangent. Garcilasso de la Vega rapporte que certains peuples du Pérou font des concubines de leurs prisonnieres, nourrissent délicieusement les enfans qu'ils en ont, &

Mais après avoir expliqué ce que j'entends par des passions trop foibles ou trop fortes, & démontré que, quoique les unes & les autres passent quelquefois pour des vertus, ce sont à proprement parler des imperfections & des vices ; je viens à ce qui constitue la malice d'une maniere plus évidente & plus avouée, & je réduis la chose à trois cas.

I. Ou les affections sociales sont foibles & défectueuses.

II. Ou les affections privées sont trop fortes.

III. Ou les affections ne tendent

s'en repaissent ainsi que de la mere lorsqu'elle devient stérile. Les Usages, les Religions & les Gouvernemens divers qui partagent l'Europe, nous fourniroient une multitude d'actions moins barbares en apparence, mais aussi déraisonnables au fond, & peut-être plus dangereuses dans les conséquences.

ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de son espece.

Cette énumération est complette, & la créature ne peut être dépravée, sans être comprise dans l'un ou l'autre de ces états, ou dans tous à la fois. Si je prouve donc que ces trois états sont contraires à ses vrais intérêts, il s'ensuivra que la vertu seule peut faire son bonheur, puisqu'elle seule suppose entre les affections tant sociales que privées, une juste balance, une sage & paisible économie.

Au reste, lorsque nous assurons que l'économie des affections sociales fait le bonheur temporel, c'est autant que la créature peut être heureuse dans ce monde. Nous ne prétendons rien prouver de contraire à l'expérience; or elle ne nous apprend que trop bien que les orages passagers

qui troublent l'homme le plus heureux, font pour le moins aussi fréquens que les fautes légeres qui échappent à l'homme le plus juste. Ajoutez à cela ces élans continuels vers l'éternité, ces mouvemens d'une ame qui sent le vuide de son état actuel, mouvemens d'autant plus vifs que la ferveur est grande. D'où l'on peut conclure sans aller plus loin, que s'il est vrai qu'il y ait du bonheur attaché à la pratique des vertus, comme nous le démontrerons, il ne l'est pas moins que la créature ne peut jouir d'une félicité proportionnée à ses désirs, d'un bonheur qui la remplisse, d'un repos immuable, que dans le sein de la Divinité.

Voici donc ce qui nous reste à prouver.

I.

Que le principal moyen d'être bien avec ſoi, & par conſéquent d'être heureux, c'eſt d'avoir les affections ſociales entieres & énergiques; & que manquer de ces affections, ou les avoir défectueuſes, c'eſt être malheureux.

II.

Que c'eſt un malheur que d'avoir les affections privées trop énergiques, & par conſéquent au-deſſus de la ſubordination que les affections ſociales doivent leur imprimer.

III.

Enfin que d'être pourvu d'affections dénaturées, ou de ces penchans qui ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de ſon eſpece, c'eſt le comble de la miſere.

ſens, on étoit ſur le point de s'y abandonner. C'eſt en vain qu'on eſſayeroit de les rappeller; tant que l'eſprit ſera dans la même aſſiette, les efforts, ou ſeront inutiles, ou ne produiront qu'impatience & dégoût.

Mais ſi les ſatisfactions de l'eſprit ſont ſupérieures aux plaiſirs du corps, comme on n'en peut douter; il ſuit de là que tout ce qui peut occaſionner dans un être intelligent, une ſucceſſion conſtante de plaiſirs intellectuels, importe plus à ſon bonheur que ce que lui offriroit une pareille chaîne de plaiſirs corporels.

Or les ſatisfactions intellectuelles conſiſtent ou dans l'exercice même des affections ſociales, ou découlent de cet exercice en qualité d'effets.

Donc l'économie des affections ſociales étant la ſource des plaiſirs intellectuels,

intellectuels, ces affections sociales feront seules capables de procurer à la créature un bonheur constant & réel.

Pour développer maintenant comment les affections sociales sont par elles-mêmes les plaisirs les plus vifs de la créature, (travail superflu pour celui qui a éprouvé la condition de l'esprit sous l'empire de l'amitié, de la reconnoissance, de la bonté, de la commisération, de la générosité, & des autres affections sociales); celui qui a quelques sentimens naturels, n'ignore point la douceur de ces penchans généreux; mais la différence que nous trouvons, tous tant que nous sommes, entre la solitude & la compagnie, entre la compagnie d'un indifférent & celle d'un ami, la liaison de presque tous nos plaisirs



avec le commerce de nos ſemblables, & l'influence qu'une ſociété préſente ou imaginaire exerce ſur eux, décident la queſtion.

Sans en croire le ſentiment intérieur, la ſupériorité des plaiſirs qui naiſſent des affections ſociales ſur ceux qui viennent des ſenſations, ſe reconnoît encore à des ſignes extérieurs, & ſe manifeſtent au dehors par des ſymptomes merveilleux. On la lit ſur les viſages ; elle s'y peint en des caracteres indicatifs d'une joie plus vive, plus complette, plus abondante, que celle qui accompagne le ſoulagement de la faim, de la ſoif, & des plus preſſans appétits. Mais l'aſcendant actuel de cette eſpece d'affection ſur les autres, ne permet pas de douter de leur énergie. Lorſque les affections ſociales ſe font enten-

dre, leur voix ſuſpend tout autre ſentiment, & le reſte des penchans garde le ſilence. L'enchantement des ſens n'a rien de comparable; quiconque éprouvera ſucceſſivement l'une & l'autre volupté, donnera ſans balancer la préférence à la premiere. Mais pour prononcer avec équité, il faut les avoir éprouvées dans toute leur *intenſité*. L'honnête-homme peut connoître toute la vivacité des plaiſirs ſenſuels; l'uſage modéré qu'il en fait, répond de la ſenſibilité de ſes organes, & de la délicateſſe de ſon goût; mais le méchant, étranger par ſon état aux affections ſociales, eſt abſolument incapable de juger des plaiſirs qu'elles cauſent.

Objecter que ces affections ne déterminent pas toujours la créature

qui possede, c'est ne rien dire : car si la créature ne les ressent pas dans leur énergie naturelle, c'est comme si elle en étoit actuellement privée, & qu'elle l'eût toujours été. Mais en attendant la démonstration de cette proposition, nous remarquerons que moins une créature aura d'affection sociale, plus il sera surprenant qu'elle prédomine ; toutefois ce prodige n'est pas inoui. Or si l'affection sociale, telle qu'elle, a pu dans une occasion surmonter la scélératesse, il reste incontestable que fortifiée par un exercice assidu, elle auroit toujours prévalu.

Telle est la puissance & le charme de l'affection sociale, qu'elle arrache la créature à tout autre plaisir. Lorsqu'il est question des intérêts du sang, & dans cent autres occasions,

cette paſſion maîtriſe ſouverainement, & ſa préſence triomphe preſque ſans effort des tentations les plus ſéduiſantes.

Ceux qui ont fait quelque progrès dans les Sciences, & à qui les premiers principes de Mathématiques ne ſont pas inconnus, aſſurent que l'eſprit trouve dans ces vérités, quoique purement ſpéculatives, une ſorte de volupté ſupérieure à celle des ſens : or on a beau creuſer la nature de ce plaiſir de contemplation, on n'y découvre pas le moindre rapport avec les intérêts particuliers de la créature. Le bien de ſon ſyſtême individuel eſt ici pour zéro. L'admiration & la joie qu'elle reſſent, tombent ſur des choſes extérieures & étrangeres au Mathématicien : & quoique le ſentiment des premiers plaiſirs qu'il

éprouve, & qui lui rendent habituelle l'étude de ces Sciences abstraites & pénibles, puiſſe devenir en lui une raiſon d'intérêt; ces premieres voluptés, ces ſatisfactions originelles qui l'ont déterminé à ce genre d'occupation, ne peuvent avoir d'autre cauſe que l'amour de la vérité, la beauté de l'ordre & le charme des proportions; & cette paſſion conſidérée dans ce point de vue, eſt du genre des affections naturelles. Car puiſque ſon objet n'eſt point dans l'étendue du ſyſtême individuel de la créature, il faut ou la traiter d'inutile, de ſuperflue, & conſéquemment d'inclination dénaturée; ou, la prenant pour ce qu'elle eſt, l'approuver comme une délectation raiſonnable, engendrée par la contemplation des nombres, de l'harmonie,

des proportions & des accords qui sont observés dans la constitution des êtres, qui fixent l'ordre des choses, & qui soutiennent l'univers.

Or si ce plaisir de contemplation est si grand que les voluptés corporelles n'ont rien qui l'égale, quel sera donc celui qui naît de l'exercice de la vertu, qui suit une action héroïque? Car c'est alors que pour combler le bonheur de la créature, une flatteuse approbation de l'esprit se réunit à des mouvemens du cœur délicieux & presque divins. En effet, quel plus beau sujet de réflexion dans l'univers, quelle plus ravissante matiere à contempler qu'une grande, noble & vertueuse action? Est il quelque chose dont la connoissance intérieure & la mémoire puissent causer une satis-

faction plus pure, plus douce, plus complette & plus durable?

Dans cette passion qui rapproche les sexes, si la tendresse du cœur se mêle à l'ardeur des sens, si l'amour de la personne accompagne celui du plaisir, quel surcroît de délectation! aussi quelle différence d'énergie entre le sentiment & l'appétit? Le premier a fait entreprendre des travaux incroyables & braver la mort même, sans autre intérêt que celui de l'objet aimé, sans aucune vue de récompense; car où seroit le fondement de cet espoir? En ce monde? la mort finit tout. Dans l'autre vie? je ne connois point de Législateur qui ait ouvert le ciel aux héros amoureux, & destiné des récompenses à leurs glorieux travaux.

Les satisfactions intellectuelles qui

naiſſent des affections ſociales, ſont donc ſupérieures aux plaiſirs corporels. Mais ce n'eſt pas tout, elles ſont encore indépendantes de la ſanté, de l'aiſance, de la gaieté, & de tous les avantages de la fortune & de la proſpérité. Si dans les périls, les craintes, les chagrins, les pertes & les infirmités on conſerve les affections ſociales, le bonheur eſt en ſureté. Les coups qui frappent la vertu ne détruiſent point le contentement qui l'accompagne. Je dis plus; c'eſt une beauté qui a quelque choſe de plus doux & de plus touchant dans la triſteſſe & dans les larmes, qu'au milieu des plaiſirs. Sa mélancolie a des charmes particuliers; ce n'eſt que dans l'adverſité qu'elle s'abandonne à ces épanchemens ſi tendres & ſi conſolans. Si l'adverſité

n'empoisonne point ses douceurs ; elle semble accroître sa force & relever son éclat. La vertu ne paroît avec toute sa splendeur que dans la tempête & sous le nuage. Les affections sociales ne montrent toute leur valeur que dans les grandes afflictions. Si ce genre de passions est adroitement remué, comme il arrive à la représentation d'une bonne Tragédie, il n'y a aucun plaisir à égalité de durée, qu'on puisse comparer à ce plaisir d'illusion. Celui qui sait nous intéresser au destin du mérite & de la vertu, nous attendrir sur le sort des bons, & soulever en leur faveur tout ce que nous avons d'humanité ; celui-là, dis-je, nous jette dans un ravissement, & nous procure une satisfaction d'esprit & de cœur, supérieure à tout ce que les sens ou les

appétits caufent de plaifirs. Nous conclurons de là, que l'exercice actuel des affections fociales eft une fource des volontés intellectuelles.

Démontrons à préfent qu'elles dérivent encore de cet exercice, en qualité d'effets.

Nous remarquerons d'abord que le but des affections fociales, relativement à l'efprit, c'eft de communiquer aux autres les plaifirs qu'on reffent, de partager ceux dont ils jouiffent, & de fe flatter de leur eftime & de leur approbation.

La fatisfaction de communiquer fes plaifirs, ne peut être ignorée que d'une créature affligée d'une dépravation originelle & totale. Je paffe donc à la fatisfaction de partager le bonheur des autres, & de le reffentir avec eux; à ces plaifirs que nous

recueillons de la félicité des créatures qui nous environnent, ſoit par les récits que nous en entendons, ſoit par l'air, les geſtes & les ſons qui nous en inſtruiſent; ces créatures, fuſſent-elles d'une eſpece différente, pourvu que les ſignes caractériſtiques de leur joie ſoient à notre portée. Les plaiſirs de participation ſont ſi fréquens & ſi doux, qu'en parcourant de bonne foi tous les quarts-d'heure amuſans de la vie, on conviendra que ces plaiſirs en ont rempli la plus grande & la plus délicieuſe partie.

Quant au témoignage qu'on ſe rend à ſoi-même, de mériter l'eſtime & l'amitié de ſes ſemblables, rien ne contribue davantage à la ſatisfaction de l'eſprit, & au bonheur de ceux même à qui l'on donne le nom de

voluptueux, dans la ſignification la plus vile. Les créatures qui ſe piquent le moins de bien mériter de leur eſpece, font parade dans l'occaſion d'un caractere droit & moral. Elles ſe complaiſent dans l'idée de valoir quelque choſe: idée chimérique à la vérité, mais qui les flatte, & qu'elles s'efforcent d'étayer en elles-mêmes, en ſe dérobant à la faveur de quelques ſervices rendus à un ou deux amis, une conduite pleine d'indignités.

Quel brigand, quel voleur de grands chemins, quel infracteur déclaré des lois de la ſociété, n'a pas un compagnon, une ſociété de gens de ſon eſpece, une troupe de ſcélérats comme lui, dont les ſuccès le réjouiſſent, à qui il fait part de ſes proſpérités, qu'il traite d'amis, &

dont il épouſe les intérêts comme les ſiens propres ? Quel homme au monde eſt inſenſible aux careſſes & à la louange de ſes connoiſſances intimes ? Toutes nos actions n'ont-elles pas quelque rapport à ce tribut ? Les applaudiſſemens de l'amitié n'influent-ils pas ſur toute notre conduite ? n'en ſommes-nous pas même jaloux pour nos vices ? n'entrent-ils pour rien dans la perſpective de l'ambition, dans les fanfaronnades de la vanité, dans les profuſions de la ſomptuoſité, & même dans les excès de l'amour déshonnête ? En un mot, ſi les plaiſirs ſe calculoient comme beaucoup d'autres choſes, on pourroit aſſurer que ces deux ſources, la participation au bonheur des autres, & le déſir de leur eſtime, fourniſſent au moins neuf dixiemes de tout ce

que nous en goûtons dans la vie. De ſorte que de la ſomme entiere de nos joies, il en reſteroit à peine un dixieme qui ne découlât point de l'affection ſociale, & qui ne dépendît pas immédiatement de nos inclinations naturelles.

Mais de peur qu'on n'attende de quelque portion d'inclination naturelle l'entier & plein effet d'une affection ſincere, complette & vraiment morale, de peur qu'on ne s'imagine qu'une doſe légere d'affection ſociale eſt capable de procurer tous les avantages de la ſociété, & d'initier profondément à la participation au bonheur des autres; nous obſerverons que tout penchant tronqué, que toute inclination rétrécie, ſe bornant ſans ſujet à quelque partie d'un tout qui doit intéreſſer, ſera

ſans fondement réel & ſolide. L'amour de ſes ſemblables, ainſi que tout autre penchant dont le bien privé de la créature n'eſt pas l'objet immédiat, peut être naturel ou dénaturé : s'il eſt dénaturé, il ne manquera pas de croiſer les vrais intérêts de la ſociété, & conſéquemment d'anéantir les plaiſirs qu'on en peut attendre ; s'il eſt naturel, mais concentré, il ſe changera en une paſſion ſinguliere, bizarre, capricieuſe, & qui n'eſt d'aucun prix. La créature qu'il anime n'en a ni plus de vertu ni plus de mérite. Ceux pour qui ce vent ſouffle, n'ont aucun gage de ſa durée : il s'eſt élevé ſans raiſon, il peut changer ou ceſſer de même. La viciſſitude continuelle de ces penchans que le caprice fait éclore, & qui entraînent l'ame de l'amour

l'amour à l'indifférence, & de l'indifférence à l'averſion, doit la tenir dans des troubles interminables, la priver peu à peu du ſentiment des plaiſirs de l'amitié, & la conduire enfin à une haine parfaite du genre-humain. Au contraire, l'affection entiere (d'où l'on a fait le nom d'*intégrité*) comme elle eſt complette en elle-même, réfléchie dans ſon objet, & pouſſée à ſa juſte étendue, eſt conſtante, ſolide & durable. Dans ce cas le témoignage que la créature ſe rend à elle-même, d'une diſpoſition équitable pour les hommes en général, juſtifie ſes inclinations particulieres, & ne la rend que plus propre à la participation des plaiſirs d'autrui. Mais dans le cas d'une affection mutilée, ce penchant ſans ordre, ſans fondement raiſonnable &

ſans loi, perd ſans ceſſe à la réfle-
xion; la conſcience le déſapprouve
& le bonheur s'évanouit.

Si l'affection partielle ruine la jouiſ-
ſance des plaiſirs de ſympathie & de
participation, ce n'eſt pas tout: elle
tarit encore la troiſieme ſource des
ſatisfactions intellectuelles; je veux
dire, le témoignage qu'on ſe rend à
ſoi-même de bien mériter de tous
ſes ſemblables. Car d'où naîtroit ce
ſentiment préſomptueux? quel mé-
rite ſolide peut-on ſe reconnoître?
quel droit a-t-on ſur l'eſtime des au-
tres, quand l'affection qu'on a pour
eux eſt ſi mal fondée? quelle con-
fiance exiger, lorſque l'inclination
eſt ſi capricieuſe? Qui comptera ſur
une tendreſſe qui peche par la baſe,
qui manque de principes? ſur une
amitié que la même fantaiſie qui l'a

bornée à quelques personnes, à une petite partie du genre-humain, peut resserrer encore, & exclure celui qui en jouit actuellement, comme elle en a privé une infinité d'autres qui méritoient de la partager ?

D'ailleurs on ne doit point espérer que ceux dont la vertu ne dirige ni l'estime ni l'affection, ayent le bonheur de placer l'une & l'autre en des sujets qui les méritent. Ils auroient peine à trouver dans la multitude de ces amis de cœur dont ils se vantent, un seul homme dont ils prisassent les sentimens, dont ils chérissent la confiance, sur la tendresse duquel ils osassent jurer ; & en qui ils pussent se complaire sincérement. Car on a beau repousser les soupçons, & se flatter de l'attachement de gens incapables d'en former ; l'il-

lusion qu'on se fait, ne peut fournir que des plaisirs aussi frivoles qu'elle : quel est donc dans la société le désavantage de ces gens à passions mutilées ? La seconde source des plaisirs intellectuels ne fournit presque rien pour eux.

L'affection entiere jouit de toutes les prérogatives dont l'inclination partielle est privée ; elle est constante, uniforme, toujours satisfaite d'elle-même, & toujours agréable & satisfaisante. La bienveillance & les applaudissemens des bons lui sont tout acquis ; & dans les cas désintéressés, elle obtiendra le même tribut des méchans. C'est d'elle que nous dirons avec vérité que la satisfaction intérieure de mériter l'amour & l'approbation de toute société, de toute créature intelligente, & du principe

éternel de toute intelligence, ne l'abandonne jamais. Or ce principe une fois admis, le Théiſme adopté, les plaiſirs qui naîtront de l'affection héroïque dont Dieu ſera l'objet final, partageront ſon excellence, & ſeront grands, nobles & parfaits comme lui. Avoir les affections ſociales entieres, ou l'intégrité de cœur & d'eſprit, c'eſt ſuivre pas à pas la nature; c'eſt imiter, c'eſt repréſenter l'Etre ſuprême ſous une forme humaine; & c'eſt en cela que conſiſte la juſtice, la piété, la morale, & toute la religion naturelle.

• Mais de peur qu'on ne relegue dans l'Ecole ce raiſonnement hériſſé de phraſes & de termes de l'art, & qu'une partie de cet Eſſai ne demeure ſans fondement & ſans fruit pour les gens du monde; eſſayons de démon-

trer les mêmes vérités d'une façon plus familiere.

Si l'on examine un peu la nature des plaiſirs, ſoit qu'on les obſerve dans la retraite, dans l'étude & dans la contemplation, ſoit qu'on les conſidere dans les réjouiſſances publiques, dans les parties amuſantes, & d'autres divertiſſemens ſemblables, on conviendra qu'ils ſuppoſent eſſentiellement un tempérament libre d'inquiétude, d'aigreur & de dégoût, & un eſprit tranquille, ſatisfait de lui-même, & capable d'enviſager ſa condition propre ſans chagrin. Mais cette diſpoſition de tempérament & d'eſprit, ſi néceſſaire à la jouiſſance des plaiſirs, eſt une ſuite de l'économie des affections.

Quant au tempérament, nous ſavons par expérience qu'il n'y a point

de fortune ſi brillante, de proſpérité ſi ſuivie, d'état ſi parfait, que l'inclination & les déſirs ne puiſſent corrompre, & dont l'humeur & les caprices n'épuiſaſſent bientôt les reſſources, & ne reſſentiſſent l'inſuffiſance. Les appétits déſordonnés ſément la vie d'épines. Les paſſions effrénées ſont troublées dans leur cours par une infinité d'obſtacles, quelquefois impoſſibles, mais toujours pénibles à ſurmonter. Les chagrins naiſſent ſous les pas de qui vit au haſard; il en trouve au-dedans, au-dehors, par-tout. Le cœur de certaines créatures reſſemble à ces enfans mauſſades & maladifs; ils demandent ſans ceſſe, & on a beau leur donner tout ce qu'ils demandent, ils ne finiſſent point de crier. C'eſt un fond inépuiſable de peines & de troubles, qu'un deſſein

pris de satisfaire à toutes les fantaisies qu'il produit. Mais sans ces inconvéniens qui ne sont pas généraux, les lassitudes, la mésaisance, l'embarras des filtrations, l'engorgement des liqueurs, le dérangement des esprits animaux, & toutes ces incommodités accidentelles dont les corps les mieux constitués ne sont pas exempts, ne suffisent-elles pas pour engendrer la mauvaise humeur & le dégoût ? Et ces vices ne deviendront-ils pas habituels, si l'on n'écarte leur influence, ou si l'on n'arrête leur progrès dans le tempérament ? Or l'exercice des affections sociales est l'émétique du dégoût ; c'est le seul contre-poison de la mauvaise humeur. Car nous avons remarqué que lorsque la créature prend son parti, & se résout à guérir de ces maladies de tempérament,

ment, elle a recours aux plaiſirs de la ſociété; elle ſe prête au commerce de ſes ſemblables, & ne trouve de ſoulagement à ſa triſteſſe & à ſes aigreurs, que dans les diſtractions & les amuſemens de la compagnie.

Dans ces diſpoſitions fâcheuſes, dira-t-on peut-être, la Religion eſt d'un puiſſant ſecours : ſans doute ; mais quelle eſpece de Religion ? Si ſa nature eſt conſolante & bénigne, ſi la dévotion qu'elle inſpire eſt douce, tranquille & gaie, c'eſt une affection naturelle, qui ne peut être que ſalutaire : mais les Miniſtres en l'altérant la rendent-ils ſombre & farouche ; les craintes & l'effroi l'accompagnent-ils ; combat-elle la fermeté, le courage & la liberté de l'eſprit ; c'eſt entre leurs mains un dangereux topique ; & l'on remarque à

la longue que ce précieux remede mal-à-propos adminiſtré, eſt pire que le mal. La conſidération effrayante de l'étendue de nos devoirs, un examen auſtere des mortifications qui nous ſont preſcrites, & la vue des gouffres ouverts pour les infracteurs de la loi, ne ſont pas toujours & en tout temps ni pour toutes ſortes de perſonnes indiſtinctement des objes propres à calmer les agitations de l'eſprit (*). Le tempérament ne peut qu'empirer, & ſes aigreurs fermenter

(*) Toute cette doctrine répond exactement à la conduite de nos Directeurs éclairés, qui ſavent parfaitement, ſelon les tempéramens & les diſpoſitions diverſes des fideles, leur préſenter un Dieu vengeur ou miſéricordieux. Faut-il effrayer un ſcélérat ? ils ouvrent ſous ſes pieds les gouffres infernaux : Eſt-il queſtion de raſſurer une ame timorée ? c'eſt un Dieu mourant pour ſon ſalut qu'ils expoſent à ſes yeux. Une conduite oppoſée acheminероit l'un à l'impénitence, & l'autre à la folie.

& s'accroître par la noirceur de ces réflexions. Si par avis, par crainte ou par besoin, la victime de ces idées mélancoliques cherche quelque diversion à leur obsession; si elle affecte le repos & la joie, qu'importe au fond? Tant qu'elle ne se désistera point de sa pratique, son cœur sera toujours le même; elle n'aura que changé de grimace. Le tigre est enchaîné pour un moment, ses actions ne décelent pas actuellement sa férocité; mais en est-il plus soumis? Si vous brisez sa chaîne, en sera-t-il moins cruel? Non certes. Qu'a donc opéré la Religion, si mal-adroitement présentée? La créature a le même fond de tristesse; ses aigreurs n'en sont que plus abondantes & plus importunes, & ses plaisirs intellectuels que plus languissans & plus rares.

Le chien eſt donc revenu à ſon vomiſſement, mais plus maladif & plus dépravé ?

Si l'on objecte qu'à la vérité dans des conjonctures déſeſpérantes, dans un délabrement d'affaires domeſtiques, dans un cours inaltérable d'adverſités, les chagrins & la mauvaiſe humeur peuvent ſaiſir & troubler le tempérament; mais que ce déſaſtre n'eſt pas à craindre dans l'aiſance & la proſpérité, & que les commodités journalieres de la vie, & les faveurs habituelles de la fortune, ſont une barriere aſſez puiſſante contre les attaques que le tempérament peut avoir à ſoutenir : nous répondrons que plus la condition d'une créature eſt gracieuſe, tranquille & douce, plus les moindres contre-temps, les accidens les plus légers & les plus

frivoles chagrins, sont impatientans, désagréables & cuisans pour elle ; que plus elle est indépendante & libre, plus il est aisé de la mécontenter, de l'offenser & de l'irriter, & que par conséquent plus elle a besoin du secours des affections sociales pour se garantir de la férocité. C'est ce que l'exemple des tyrans dont le pouvoir fondé sur le crime ne se soutient que par la terreur, prouve suffisamment.

Quant à la tranquillité d'esprit, voici comment on peut se convaincre qu'il n'y a que les affections sociales qui puissent procurer ce bonheur. On conviendra, sans doute, qu'une créature telle que l'homme, qui ne parvient que par un assez long exercice à la maturité d'entendement & de raison, a appuyé ou appuye

actuellement sur ce qui se passe au-dedans d'elle-même, connoît son caractere, n'ignore point ses sentimens habituels, approuve ou désapprouve sa conduite, & a *jugé* ses affections. On sait encore que si par elle-même elle étoit incapable de cette recherche critique, on ne manque pas dans la société de gens charitables tout prêts à l'aider de leurs lumieres; que les faiseurs de remontrances & les donneurs d'avis ne sont pas rares, & qu'on en trouve autant & plus qu'on n'en veut. D'ailleurs les maîtres du monde & les mignons de la fortune, ne sont pas exempts de cette inspection domestique. Toutes les impostures de la flatterie se réduisent la plupart du temps à leur en familiariser l'usage, & ses faux portraits à les rappeller

à ce qu'ils ſont en effet. Ajoutez à cela que plus on a de vanité & moins on ſe perd de vue ; l'amour-propre eſt grand contemplateur de lui-même ; mais quand une indifférence parfaite ſur ce qu'on peut valoir rendroit pareſſeux à s'examiner, les feints égards pour autrui, & les déſirs inquiets & jaloux de réputation, expoſeroient encore aſſez ſouvent notre conduite & notre caractere à nos réflexions. D'une ou d'autre façon, toute créature qui penſe, eſt néceſſitée par ſa nature à ſouffrir la vue d'elle-même, & à avoir à chaque inſtant ſous ſes yeux les images errantes de ſes actions, de ſa conduite & de ſon caractere : ces objets qui lui ſont individuellement attachés, qui la ſuivent par-tout, doivent paſſer & repaſſer ſans ceſſe

dans ſon eſprit; or ſi rien n'eſt plus importun, plus fatigant & plus fâcheux que leur préſence à celui qui manque d'affections ſociales, rien n'eſt plus ſatisfaiſant, plus agréable & plus doux pour celui qui les a ſoigneuſement conſervées.

Deux choſes qui doivent horriblement tourmenter toute créature raiſonnable, c'eſt le ſentiment intérieur d'une action injuſte, ou d'une conduite odieuſe à ſes ſemblables, ou le ſouvenir d'une action extravagante, ou d'une conduite préjudiciable à ſes intérêts & à ſon bonheur.

De ces tourmens, c'eſt le premier qu'on appelle proprement en Morale ou Théologie, conſcience. Craindre un Dieu, ce n'eſt pas avoir pour cela de la conſcience. Pour s'effrayer des malins eſprits, des ſortileges,

des enchantemens, des possessions, des conjurations, & de tous les maux qu'une nature injuste, méchante & diabolique peut infliger; ce n'est pas en être plus consciencieux. Craindre un Dieu, sans être ni se sentir coupable de quelqu'action digne de blâme & de punition, c'est l'accuser d'injustice, de méchanceté, de caprice, (*) & par conséquent c'est

(*) Cette proposition ne contredit point l'*omnis homo mendax*; elle ne signifie autre chose que s'il y avoit quelqu'homme assez juste pour n'avoir aucun reproche à se faire, ses frayeurs seroient injurieuses à la Divinité. Quoi qu'il en soit, je demanderois volontiers si les inégalités dans la dévotion peuvent s'accorder avec des notions constantes de la Divinité. Si votre Dieu ne change point, pourquoi n'êtes-vous pas ferme dans la même assiette d'esprit? Je ne sais, dites-vous, s'il me pardonnera les fautes passées, & j'en fais tous les jours de nouvelles. Etes-vous encore méchant? j'approuve vos alarmes, & je suis étonné qu'elles ne soient pas continuelles. Mais n'êtes-vous plus

craindre un Diable & non pas un Dieu. Là crainte de l'enfer, & toutes les terreurs de l'autre monde, ne marquent de la conſcience que quand elles ſont occaſionnées par un aveu intérieur des crimes que l'on a commis; mais ſi la créature fait intérieurement cet aveu, à l'inſtant la con-

injuſte, menteur, fourbe, avare, médiſant, calomniateur? Qu'avez-vous donc à craindre? Si quelque ami comblé de vos bienfaits vous avoit offenſé, la ſincérité de ſon retour vous laiſſeroit-elle des ſentimens de vengeance? point du tout. Or celui que vous adorez eſt-il moins bon que vous? votre Dieu eſt-il rancunier? Non... Mais je vois à votre peu de confiance que vous n'avez pas encore une juſte idée de ce qui eſt moralement excellent : vous ne connoiſſez pas ce qui convient ou ne convient pas à un être parfait. Vous lui prêtez des défauts dont l'honnête-homme tâche de ſe défaire, & dont il ſe défait effectivement à meſure qu'il devient meilleur; & vous riſquez de l'injurier dans l'inſtant même où vous avez deſſein de lui rendre hommage.

ſcience agit, elle indique le châtiment; & la créature s'en effraye, quoique la conſcience ne le lui rende pas évident.

La conſcience religieuſe ſuppoſe donc la conſcience naturelle & morale : La crainte de Dieu accompagne toujours celle-là; mais elle tire toute ſa force de la connoiſſance du mal commis, & de l'injure faite à l'Etre ſuprême, en préſence duquel; ſans égard pour la vénération que nous lui devons, nous avons oſé le commettre. Car la honte d'avoir failli aux yeux d'un Etre ſi reſpectable, doit travailler en nous, même en faiſant abſtraction des notions particulieres de ſa juſtice, de ſa toute-puiſſance, & de la diſtribution future des récompenſes & des châtimens.

Nous avons dit qu'aucune créature

ne fait le mal méchamment & de propos délibéré, ſans s'avouer intérieurement digne de châtiment; & nous pouvons ajouter en ce ſens que toute créature ſenſible a de la conſcience. Ainſi le méchant doit attendre & craindre de tous, ce qu'il reconnoît avoir mérité de chacun en particulier. De la frayeur de Dieu & des hommes, naîtront donc les alarmes & les ſoupçons. Mais le terme de conſcience emporte quelque choſe de plus dans toute créature raiſonnable. Il indique une connoiſſance de la laideur des actions puniſſables, & une honte ſecrette de les avoir commiſes.

Il n'y a peut-être pas une créature parfaitement inſenſible à la honte des crimes qu'elle a commis; pas une qui ſe reconnoiſſe intérieurement digne

de l'opprobre & de la haine de ses semblables, sans regret & sans émotion (*); pas une qui parcoure sa turpitude d'un œil indifférent. En tout cas, si ce monstre existe, sans passion pour le bien & sans aversion pour le mal, il sera d'un côté dénué de toute affection naturelle, & par conséquent dans une indigence parfaite des plaisirs intellectuels; de l'autre, il aura tous les penchans dénaturés dont une créature peut être infectée. Manquer de conscience, ou n'avoir aucun sentiment de la difformité du vice, c'est donc être souverainement misérable. Mais avoir de la conscience & pécher contr'elle, c'est s'exposer, même ici bas comme

(*) Le crime .... est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Racin. Poëm. sur la Relig.

nous l'avons démontré, aux regrets & à des peines continuelles.

Un homme qui dans un premier mouvement a le malheur de tuer ſon ſemblable, revient ſubitement à la vue de ce qu'il a fait; ſa haine ſe change en pitié, & ſa fureur ſe tourne contre lui-même : tel eſt le pouvoir de l'objet. Mais il n'eſt pas au bout de ſes peines; il ne retrouve pas ſa tranquillité en perdant de vue le cadavre; il entre enſuite en agonie; le ſang du mort coule derechef à ſes yeux. Il eſt tranſi d'horreur, & le ſouvenir cruel de ſon action le pourſuit en tout lieu. Mais ſi l'on ſuppoſoit que cet aſſaſſin a vu expirer ſon compagnon ſans frémir, & qu'aucun trouble, qu'aucun remords, qu'aucune émotion n'a ſuivi le coup, je dirois ou qu'il ne reſte à ce ſcélérat

aucun ſentiment de la difformité du crime, qu'il eſt ſans affection naturelle, & par conſéquent ſans paix au-dedans de lui-même, & ſans félicité; ou que s'il a quelque notion de beauté morale, c'eſt un aſſemblage capricieux d'idées monſtrueuſes & contradictoires, un compoſé d'opinions fantaſques, une ombre défigurée de la vertu; que ce ſont des préjugés extravagans qu'il prend pour le grand, l'héroïque & le beau des ſentimens : or que ne ſouffre point un homme dans cet état ? Le phantôme qu'il idolâtre, n'a point de forme conſtante; c'eſt un prothée d'honneur qu'il ne ſait par où ſaiſir, & dont la pourſuite le jette dans une infinité de perplexités, de travaux & de dangers. Nous avons démontré que la vertu ſeule, digne en tout

temps de notre eftime & de notre approbation, peut nous procurer des fatisfactions réelles. Nous avons fait voir que celui qui, féduit par une Religion abfurde, ou entraîné par la force d'un ufage barbare, a proftitué fon hommage à des Etres qui n'ont de la vertu que le nom, doit ou par l'inconftance d'une eftime fi mal placée, ou par les actions horribles qu'il fera forcé de commettre, perdre tout amour de la juftice, & devenir parfaitement miférable; ou, fi la confcience n'eft pas encore muette, paffer des foupçons aux alarmes, marcher de trouble en trouble, & vivre en défefpéré. Il eft impoffible qu'un Enthoufiafte furieux, un Perfécuteur plein de rage, un Meurtrier, un Duellifte, un Voleur, un Pirate, ou tout autre ennemi des affections fociales

ciales & du genre-humain, ſuive quelques principes conſtans, quelques lois invariables dans la diſtribution qu'il fait de ſon eſtime, & dans le jugement qu'il porte des actions. Ainſi plus il attiſe ſon zele, plus il eſt entêté d'honneur; plus il dégrade ſa nature, plus ſon caractere eſt dépravé : plus il prend d'eſtime & s'extaſie d'admiration pour quelque pratique vicieuſe & déteſtable, mais qu'il imagine grande, vertueuſe & belle; plus il s'engage en contradictions, & plus inſupportable de jour en jour lui deviendra ſon état. Car il eſt certain qu'on ne peut affoiblir une inclination naturelle, ou fortifier un penchant dénaturé, ſans altérer l'économie générale des affections. Mais la dépravation du caractere étant toujours proportionnelle à la foibleſſe

des affections naturelles, & à l'*intensité* des penchans dénaturés; je conclus que plus on aura de faux principes d'honneur & de Religion, plus on sera mécontent de soi-même, & plus par conséquent on sera misérable.

Ainsi toutes notions marquées au coin de la superstition, tout caractere opposé à la justice & tendant à l'inhumanité, notions chéries, caractere affecté, soit par une fausse conscience, soit par un point d'honneur mal entendu, ne feront qu'irriter cette autre conscience honnête & vraie, qui ne nous passe rien, aussi prompte à nous punir de toute action mauvaise par ses reproches, qu'à nous récompenser des actes vertueux par son approbation & ses éloges. Si celui qui, sous quelque autorité que ce

ſoit, commet un ſeul crime, étoit excuſable de l'avoir commis, il pourroit ſe plonger en ſureté de conſcience, dans des abominations telles qu'il ne les imagine peut-être pas ſans horreur, toutes les fois qu'il aura les mêmes garans de ſon obéiſſance. Voilà ce qu'un moment de réflexion ne manquera pas d'apprendre à quiconque entraîné par l'exemple de ſes ſemblables, ou bien effrayé par des ordres ſupérieurs, ſera tenté de prêter ſa main à des actions que ſon cœur déſapprouvera.

Quant au ſouvenir du tort fait aux vrais intérêts & au bonheur préſent par une conduite extravagante & déraiſonnable, c'eſt la ſeconde branche de la conſcience. Le ſentiment d'une difformité morale, contractée par les crimes & par les injuſtices, n'affoiblit

ni ne suspend l'effet de cette importune réflexion ; car quand le méchant ne rougiroit pas en lui-même de sa dépravation, il n'en reconnoîtroit pas moins que par elle il a mérité la haine de Dieu & des hommes. Mais une créature dépravée n'eût-elle pas le moindre soupçon de l'existence d'un Etre suprême, en considérant toutefois que l'insensibilité pour le vice & pour la vertu, suppose un désordre complet dans les affections naturelles, désordre que la dissimulation la plus profonde ne peut dérober ; on conçoit qu'avec ce malheureux caractere elle n'aura pas grande part dans l'estime, l'amitié & la confiance de ses semblables, & que par conséquent elle aura fait un préjudice considérable à ses intérêts temporels & à son bonheur actuel. Qu'on ne dise pas

que la connoiſſance de ce préjudice lui échappera ; elle verra tous les jours avec regret & jalouſie les manieres obligeantes, affectueuſes, honorables, dont les honnêtes-gens ſe comblent réciproquement. Mais puiſque par-tout où l'affection ſociale eſt éteinte, il y a néceſſairement dépravation ; le trouble & les aigreurs doivent accompagner cette conſcience intéreſſée, ou le ſentiment intérieur du tort qu'une conduite folle & dépravée a porté aux vrais intérêts & à la félicité temporelle.

Par tout ce que nous avons dit, il eſt aiſé de comprendre combien le bonheur dépend de l'économie des affections naturelles. Car ſi la meilleure partie de la félicité conſiſte dans les plaiſirs intellectuels, & ſi les plaiſirs intellectuels découlent de l'inté-

grité des affections fociales, il eft évident que quiconque jouit de cette intégrité, poffede les fources de la fatisfaction intérieure; fatisfaction qui fait tout le bonheur de la vie.

Quant aux plaifirs du corps & des fens, c'eft bien peu de chofe; c'eft une foible fatisfaction, fi les affections fociales ne la relevent & ne l'animent.

Bien vivre ne fignifie chez certaines gens que bien boire & bien manger. Il me femble que c'eft faire beaucoup d'honneur à ces Meffieurs, que de convenir avec eux que vivre ainfi c'eft fe preffer de vivre; comme fi c'étoit fe preffer de vivre que de prendre des précautions exactes pour ne jouir prefque point de la vie. Car fi notre calcul eft jufte, cette forte de voluptueux gliffe fur les grands

plaisirs avec une rapidité qui leur permet à peine de les effleurer.

Mais quelque piquans que soient les plaisirs de la table, quelqu'utile que le palais soit au bonheur, & quelque profonde que soit la science des bons repas, il est à présumer que je ne sais quelle ostentation d'élégance dans la façon d'être servi, & que la gloire d'exceller dans l'art de bien traiter son monde, font dans les gens de plaisir la haute idée qu'ils ont de leurs voluptés; car l'ordonnance des services, l'assortiment des mets, la richesse du buffet, & l'intelligence du Cuisinier mis à part, le reste ne vaut presque pas la peine d'entrer en ligne de compte, de l'aveu même de ces Epicuriens.

La débauche qui n'est autre chose qu'un goût trop vif pour les plaisirs

des ſens, emporte avec elle idée de ſociété. Celui qui s'enferme pour s'enivrer, paſſera pour un ſot, mais non pour un débauché: on traitera ſes excès de crapule, mais non de libertinage. Les femmes débauchées, je dis plus, les dernieres des proſtituées n'ignorent pas combien il importe à leur commerce de perſuader ceux à qui elles livrent ou vendent leurs charmes, que le plaiſir eſt réciproque, & qu'elles n'en reçoivent pas moins qu'elles en donnent. Sans cette imagination qui ſoutient, le reſte feroit miſérable, même pour les plus groſſiers libertins.

Y a-t-il quelqu'un qui ſeul & ſéparé de tout commerce, puiſſe ſe procurer, concevoir même quelque ſatisfaction durable? quel eſt le plaiſir des ſens capable de tenir contre les ennuis de

de la ſolitude ? quelqu'exquis qu'on le ſuppoſe, y a-t-il homme qui ne s'en dégoûte, s'il ne peut s'en rendre la poſſeſſion agréable en le communiquant à un autre ? Qu'on faſſe des ſyſtêmes tant qu'on voudra, qu'on affecte pour l'approbation de ſes ſemblables tout le mépris imaginable, que pour aſſujettir la nature à des principes d'intérêt injurieux & nuiſibles à la ſociété, on ſe tourmente de toute ſa force ; ſes vrais ſentimens éclateront ; à travers les chagrins, les troubles & les dégoûts, on dévoilera tôt ou tard les ſuites funeſtes de cette violence, le ridicule d'un pareil projet, & le châtiment qui convient à d'auſſi monſtrueux efforts.

Les plaiſirs des ſens, ainſi que les plaiſirs de l'eſprit, dépendent donc des affections ſociales ; où manquent

ces inclinations, ils ſont ſans vigueur & ſans force, & quelquefois même ils excitent l'impatience & le dégoût : ces ſenſations, ſources fécondes de douceurs & de joie, ſans eux ne rendent qu'aigreurs & que mauvaiſe humeur, & n'apportent que ſatiété & qu'indifférence. L'inconſtance des appétits & la bizarrerie des goûts, ſi remarquable en tous ceux dont le ſentiment n'aſſaiſonne pas les plaiſirs, en ſont des preuves ſuffiſantes. La communication ſoutient la gaieté ; le partage anime l'amour. La paſſion la plus vive ne tarde pas à s'éteindre, ſi je ne ſais quoi de réciproque, de généreux & de tendre ne l'entretient ; ſans cet aſſaiſonnement la plus raviſſante beauté ſeroit bientôt délaiſſée. Tout amour qui n'a de fondement que dans la jouiſſance de l'objet

aimé, se tourne bientôt en aversion; l'effervescence des désirs commence, & la satiété que suivent les dégoûts, acheve de tourmenter ceux qui se livrent aux plaisirs avec emportement. Leurs plus grandes douceurs sont réservées pour ceux qui savent se modérer. Toutefois ils sont les premiers à convenir du vuide qu'ils y trouvent. Les hommes sobres goûtent les plaisirs des sens dans toute leur excellence, & ils sont tous d'accord que sans une forte teinture d'affection sociale ils ne donnent aucune satisfaction réelle.

Mais avant que de finir cette Section, nous allons remettre pour la derniere fois le penchant social dans la balance, & peser en gros les avantages de l'intégrité & les suites fâcheuses du défaut de poids dans cette affection.

On eſt ſuffiſamment inſtruit des ſoins néceſſaires au bien-être de l'animal, pour ſavoir que ſans l'action, ſans le mouvement & les exercices, le corps languit & ſuccombe ſous les humeurs qui l'oppreſſent; que les nourritures ne font alors qu'augmenter ſon infirmité; que les eſprits qui manquent d'occupation au-dehors, ſe jettent ſur les parties intérieures & les conſument; enfin que la nature devient elle-même ſa propre proie & ſe dévore. La ſanté de l'ame demande les mêmes attentions; cette partie de nous-mêmes a des exercices qui lui ſont propres & néceſſaires; ſi vous l'en privez, elle s'appeſantit & ſe détraque. Détournez les affections & les penſées de leurs objets naturels; elles reviendront ſur l'eſprit & le rempliront de déſordre & de trouble.

Dans les animaux & les autres créatures à qui la nature n'a pas accordé la faculté de penser dans ce degré de perfection que l'homme possede, telle a du moins été sa prévoyance que la quête journaliere de leur vie, leurs occupations domestiques & l'intérêt de leur espece consument tout leur temps, & qu'en satisfaisant à ces fonctions différentes, la passion les met toujours dans une agitation proportionnée à leur constitution. Qu'on tire ces créatures de leur état laborieux & naturel, & qu'on les place dans une abondance qui satisfasse sans peine & avec profusion à tous leurs besoins. Leur tempérament ne tardera pas à se ressentir de cette luxurieuse oisiveté, & leurs facultés à se dépraver dans cette commode inaction. Si on leur accorde

la nourriture à meilleur marché que la nature ne l'avoit entendu, elles racheteront bien ce petit avantage par la perte de leur ſagacité naturelle, & de preſque toutes les vertus de leur eſpece.

Il n'eſt pas néceſſaire de démontrer cet effet par des exemples. Quiconque a la moindre teinture d'hiſtoire naturelle, quiconque n'a pas dédaigné tout-à-fait d'obſerver la conduite des animaux, & de s'inſtruire de leur façon de vivre & de conſerver leur eſpece, a dû remarquer, ſans ſortir du même ſyſtême, une grande différence entre l'adreſſe des animaux ſauvages & celle des animaux apprivoiſés. L'on peut dire que ceux-ci ne ſont que des bêtes en comparaiſon de ceux-là. Ils n'ont ni la même induſtrie, ni le même inſtinct. Ces

qualités seront foibles en eux, tant qu'ils resteront dans un esclavage aisé: mais leur rend-on la liberté? rentrent-ils dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins? ils recouvrent toutes leurs affections naturelles, & avec elles toute la sagacité de leur espece. Ils reprennent dans la peine toutes les vertus qu'ils avoient oubliées dans l'aisance; ils s'unissent entr'eux plus étroitement, ils montrent plus de tendresse pour leurs petits, ils prévoient les saisons, ils mettent en usage toutes les ressources que la nature leur suggere pour la conservation de leur espece, contre l'incommodité des temps & les ruses de leurs ennemis. Enfin l'occupation & le travail les remettent dans leur bonté naturelle, & la nonchalance & les autres vices les abandonnent avec l'abondance & l'oisiveté.

Entre les hommes, l'indigence condamne les uns au travail, tandis que d'autres dans une abondance complette s'engraiſſent de la peine & de la ſueur des premiers. Si ces opulens ne ſuppléent par quelque exercice convenable aux fatigues du corps dont ils ſont diſpenſés par état; ſi loin de ſe livrer à quelque fonction honnête par elle-même & profitable à la ſociété, telles que la littérature, les ſciences, les arts, l'agriculture, l'économie domeſtique, ou les affaires publiques, ils regardent avec mépris toute occupation en général; s'ils trouvent qu'il eſt beau de s'enſevelir dans une oiſiveté profonde, & de s'aſſoupir dans une molleſſe ennemie de toute affaire, il n'eſt pas poſſible qu'à la faveur de cette nonchalance habituelle les paſſions n'exercent tous

leurs caprices, & que dans ce sommeil des affections sociales, l'esprit qui conserve toute son activité ne produise mille monstres divers.

A quel excès la débauche n'est-elle pas portée dans ces villes qui sont depuis long-temps le siege de quelqu'Empire? Ces endroits peuplés d'une infinité de riches fainéans, & d'une multitude d'ignorans illustres, sont plongés dans le dernier débordement. Par-tout ailleurs où les hommes assujettis au travail dès la jeunesse, se font honneur d'exercer dans un âge plus avancé des fonctions utiles à la société, il n'en est pas ainsi. Les désordres habitans des grandes Villes, des Cours, des Palais, de ces Communautés opulentes de Dervis oiseux, & de toute société dans laquelle la richesse a introduit

la fainéantise, sont presque inconnus dans les Provinces éloignées, dans les petites Villes, dans les familles laborieuses, & chez l'espece de peuple qui vit de son industrie.

Mais si nous n'avons rien avancé jusqu'à présent sur notre constitution intérieure qui ne soit dans la vérité; si l'on convient que la nature a des lois qu'elle observe avec autant d'exactitude dans l'ordonnance de nos affections, que dans la production de nos membres & de nos organes; s'il est démontré que l'exercice est essentiel à la santé de l'ame, & que l'ame n'a point d'exercice plus salutaire que celui des affections sociales; on ne pourra nier que si ces affections sont paresseuses ou léthargiques, la constitution intérieure ne doive souffrir & se déranger. On aura beau faire un

art de l'indolence, de l'insensibilité & de l'indifférence, s'envelopper dans une oisiveté systématique & raisonnée ; les passions n'en auront que plus de facilité pour forcer leur prison, se mettre en pleine liberté, & semer dans l'esprit le désordre, le trouble & les inquiétudes. Privées de tout emploi naturel & honnête, elles se répandront en actions capricieuses, folles, monstrueuses & dénaturées. La balance qui les tempéroit sera bientôt détruite, & l'architecture intérieure s'écroulera de fond en comble.

Ce seroit avoir des idées bien imparfaites de la méthode que la nature observe dans l'organisation des animaux, que d'imaginer qu'un aussi grand appui, qu'une colonne aussi considérable dans l'édifice intérieur

que l'eſt l'économie des affections ; peut être abattue ou ébranlée, ſans entraîner l'édifice avec elle, ou le menacer d'une ruine totale.

Ceux qui ſeront initiés dans cette architecture morale, y remarqueront un ordre, des parties, des liaiſons, des proportions & un édifice, tel qu'une paſſion ſeule trop étendue ou trop pouſſée, affoiblit ou ſurcharge le reſte, & tend à la ruine du tout. C'eſt ce qui arrive dans le cas de la phrénéſie & de l'aliénation. L'eſprit trop violent, affecté d'un objet triſte ou gai, ſuccombe ſous ſon effort, & ſa chute ne prouve que trop bien la néceſſité du contre-poids, & de la balance dans les affections. Ils diſtingueront dans les créatures différens ordres de paſſions, pluſieurs eſpeces d'inclinations, & des penchans

variés ſelon la différence des ſexes, des organes & des fonctions de chacune. Ils s'appercevront que dans chaque ſyſtême l'énergie & la diverſité des cauſes répondent toujours exactement à la grandeur & à la diverſité des effets à produire, & que la conſtitution & les forces extérieures déterminent abſolument l'économie intérieure des affections. De ſorte que par-tout où l'excès ou la foibleſſe des affections, l'indolence ou l'impétuoſité des penchans, l'abſence des ſentimens naturels, ou la préſence de quelques paſſions étrangeres, caractériſeront deux eſpeces raſſemblées & confondues dans le même individu, il doit y avoir imperfection & déſordre.

Rien de plus propre à confirmer notre ſyſtême que la comparaiſon

des êtres parfaits, avec ces créatures originellement imparfaites, eſtropiées entre les mains de la nature, & défigurées par quelqu'accident qu'elles ont eſſuyé dans la matrice qui les a produites. Nous appellons production monſtrueuſe le mélange de deux eſpeces, un compoſé de deux ſexes. Pourquoi donc celui dont la conſtitution intérieure eſt défigurée, & dont les affections ſont étrangeres à ſa nature, ne ſeroit-il pas un monſtre ? Un animal ordinaire nous paroît monſtrueux & dénaturé, quand il a perdu ſon inſtinct, quand il fuit ſes ſemblables, lorſqu'il néglige ſes petits, & pervertit la deſtination des talens ou des organes qu'il a reçus. De quel œil devons-nous donc regarder, de quel nom appeller un homme qui manque des affections

convenables à l'eſpece humaine, & qui décele un génie & un caractere contraire à la nature de l'homme ?

Mais quel malheur n'eſt-ce pas pour une créature deſtinée à la ſociété plus particuliérement qu'aucune autre, d'être dénuée de ces penchans qui la porteroient au bien & à l'intérêt général de ſon eſpece ? car il faut convenir qu'il n'y en a point de plus ennemie de la ſolitude que l'homme dans ſon état naturel. Il eſt entraîné malgré qu'il en ait à rechercher la connoiſſance, la familiarité & l'eſtime de ſes ſemblables; telle eſt en lui la force de l'affection ſociale, qu'il n'y a ni réſolution, ni combat, ni violence, ni précepte qui le retiennent; il faut ou céder à l'énergie de cette paſſion, ou tomber dans un abattement affreux, & dans une

mélancolie qui peut être mortelle.

L'homme insociable, ou celui qui s'exile volontairement (*) du monde, & qui, rompant tout commerce avec la société, en abjure entiérement les devoirs, doit être sombre, triste, chagrin & mal constitué.

L'homme séquestré, ou celui qui est séparé des hommes & de la société par accident ou par force, doit éprouver dans son tempérament de funestes effets de cette séparation. La tristesse & la mauvaise humeur

(*) Il n'est point ici question de ces pieux Solitaires que l'esprit de pénitence, la crainte des dangers du monde, ou quelqu'autre motif autorisé par les conseils de Jesus-Christ, & par les vues sages de son Eglise, ont confiné dans des déserts. On considere dans tout le cours de cet ouvrage, (comme on l'a déjà dit mille fois, quoiqu'il fût toujours aisé de s'en appercevoir,) l'homme dans son état naturel & non sous la loi de grace.

s'engendrent

s'engendrent par-tout où l'affection sociale est éteinte ou réprimée ; mais a-t-elle occasion d'agir en pleine liberté, & de se manifester dans toute son énergie, elle transporte la créature. Celui dont on a brisé les liens, qui renaît à la lumiere au sortir d'un cachot où il a été long-temps détenu, n'est pas plus heureux dans les premiers momens de sa liberté. Il y a peu de personnes qui n'ayent éprouvé la joie dont on est pénétré, lorsqu'après une longue retraite, une absence considérable, on ouvre son esprit, on décharge son cœur, on épanche son ame dans le sein d'un ami.

Cette passion se manifeste encore bien clairement dans des personnes qui remplissent des postes éminens, dans les Princes, dans les Monar-

ques, & dans tous ceux que leur condition met au-dessus du commerce ordinaire des hommes, & qui, pour se conserver leurs respects, trouvent à propos de leur dérober leur personne, & de laisser entre les hommages & leur trône une vaste distance. Ils ne (*) sont pas toujours

(*) Les Potentats Orientaux renfermés dans l'intérieur de leur sérail, se montrent rarement à leurs sujets, & jamais qu'avec une suite & un appareil propres à imprimer la terreur. Plongés dans les voluptés, à qui livrent-ils leur confiance ? à un Eunuque ministre de leurs plaisirs, à un flatteur, à un vil Officier que la bassesse de sa naissance ou de son emploi dispense d'avoir des sentimens. Il n'est pas rare de voir un Valet du Sérail passer de dignités en dignités jusqu'à celle de Visir, devenir le fléau des peuples, & finir par une mort tragique dans ces révoltes ordinaires à Constantinople, où le Ministre est aussi lâchement abandonné par son Maître, & sacrifié à la fureur des rebelles, qu'il en fut aveuglément élevé à une place où l'on ne devroit jamais faire asseoir que le mérite & la vertu.

les mêmes, cette affectation se dément dans le domestique. Ces ténébreux Monarques de l'Orient, ces fiers Sultans, se rapprochent de ceux qui les environnent, se livrent & se communiquent ; on remarque à la vérité qu'ils ne s'adressent pas ordinairement aux plus honnêtes-gens ; mais qu'importe à la certitude de nos propositions ? Il suffit que soumis à la commune loi, ils ayent besoin de confidens & d'amis. Que des gens sans aucun mérite, que des esclaves, que des hommes tronqués, que les mortels quelquefois les plus vils & les plus méprisables, remplissent ces places d'honneur, & soient érigés en favoris, l'énergie de l'affection-sociale n'en sera que plus marquée. C'est pour des monstres que ces Princes sont hommes, ils s'inquiettent pour

eux, c'eſt avec eux qu'ils ſe déploient, qu'ils ſont ouverts, libres, ſinceres & généreux, c'eſt en leurs mains qu'ils ſe plaiſent quelquefois à dépoſer leur ſceptre. Plaiſir franc & déſintéreſſé, & même en bonne politique, la plupart du temps oppoſé à leurs vrais intérêts, mais toujours au bonheur de leurs ſujets. C'eſt dans ces contrées où l'amour des peuples ne diſpoſe point du Monarque, mais la foibleſſe pour quelque vile créature; c'eſt dans ces contrées, dis-je, qu'on voit l'étendard de la tyrannie arboré dans toutes ſes couleurs; le Prince devient ſombre, méfiant & cruel; ſes ſujets reſſentent l'effet de ces paſſions, horribles, mais néceſſaires ſupports d'une couronne environnée de nuages épais, & couverte d'une obſcurité qui la

dérobe éternellement aux yeux, à l'accès & à la tendresse. Il est inutile d'appuyer cette réflexion du témoignage de l'histoire.

D'où l'on voit quelle est la force de l'affection sociale, à quelle profondeur elle est enracinée dans notre nature, par combien de branches elle est entrelacée avec les autres passions, & jusqu'à quel point elle est nécessaire à l'économie des penchans & à notre félicité.

Il est donc vrai que le grand & principal moyen d'être bien avec soi, c'est d'avoir les affections sociales; & que manquer de ces penchans, c'est être misérable; ce que j'avois à démontrer.



Si quelqu'affection privée pouvoit balancer les penchans généraux sans préjudicier au bonheur particulier de la créature, ce seroit sans contredit l'amour de la vie. Qui croiroit cependant qu'il n'y en a aucune dont l'excès produise de si grands désordres & soit plus fatal à la félicité ?

Que la vie soit quelquefois un malheur, c'est un fait généralement avoué. Quand une créature en est réduite à désirer sincérement la mort, c'est la traiter avec rigueur que de lui commander de vivre (*). Dans ces

(*) Sans compter toutes ces catastrophes désespérantes qui rendent la vie insupportable, l'amour de Dieu produit le même effet : *Cupio dissolvi, & esse cum Christo*, disoit Saint Paul. Mais si Judas l'Apôtre, après avoir trahi son Maître, se fût contenté de désirer la mort, il auroit prononcé sur lui-même le jugement que Jesus-Christ en avoit déjà porté.

conjonctures,

conjonctures, quoique la Religion & la raiſon retiennent le bras & ne permettent pas de finir ſes maux en terminant ſes jours, s'il ſe préſente quelqu'honnête & plauſible occaſion de périr, on peut l'embraſſer ſans ſcrupule. C'eſt dans ces circonſtances que les parens & les amis ſe réjouiſſent avec raiſon de la mort d'une perſonne qui leur étoit chere; quoiqu'elle ait eu peut-être la foibleſſe de ſe refuſer au danger, & de prolonger ſon malheur autant qu'il étoit en elle.

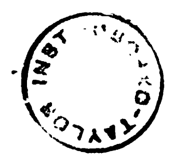
Puiſque la néceſſité de vivre eſt quelquefois un malheur, puiſque les infirmités de la vieilleſſe rendent communément la vie importune, puiſqu'à tout âge, c'eſt un bien que la créature eſt ſujette à ſurfaire & à conſerver à plus haut prix qu'il ne vaut; il eſt évident que l'amour de la vie ou l'hor-

reur de la mort peut l'écarter de ses vrais intérêts, & la contraindre par son excès à devenir la plus cruelle ennemie d'elle-même.

Mais quand on conviendroit qu'il est de l'intérêt de la créature de conserver sa vie dans quelque conjoncture & à quelque prix que ce puisse être, on pourroit encore nier qu'il fût de son bonheur d'avoir cette passion dans un degré violent. L'excès est capable de l'écarter de son but & de la rendre inefficace; cela n'a presque pas besoin de preuve: car quoi de plus commun que d'être conduit par la frayeur dans le péril que l'on fuyoit? que peut faire pour sa défense & pour son salut, celui qui a perdu la tête? Or il est certain que l'excès de la crainte ôte la présence d'esprit. Dans les grandes & périlleuses occa-

ſions, c'eſt le courage, c'eſt la fermeté qui ſauve. Le brave échappe à un danger qu'il voit ; mais le lâche ſans jugement & ſans défenſe ſe hâte vers le précipice que ſon trouble lui dérobe, & ſe jette tête baiſſée dans un malheur qui peut-être ne venoit point à lui.

Quand les ſuites de cette paſſion ne ſeroient pas auſſi fâcheuſes que nous les avons repréſentées, il faudroit toujours convenir qu'elle eſt pernicieuſe en elle-même, ſi c'eſt un malheur que d'être lâche, & ſi rien n'eſt plus triſte que d'être agité par ces ſpectres & ces horreurs qui ſuivent par-tout ceux qui redoutent la mort: car ce n'eſt pas ſeulement dans les périls & les haſards que cette crainte importune ; lorſque le tempérament en eſt dominé, elle ne fait



point de quartier ; on frémit dans la retraite la plus assurée, dans le réduit le plus tranquille on s'éveille en sursaut. Tout sert à ses fins ; aux yeux qu'elle fascine, tout objet est un monstre ; elle agit dans le moment où les autres s'en apperçoivent le moins ; elle se fait sentir dans les occasions les plus imprévues : il n'y a point de divertissemens si bien préparés, de parties si délicieuses, de quarts-d'heure si voluptueux qu'elle ne puisse déranger, troubler, empoisonner. On pourroit avancer qu'en estimant le bonheur, non par la possession de tous les avantages auxquels il est attaché, mais par la satisfaction intérieure que l'on ressent, rien n'est plus malheureux qu'une créature lâche & peureuse. Mais si l'on ajoute à tous ces inconvéniens, les foibles-

ſes occaſionnées & les baſſeſſes exigées par un amour exceſſif de la vie; ſi l'on met en compte toutes ces actions ſur leſquelles on ne revient jamais qu'avec chagrin, quand on les a commiſes, & qu'on ne manque jamais de commettre quand on eſt lâche; ſi l'on conſidere la triſte néceſſité de ſortir perpétuellement de ſon aſſiette naturelle & de paſſer de perplexité en perplexité, il n'y aura point de créature aſſez vile pour trouver quelque ſatisfaction à vivre à ce prix. Et quelle ſatisfaction pourroit-elle y trouver, après avoir ſacrifié la vertu, l'honneur, la tranquillité & tout ce qui fait le bonheur de la vie?

Un amour exceſſif de la vie eſt donc contraire aux intérêts réels & au bonheur de la créature.

Le reſſentiment eſt une paſſion fort

différente de la crainte ; mais qui dans un degré moins modéré n'eſt ni moins néceſſaire à notre ſureté, ni moins utile à notre conſervation. La crainte nous porte à fuir le danger, le reſſentiment nous raſſure contre lui & nous diſpoſe à repouſſer l'injure qu'on nous a faite, ou à réſiſter à la violence qu'on nous prépare. Il eſt vrai que dans un caractere vertueux, que dans une parfaite économie des affections, les mouvemens de la crainte & du reſſentiment ſont trop foibles pour former des paſſions. Le brave eſt circonſpect ſans avoir peur, & le ſage réſiſte ou punit ſans s'irriter. Mais dans les tempéramens ordinaires, la prudence & le courage peuvent s'allier avec une teinture légere d'indignation & de crainte, ſans rompre la balance des affections. C'eſt en

ce ſens qu'on peut regarder la colere comme une paſſion néceſſaire. C'eſt elle qui, par les ſymptômes extérieurs dont ſes premiers accès ſont accompagnés, fait préſumer à quiconque eſt tenté d'en offenſer un autre, que ſa conduite ne ſera pas impunie, & le détourne par la crainte qu'elle imprime, de ſes mauvais deſſeins; c'eſt elle qui ſouleve la créature outragée & lui conſeille les repréſailles. Plus elle eſt voiſine de la rage & du déſeſpoir, plus elle eſt terrible. Dans ces extrémités, elle donne des forces & une intrépidité dont on ne ſe croyoit pas capable. Quoique le châtiment & le mal d'autrui ſoit ſa fin principale, elle tend auſſi à l'intérêt particulier de la créature, & même au bien général de ſon eſpece. Mais ſeroit-il néceſſaire d'expoſer combien eſt fu-

neſte à ſon bonheur ce qu'on entend communément par colere, ſoit qu'on la conſidere comme un mouvement furieux qui tranſporte la créature, ou comme une impreſſion profonde qui ſuit l'offenſe & que le déſir de la vengeance accompagne toujours.

On ne ſera point ſurpris des ſuites affreuſes du reſſentiment & des effets terribles de la colere, ſi l'on conçoit qu'en ſatisfaiſant ces paſſions cruelles on ſe délivre d'un tourment violent, on ſe décharge d'un poids accablant & l'on appaiſe un ſentiment importun de miſere. Le vindicatif ſe hâte de noyer toutes ſes peines dans le mal d'autrui : l'accompliſſement de ſes déſirs lui promet un torrent de voluptés. Mais qu'eſt-ce que cette volupté? c'eſt le premier quart-d'heure d'un criminel qui ſort de la queſtion ; c'eſt

la ſuſpenſion ſubite de ſes tourmens, ou le répit qu'il obtient de l'indulgence de ſes Juges ou plutôt de la laſſitude de ſes bourreaux. Cette perverſité, ce raffinement d'inhumanité, ces cruautés capricieuſes qu'on remarque dans certaines vengeances, ne ſont autre choſe que les efforts continuels d'un malheureux qui tente de ſe détacher de la roue; c'eſt un aſſouviſſement de rage perpétuellement renouvellé.

Il y a des créatures en qui cette paſſion s'allume avec peine & s'éteint plus difficilement encore, quand elle eſt une fois allumée. Dans ces créatures l'eſprit de vengeance eſt une furie qui dort, mais qui, quand elle eſt éveillée, ne ſe repoſe point qu'elle ne ſoit ſatisfaite; alors ſon ſommeil eſt d'autant plus profond, ſon repos

paroît d'autant plus doux, que le tourment dont elle s'eſt délivrée étoit grand, & que le poids dont elle s'eſt déchargée étoit lourd. Si en langage de galanterie la jouiſſance de l'objet aimé s'appelle avec raiſon la fin des peines de l'amant, cette façon de parler convient tout autrement encore au vindicatif. Les peines de l'amour ſont agréables & flatteuſes, mais celles de la vengeance ne ſont que cruelles. Cet état ne ſe conçoit que comme une profonde miſere, une ſenſation amere dont le fiel n'eſt tempéré d'aucune douceur.

Quant aux influences de cette paſſion ſur l'eſprit & ſur le corps, & à ſes funeſtes ſuites dans les différentes conjonctures de la vie, c'eſt un détail qui nous meneroit trop loin. D'ailleurs nos Miniſtres ſe ſont em-

parés de ces moralités analogues à la Religion, & nos ſacrés Rhéteurs en font retentir depuis ſi long-temps leurs Chaires & nos Temples, que pour ne rien ajouter à la ſatiété du genre-humain (*), en anticipant ſur leurs droits, nous n'en dirons pas davantage : auſſi-bien ce qui précede ſuffit pour démontrer qu'on ſe rend malheureux en ſe livrant à la colere, & que l'habitude de ce mouvement eſt une de ces maladies de tempérament inſéparables du malheur de la créature.

Paſſons à la volupté & à ce qu'on appelle les plaiſirs : S'il étoit auſſi vrai

(*) Ce trait tombe ſur l'Egliſe Anglicane, qui peut ſe flatter d'être féconde en mauvais Prédicateurs. Lès Flechiers, les Boſſuets, les Bourdaloues, & une infinité d'autres, écarteront à jamais ce reproche de l'Egliſe Gallicane.

que nous avons démontré qu'il eſt faux, que la meilleure partie des joies de la vie conſiſte dans la ſatisfaction des ſens; ſi de plus cette ſatisfaction eſt attachée à des objets extérieurs, capables de procurer par eux-mêmes & en tout temps des plaiſirs proportionnés à leur quantité & à leur valeur, un moyen infaillible d'être heureux, ce ſeroit de ſe pourvoir abondamment de ces choſes précieuſes qui ſont néceſſairement la félicité. Mais qu'on étende tant qu'on voudra l'idée d'une vie délicieuſe, toutes les reſſources de l'opulence ne fourniront jamais à notre eſprit un bonheur uniforme & conſtant. Quelque facilité qu'on ait de multiplier les agrémens en acquérant tout ce que peut exiger le caprice des ſens, c'eſt autant de bien perdu, ſi quel-

que vice dans les facultés intérieures, si quelque défaut dans les dispositions naturelles en altere la jouissance.

On remarque que ceux dont l'intempérance & les excès ont ruiné l'estomac, n'en ont pas moins d'appétit; mais c'est un appétit faux & qui n'est point naturel. Telle est la soif d'un ivrogne ou d'un fiévreux. Cependant la satisfaction de l'appétit naturel, en un mot le soulagement de la soif & de la faim, est infiniment supérieur à la sensualité des repas superflus de nos Pétrones les plus érudits, & de nos plus rafinés voluptueux. C'est une différence qu'ils ont eux-mêmes quelquefois éprouvée : que ce peuple épicurien accoutumé à prévenir l'appétit, se trouve forcé par quelque circonstance par-

ticuliere de l'attendre, & de pratiquer la sobriété; qu'il arrive à ces délicats de ne trouver dans un souper de voyageur ou dans un déjeuner de chasse, que quelques mets communs & grossiers pour ces palais friands, mais assaisonnés par la diete & par l'exercice; après avoir mangé d'appétit, ils conviendront avec franchise que la table la mieux servie ne leur a jamais fait tant de plaisir.

D'un autre côté, il n'est pas extraordinaire d'entendre des personnes qui ont essayé d'une vie laborieuse & pénible, & d'une table simple & frugale, regretter dans l'oisiveté des richesses, & au milieu des profusions de la somptuosité, l'appétit & la santé dont ils jouissoient dans leur premiere condition. Il est constant qu'en violentant la nature, en forçant l'appétit

& en provoquant les ſens, la délicateſſe des organes ſe perd. Ce défaut corrompt enſuite les mets les plus exquis, & l'habitude acheve bientôt d'ôter aux choſes toute leur excellence : qu'arrive-t-il de là ? que la privation en devient plus cuiſante, & la poſſeſſion moins douce. Les nauſées, de toutes les ſenſations les plus diſgracieuſes, ne quittent point les intempérans ; une réplétion apoplectique & des ſenſations uſées, répandent les aigreurs & le dégoût ſur tout ce qu'on leur préſente ; de ſorte qu'au lieu de l'éternité de délices qu'ils attendoient de leurs ſomptuoſités, ils n'en recueillent qu'infirmités, maladies, inſenſibilité d'organes, & inaptitude aux plaiſirs. Tant il eſt faux que vivre en épicurien ce ſoit uſer du temps & tirer bon parti de la vie.

Il eſt inutile de s'étendre ſur les ſuites fâcheuſes de la ſomptuoſité ; on peut concevoir par ce que nous en avons dit, qu'elle eſt pernicieuſe au corps qu'elle accable d'infirmités, & fatale à l'eſprit qu'elle conduit à la ſtupidité.

Quant à l'intérêt particulier de la créature, il eſt évident que ce cours effréné de déſirs augmentera ſa dépendance en multipliant ſes beſoins, qu'elle ne tardera pas à trouver ſes fonds, quelque conſidérables qu'ils ſoient, inſuffiſans pour les dépenſes qu'ils exigeront ; que, pour ſatisfaire à cette impérieuſe ſomptuoſité, il en faudra venir aux expédiens, ſacrifier peut-être ſon honneur à l'accroiſſement de ſes revenus, & s'abaiſſer à mille infames manœuvres pour augmenter ſa fortune. Mais à quoi bon m'occuper

m'occuper à démontrer le tort que le voluptueux se fait à lui-même ? laissons-le s'expliquer là-dessus (*). Dans l'impossibilité de résister au torrent qui l'entraîne, il déclarera en s'y abandonnant, qu'il s'apperçoit bien qu'il court à une ruine certaine. On a tous les jours l'occasion d'entendre ces discours. J'en ai donc assez dit pour conclure que la volupté, la débauche & tout excès sont contraires aux vrais intérêts & au bonheur présent de la créature.

Il y a une espece de luxure d'un ordre fort supérieur à celle dont nous avons parlé. La conservation de l'espece est son but : dans la rigueur on ne peut la traiter de passion privée ; animée par l'amour & par la ten-

(*) *Nam veræ voces tùm demum pectore ab imo Eliciuntur.* Lucr.

dreſſe, ainſi que toute autre affection ſociale, aux plaiſirs d'eſprit qu'elle eſt en état de procurer comme elles, elle réunit encore l'enchantement des ſens. Telle eſt l'attention de la nature à l'entretien de chaque ſyſtême, que par une eſpece de beſoin animal, & par je ne ſais quel ſentiment intérieur d'indigence, qu'elle a placé dans les créatures qui les compoſent, elle convie les ſexes à s'approcher & à s'occuper enſemble de la perpétuité de leur eſpece. Mais eſt-il de l'intérêt de la créature d'éprouver cette indigence dans un degré violent? c'eſt le point que nous avons à diſcuter.

Nous en avons aſſez dit, & ſur les appétits naturels & ſur les penchans dénaturés, pour gliſſer ici ſans ſcrupule ſur cet article. Si l'on convient

qu'il y a dans la pourſuite de tout autre plaiſir une doſe d'ardeur qu'on ne peut excéder, ſans en altérer la jouiſſance & ſans préjudicier ainſi à ſes vrais intérêts, par quelle ſingularité celui-ci ſortiroit-il de la loi générale, & ne reconnoîtroit-il point de limites ? Nous connoiſſons d'autres ſenſations ardentes, & qui éprouvées dans un certain degré, ſont toujours voluptueuſes, mais dont l'excès eſt une peine inſupportable. Tel eſt le ris que le chatouillement excite; ce mouvement *avec l'air de famille* & tous les traits du plaiſir, n'en eſt pas moins un tourment : c'eſt la même choſe dans l'eſpece de luxure dont nous parlons. Il y a des tempéramens pétris de ſalpêtre & de ſoufre, dans une fermentation continuelle, & d'une chaleur qui produit dans le

corps des mouvemens dont la fréquence & la durée constituent une maladie qui a son rang & son nom dans la Médecine. Quand quelques grossiers voluptueux se féliciteroient de cet état & s'y complairoient, je doute que les délicats, que ceux qui font du plaisir, & leur souverain bien & leur étude principale, s'accordassent avec eux sur ce point.

Mais s'il y a dans toute sensation voluptueuse un point où le plaisir finit & la fureur commence, si la passion a des limites qu'elle ne peut franchir sans nuire aux intérêts de la créature, qui déterminera ces limites? qui fixera ce point? « la nature, seule » arbitre des choses ». Mais où prendre la nature? ... « Où? dans l'état » originel des créatures, dans l'homme » dont une éducation vicieuse

» n'aura point encore altéré les affec-
» tions ».

Celui qui a eu le bonheur d'être plié dès sa jeunesse à un genre de vie naturel, d'être instruit à la sobriété, pourvu d'un talent honnête, & garanti des excès de la débauche, exerce sur ses appétits un pouvoir absolu; mais ces esclaves, pour être soumis, n'en sont pas moins propres à ses plaisirs. Au contraire, sains, vigoureux, & pleins d'une force & d'une activité que l'intempérance & l'abus ne leur ont point ôtées, ils n'en remplissent que mieux leurs fonctions; & si, en ne supposant en deux créatures d'autre différence dans les organes & les sensations que celle qu'un régime de vie intempérant ou frugal peut y avoir produite, il étoit possible de comparer par expérience

la somme des plaisirs de part & d'autre, je ne doute point que sans égard pour les suites, en ne mettant en compte que la satisfaction seule des sens, on ne prononçât en faveur de l'homme sobre & vertueux.

Sans s'arrêter aux coups que cette phrénésie porte à la vigueur des membres & à la santé du corps, le tort qu'elle fait à l'esprit est plus grand encore, quoique moins redouté. Une indifférence pour tout avancement, une consommation misérable du temps, l'indolence, la mollesse, la fainéantise, & la révolte d'une multitude d'autres passions que l'esprit énervé, stupide, abruti, n'a ni la force ni le courage de maîtriser : voilà les effets palpables de cet excès.

Les désavantages que cette sorte d'intempérance fait supporter à la so-

ciété, & les avantages qui reviennent au monde de la ſobriété contraire ne ſont pas moins évidens. De toutes les paſſions, aucune n'exerce un plus ſévere deſpotiſme ſur ſes eſclaves. Les tributs n'adouciſſent point ſon empire ; plus on lui accorde, plus elle exige. La modeſtie & l'ingénuité naturelles, l'honneur & la fidélité ſont ſes premieres victimes. Il n'y a point d'affections déréglées dont les caprices impétueux ſoulevent tant d'orages & pouſſent la créature plus directement au malheur.

Quant à cette paſſion qui mérite particuliérement le titre d'intéreſſée, puiſqu'elle a pour but la poſſeſſion des richeſſes, les faveurs de la fortune & ce qu'on appelle un état dans le monde, pour être avantageuſe à la ſociété & compatible avec la vertu,

elle ne doit exciter aucun désir inquiet. L'industrie qui fait l'opulence des Familles & la puissance des Etats, est fille de l'intérêt. Mais si l'intérêt domine dans la créature, son bonheur particulier & le bien public en souffriront. La misere qui la rongera, vengera continuellement l'injure faite à la société : car plus cruel encore à lui-même qu'au genre-humain, l'avare est la propre victime de son avarice.

Tout le monde convient que l'avarice & l'avidité sont deux fléaux de la créature. On sait d'ailleurs que peu de choses suffisent à l'usage & à la subsistance, & que le nombre des besoins seroit court, si l'on permettoit à la frugalité de les réduire, & si l'on s'exerçoit à la tempérance, à la sobriété & à un train de vie naturel, avec

avec la moitié de l'application, des ſoins & de l'induſtrie qu'on donne à la luxure & à la ſomptuoſité. Mais ſi la tempérance eſt avantageuſe; ſi la modération conſpire au bonheur; ſi les fruits en ſont doux, comme nous l'avons démontré plus haut; quelle miſere n'entraîneront point à leur ſuite les paſſions contraires? quel tourment n'éprouvera point une créature rongée de déſirs qui ne connoiſſent de bornes ni dans leur eſſence, ni dans la nature de leur objet? Car où s'arrêter? y a-t-il dans cette immenſité de choſes qui peuvent exercer la cupidité, un point inacceſſible à l'effort & à l'étendue des ſouhaits? quelle digue oppoſer à la manie d'entaſſer, à la fureur d'accumuler revenus ſur revenus & richeſſes ſur richeſſes?

De-là naît dans les avares cette in-

quiétude que rien n'appaiſe ; jamais enrichis par leurs tréſors & toujours appauvris par leurs déſirs, ils ne trouvent aucune ſatisfaction en ce qu'ils poſſedent, & ſechent, les yeux attachés ſur ce qui leur manque. Mais quel contentement réel pourroit éclorre d'un appétit ſi déréglé ? Etre dévoré de la ſoif d'acquérir ſoit honneurs, ſoit richeſſes ; c'eſt avarice, c'eſt ambition ; ce n'eſt point en jouir. Mais abandonnons ce vice à la haine & aux déclamations des hommes, chez qui avare & miſérable, ſont des mots ſynonimes, & paſſons à l'ambition.

Tout retentit dans le monde des déſordres de cette paſſion. En effet, lorſque l'amour de la louange excede une honnête émulation ; quand cet enthouſiaſme franchit les bornes même de la vanité ; lorſque le déſir

de se distinguer entre ses égaux dégénere en un orgueil énorme, il n'y a point de maux que cette passion ne puisse produire. Si nous considérons les prérogatives des caracteres modestes & des esprits tranquilles; si nous appuyons sur le repos le bonheur & la sécurité qui n'abandonnent jamais celui qui sait se borner dans son état, se contenter du rang qu'il occupe dans la société, & se prêter à toutes les incommodités inhérentes à sa condition; rien ne nous paroîtra ni plus raisonnable, ni plus avantageux que ces dispositions. Je pourrois placer ici l'éloge de la modération & relever son excellence en développant les désordres & les peines de l'ambition, en exposant le ridicule & le vuide de l'entêtement des titres, des honneurs, des prééminences, de la renommée, de la

gloire, de l'eſtime du vulgaire, des applaudiſſemens populaires, & de tout ce qu'on entend par avantages perſonnels. Mais c'eſt un lieu commun auquel nous avons ſuppléé par la réflexion précédente.

Il eſt impoſſible que le déſir des grandeurs s'éleve dans une ame, devienne impétueux & domine la créature, ſans qu'elle ſoit en même-temps agitée d'une proportionnelle averſion pour la médiocrité. La voilà donc en proie aux ſoupçons & aux jalouſies, ſoumiſe aux appréhenſions d'un contre-temps ou d'un revers, & expoſée aux dangers & à toute la mortification des refus. La paſſion déſordonnée de la gloire, des emplois & d'un état brillant, anéantit donc tout repos & toute ſécurité pour l'avenir, & empoiſonne toute ſatisfaction & toute commodité préſente.

Aux agitations de l'ambitieux, on oppofe ordinairement l'indolence & fes langueurs : toutefois ce caractere n'exclut ni l'avarice ni l'ambition. Mais l'une dort en lui & l'autre eft fans effet. Cette paffion léthargique eft un amour défordonné du repos qui décourage l'ame, engourdit l'efprit & rend la créature incapable d'efforts, en groffiffant à fes yeux les difficultés dont les routes de l'opulence & des honneurs font parfemées. Le penchant au repos & à la tranquillité n'eft ni moins naturel, ni moins utile que l'envie de dormir; mais un affoupiffement continuel ne feroit pas plus funefte au corps, qu'une averfion générale pour les affaires le feroit à l'efprit.

Or que le mouvement foit néceffaire à la fanté, on en peut juger par

les tempéramens de l'homme fait à l'exercice, & de celui qui n'en a jamais pris; ou par la conftitution mâle & robufte de ces corps endurcis au travail, & la complexion efféminée de ces automates nourris fur le duvet. Mais la fainéantife ne borne pas fes influences au corps: en dépravant les órganes, elle amortit les plaifirs fenfuels; des fens, la corruption fe tranfmet à l'efprit, & c'eft là qu'elle excite bien un autre ravage. Ce n'eft qu'à la longue que la machine éprouve des effets fenfibles de l'oifiveté; mais l'indolence afflige l'ame tout en l'occupant: elle s'en empare avec les anxiétés, l'accablement, les ennuis, les aigreurs, les dégoûts & la mauvaife humeur: c'eft à ces mélancoliques compagnes qu'elle abandonne le tempérament: état dont nous

avons parlé & exposé la misere, en établissant combien l'économie des affections est nécessaire au bonheur.

Nous avons remarqué que dans l'inaction du corps, les esprits animaux privés de leurs fonctions naturelles, se jettent sur la constitution, & détruisent leurs canaux en exerçant leur activité. Image fidelle de ce qui se passe dans l'ame de l'indolent. Les affections & les pensées détournées de leurs objets, & contraintes dans leur action, s'irritent & engendrent l'aigreur, la mélancolie, les inquiétudes & cent autres pestes du tempérament. Alors le phlegme s'exhale; la créature devient sensible, colere, impétueuse; & dans ces dispositions inflammables, la moindre étincelle suffit pour mettre tout en feu.

Quant aux intérêts particuliers de

la créature, que ne risque-t-elle pas? Etre environnée d'objets & d'affaires qui demandent de l'attention & des soins, & se trouver dans l'incapacité d'y pourvoir, quel état! quelle foule d'inconvéniens de ne pouvoir s'aider soi-même & de manquer souvent de secours étrangers? C'est le cas de l'indolent qui n'a jamais cultivé personne & à qui les autres sont d'autant plus nécessaires, que dans l'ignorance de tous les devoirs de la société où son vice l'a retenu, il est plus inutile à lui-même. Ce penchant décidé pour la paresse, ce mépris du travail, cette oisiveté raisonnée est donc une source intarissable de chagrins, & par conséquent un puissant obstacle au bonheur.

Nous avons parcouru les affections privées, & remarqué les inconvéniens de leur véhémence. Nous avons

prouvé que leur excès étoit contraire à la félicité, & qu'elles précipitoient dans une misere actuelle la créature qu'elles dépravoient; que leur empire ne s'accroissoit jamais qu'aux dépens de notre liberté, & que par leurs vues étroites & bornées, elles nous exposoient à contracter ces dispositions viles & sordides si généralement détestées. Rien n'est donc plus fâcheux en soi, & plus funeste dans les conséquences, que de les écouter, que d'en être l'esclave, & que d'abandonner son tempérament à leur discrétion, & sa conduite à leurs conseils.

D'ailleurs ce dévouement parfait de la créature à ses intérêts particuliers, suppose une certaine finesse dans le commerce, & je ne sais quoi de fourbe & de dissimulé dans la

conduite & dans les actions : & que deviennent alors la candeur & l'intégrité naturelle ? que deviennent la ſincérité, la franchiſe & la droiture ? La confiance & la bonne foi s'anéantiſſent : les envies, les ſoupçons & les jalouſies vont ſe multiplier à l'infini : de jour en jour les deſſeins particuliers s'étendront, & les vues générales ſe rétréciront : on rompra inſenſiblement avec ſes ſemblables, & dans cet éloignement de la ſociété, où l'on ſera jeté par l'intérêt, on n'appercevra qu'avec mépris les liens qui nous y tiennent attachés. C'eſt alors qu'on travaillera à réduire au ſilence & bientôt à extirper ces affections importunes qui ne ceſſeront de crier au fond de l'ame & de rappeller au bien général de l'eſpece, comme aux vrais intérêts ; c'eſt-à-dire qu'on s'ap-

pliquera de toute ſa force à ſe rendre parfaitement malheureux.

Or, laiſſant à part les autres accidens que l'excès des affections privées doit occaſionner, ſi leur but eſt d'anéantir les affections générales, il eſt évident qu'elles tendent à nous priver de la ſource de nos plaiſirs & à nous inſpirer les penchans monſtrueux & dénaturés qui mettroient le ſceau à notre miſere; comme on verra dans la Section ſuivante & derniere.

SECTION TROISIEME.

Il nous reſte à examiner ces paſſions qui ne tendent ni au bien général, ni à l'intérêt particulier; & qui ne ſont ni avantageuſes à la ſociété, ni à la créature. Nous avons marqué leur oppoſition aux affections ſociales & naturelles, en les nommant penchans ſuperflus & dénaturés.

De cette espece est le plaisir cruel que l'on prend à voir des exécutions, des tourmens, des désastres, des calamités, le sang, le massacre & la destruction. Ç'a été la passion dominante de plusieurs Tyrans & de quelques Nations barbares. Les hommes qui ont renoncé à cette politesse de mœurs & de manieres qui prévient la rudesse & la brutalité, & retient dans un certain respect pour le genre-humain, y sont un peu sujets. Elle perce encore où manquent la douceur & l'affabilité. Telle est la nature de ce que nous appellons bonne éducation, qu'entr'autres défauts elle proscrit absolument l'inhumanité & les plaisirs barbares. Se complaire dans le malheur d'un ennemi; c'est un effet d'animosité, de haine, de crainte ou de quelqu'autre passion intéressée: mais s'a-

muser de la gêne & des tourmens d'une créature indifférente, étrangere ou naturelle, de la même espece ou d'une autre, amie ou ennemie, connue ou inconnue; se repaître curieusement les yeux de son sang, & s'extasier dans ses agonies; cette satisfaction ne suppose aucun intérêt; aussi ce penchant est-il mônstrueux, horrible & totalement dénaturé.

Une teinte affoiblie de cette affection, c'est la satisfaction maligne que l'on trouve dans l'embarras d'autrui; espece de méchanceté brouillonne & folâtre qui consiste à se plaire dans le désordre; disposition qu'on semble cultiver dans les enfans & qu'en eux on appelle espiéglerie (*). Ceux qui connoîtront un peu la nature de cette passion ne s'étonneront point de ses

(*) *Hæ nugæ in seria ducent mala.* Horat.

suites fâcheuses : ils seroient peut-être plus embarrassés à expliquer par quel prodige un enfant exercé entre les mains des femmes à se réjouir dans le désordre & le trouble, perd ce goût dans un âge plus avancé, & ne s'occupe pas à semer la dissention dans sa famille, à engendrer des querelles entre ses amis, & même à exciter des révoltes dans la société. Mais heureusement cette inclination manque de fondement dans la nature, comme nous l'avons remarqué.

La malice, la malignité ou la mauvaise volonté seront des passions dénaturées, si le désir de mal-faire qu'elles inspirent, n'est excité ni par la colere, ni par la jalousie, ni par aucun autre motif d'intérêt.

L'envie qui naît de la prospérité d'une autre créature, dont les inté-

rêts ne croisent point les nôtres, est une passion de l'espece des précédentes.

Mettez au même nombre la misanthropie, espece d'aversion qui a dominé dans quelques personnes; elle agit puissamment chez ceux en qui la mauvaise humeur est habituelle, & qui par une nature mauvaise aidée d'une plus mauvaise éducation, ont contracté tant de rusticité dans les manieres & de dureté dans les mœurs, que la vue d'un étranger les offense. Le genre-humain est à charge à ces atrabilaires: la haine est toujours leur premier mouvement. Cette maladie de tempérament est quelquefois épidémique: elle est ordinaire aux Nations sauvages, & c'est un des principaux caracteres de la barbarie. On peut la regarder comme le revers de

cette affection généreuse exercée & connue chez les anciens sous le nom d'hospitalité; vertu qui n'étoit proprement qu'un amour général du genre-humain qui se manifestoit dans l'affabilité pour les étrangers.

A ces passions ajoutez toutes celles que les superstitions & des usages barbares font éclore : les actions qu'elles prescrivent sont trop horribles, pour ne pas occasionner le malheur de ceux qui les réverent.

Je nommerois ici les amours dénaturés tant dans l'espece humaine que de celle-ci à une autre, avec la foule d'abominations qui les accompagnent; mais sans souiller ces feuilles de cet infame détail, il est aisé de juger de ces appétits par les principes que nous avons posés.

Outre ces passions qui n'ont aucun fondement

ſondement dans les avantages particuliers de la créature, & qu'on peut nommer ſtrictement penchans dénaturés; il y en a quelques autres qui tendent à ſon intérêt, mais d'une façon ſi déméſurée, ſi injurieuſe au genre-humain, & ſi généralement déteſtée, que les précédentes ne paroiſſent gueres plus monſtrueuſes.

Telle eſt cette ambitieuſe arrogance, cette fierté tyrannique qui en veut à toute liberté, & qui regarde toute proſpérité d'un œil chagrin & jaloux. Telle eſt cette (*) ſombre

(*) On trouve dans la vie de Caligula des exemples preſque uniques de cette paſſion. Jaloux d'immortaliſer ſa mémoire par de vaſtes calamités, il envioit à Auguſte le bonheur d'une armée entiere maſſacrée ſous ſon regne, & à Tibere la chute de l'amphitéâtre ſous lequel cinquante mille ames périrent. S'étant aviſé à la repréſentation de quelque piece de théâtre d'applaudir mal-a-propos un Acteur

fureur qui s'immoleroit volontiers la nature entiere ; cette noirceur qui se repaît de sang & de cruautés rafinées ; cette humeur fâcheuse qui ne cherche qu'à s'exercer, & qui saisit avec acharnement la moindre occasion pour écraser des objets quelquefois dignes de pitié.

Quant à l'ingratitude & à la trahison, ce sont, à proprement parler, des vices purement négatifs ; ils ne caractérisent aucun penchant ; leur cause est indéterminée ; ils dérivent de l'inconsistance & du désordre des affections en général. Lorsque ces taches sont sensibles dans un caractere, lorsque ces ulceres s'ouvrent sans sujet, quand la créature favorise

que le peuple siffla ; Ah ! si tous ces gosiers, s'écria-t-il, étoient sous une tête ! .... Voilà ce qu'on pourroit appeller le sublime de la cruauté.

par de fréquentes rechutes les progrès de cette gangrene, on peut conjecturer à ces symptomes qu'elle est infectée de quelque levain dénaturé, tel que l'envie, la malignité, la vengeance & les autres.

On peut objecter que ces affections toutes dénaturées qu'elles sont ne vont point sans plaisir, & qu'un plaisir, quelqu'inhumain qu'il soit, est toujours un plaisir, fût-il placé dans la vengeance, dans la malignité, & dans l'exercice même de la tyrannie. Cette difficulté seroit sans réponse, si, comme dans les joies cruelles & barbares, on ne pouvoit arriver au plaisir qu'en passant par le tourment; mais aimer les hommes, les traiter avec humanité, exercer la complaisance, la douceur, la bienveillance, & les autres affections so-

ciales, c'eſt jouir d'une ſatisfaction immédiate à l'action, & qui n'eſt payée d'aucune peine antérieure; ſatisfaction originelle & pure, qui n'eſt prévenue d'aucune amertume. Au contraire, l'animoſité, la haine, la malignité, ſont des tourmens réels dont la ſuſpenſion occaſionnée par l'accompliſſement du déſir, eſt comptée pour un plaiſir. Plus ce moment de relâche eſt doux, plus il ſuppoſe de rigueur dans l'état précédent; plus les peines du corps ſont aiguës, plus le patient eſt ſenſible aux intervalles de repos; telle eſt la ceſſation momentanée des tourmens de l'eſprit, pour le ſcélérat qui ne peut connoître d'autres plaiſirs.

Les meilleurs caracteres, les hommes les plus doux ont des momens fâcheux; alors une bagatelle eſt ca-

pable de les irriter. Dans ces orages légers l'inquiétude & la mauvaise humeur leur ont causé des peines dont ils conviennent tous. Que ne souffrent donc point ces malheureux qui ne connoissent presque pas d'autre état, ces furies, ces ames infernales, au fond desquelles le fiel, l'animosité, la rage & la cruauté ne cessent de bouillonner ? A quel excès d'impatience ne les portera point un accident imprévu ? que ne ressentiront-ils pas d'un contre-temps qui surviendra, d'un affront qu'ils essuieront, & d'une foule d'antipathies cruelles que des offenses journalieres ne cesseront de multiplier en eux ? Faut-il s'étonner que dans cet état violent ils trouvent une satisfaction souveraine à ralentir par le ravage & les désordres les mouvemens furieux dont ils sont déchirés ?

Quant aux ſuites de cet état dénaturé, relativement au bien de la créature & aux circonſtances ordinaires de la vie, je laiſſe à penſer quelle figure doit faire entre les hommes un monſtre qui n'a plus rien de commun avec eux; quel goût pour la ſociété peut reſter à celui en qui toute affection ſociale eſt éteinte; quelle opinion concevra-t-il des diſpoſitions des autres pour lui, avec le ſentiment de ſes diſpoſitions réciproques pour eux.

Quelle tranquillité, quel repos y a-t-il pour un homme qui ne peut ſe cacher, je ne dis pas qu'il eſt indigne de l'amour & de l'affection du genre-humain, mais qu'il en mérite toute l'averſion? Dans quel effroi de Dieu & des hommes ne vivra-t-il pas? dans quelle mélancolie ne ſera-t-il

pas plongé ? mélancolie incurable par le défaut d'un ami dans la compagnie duquel il puiſſe s'étourdir, ſur le ſein duquel il puiſſe ſe repoſer; quelque part qu'il aille, de quelque côté qu'il ſe tourne, en quelqu'endroit qu'il jette les yeux, tout ce qui s'offre à lui, tout ce qu'il voit, tout ce qui l'environne, à ſes côtés, ſur ſa tête, ſous ſes pieds, tout ſe préſente à lui ſous une forme effroyable & menaçante. Séparé de la chaîne des êtres, & ſeul contre la nature entiere, il ne peut qu'imaginer toutes les créatures réunies par une ligue générale, & prêtes à le traiter en ennemi commun.

Cet homme eſt donc en lui-même comme dans un déſert affreux & ſauvage, où ſa vue ne rencontre que des ruines. S'il eſt dur d'être banni

de ſa patrie, exilé dans une terre étrangere, ou confiné dans une retraite, que ſera-ce donc que ce banniſſement intérieur, & que cet abandon de toute créature ? que ne ſouffrira point celui qui porte dans ſon cœur la ſolitude la plus triſte, & qui trouve au centre de la ſociété le plus affreux déſert ? Etre en guerre perpétuelle avec l'univers, vivre dans un divorce irréconciliable avec la nature : qu'elle condition !

D'où je conclus (*) que la perte

(*) Je ne crois pas qu'on trouve jamais l'Hiſtoire en contradiction avec cette concluſion de notre Philoſophie. Ouvrons les Annales de Tacite, ces faſtes de la méchanceté des hommes. Parcourons les regnes de Tibere, de Claude, de Caligula, de Néron, de Galba, & le deſtin rapide de tous leurs courtiſans, & renonçons à nos principes, ſi dans la foule de ces ſcélérats inſignes qui déchirerent les entrailles de leur patrie, & dont les fureurs ont enſanglanté toutes les pages, toutes les

des

des affections naturelles & sociales entraîne à sa suite une affreuse mi-

lignes de cette histoire, nous rencontrons un heureux. Choisissons entr'eux tous. Les délices de Caprée nous font-elles envier la condition de Tibere? Remontons à l'origine de sa grandeur, suivons sa fortune, considérons-le dans sa retraite, appuyons sur sa fin; & tout bien examiné, demandons-nous si nous voudrions être à présent ce qu'il fut autrefois, le tyran de son pays, le meurtrier des siens, l'esclave d'une troupe de prostituées, & le protecteur d'une troupe d'esclaves? ... Point de milieu, il faut ou accepter le sort de ce Prince, s'il fut heureux, ou conclure avec son historien: « Qu'en sondant l'ame des tyrans on y découvre des blessures incurables, & que le corps n'est pas déchiré plus cruellement dans la torture, que l'esprit des méchans par les reproches continuels du crime. *Si recludantur tyrannorum mentes, posse aspici laniatus & ictus; quando ut corpora vulneribus, ita sævitiâ, libidine, malis consultis animus dilaceretur* ». Ce n'est pas tout; si l'on parcourt les différens ordres de méchans qui remplissent la distance morale de Seneque à Néron, on distinguera de plus la misere actuelle dans une proportion constante avec la dépravation; je m'at-

fere, & que les affections dénaturées rendent fouverainement malheureux. Ce qui me reftoit à prouver.

tacherai feulement aux deux extrémités : Néron fait périr Britannicus fon frere, Agrippine fa mere, fa femme Octavie, fa femme Poppée, Antonia fa belle-fœur, le Conful Veftinus, Rufus-Crifpinus fon beau-fils, & fes inftituteurs Seneque & Burrhus ; ajoutez à ces affaffinats une multitude d'autres crimes de toute efpece, voilà fa vie. Auffi n'y rencontre-t-on pas un moment de bonheur ; on le voit dans d'éternelles horreurs ; fes tranfes vont quelquefois jufqu'à l'aliénation d'efprit ; alors il apperçoit le Ténare entr'ouvert, il fe croit pourfuivi des furies, il ne fait où ni comment échapper à leurs flambeaux vengeurs ; & toutes ces fêtes monftrueufement fomptueufes qu'il ordonne, font moins des amufemens qu'il fe procure, que des diftractions qu'il cherche. Seneque chargé par état de braver la mort, en préfentant à fon Pupile les remontrances de la vertu ; le fage Seneque plus attentif à entaffer des richeffes qu'à remplir ce périlleux devoir, fe contente de faire diverfion à la cruauté du Tyran en favorifant fa luxure ; il foufcrit par un honteux filence à la mort de quelques braves citoyens qu'il auroit dû défendre : lui-même

CONCLUSION.

Nous avons donc établi dans cette partie, ce que nous nous étions propoſé. Or puiſqu'en ſuivant les idées reçues de dépravation & de vice, on ne peut être méchant & dépravé que

Par l'abſence ou la foibleſſe des affections générales,

préſageant ſa chute prochaine par celle de ſes amis; moins intrépide avec tout ſon ſtoïciſme que l'Epicurien Pétrone, ennuyé d'échapper au poiſon en vivant des fruits de ſon jardin & de l'eau d'un ruiſſeau, va miſérablement propoſer l'échange de ſes richeſſes pour une vie qu'il n'eût pas été fâché de conſerver, & qu'il ne put racheter par elles; châtiment digne des ſoins avec leſquels il les avoit accumulées. On trouvera que je traite ce Philoſophe un peu durement; mais il n'eſt pas poſſible ſur le récit de Tacite d'en penſer plus favorablement; & pour dire ma penſée en deux mots, ni lui ni Burrhus ne ſont pas auſſi honnêtes-gens qu'on les fait; *voyez* l'Hiſtorien.

Par la violence des inclinations privées,

Ou par la préſence des affections dénaturées;

Si ces trois états ſont pernicieux à la créature & contraires à ſa félicité préſente, être méchant & dépravé, c'eſt être malheureux.

Mais toute action vicieuſe occaſionne le malheur de la créature *proportionnellement* à ſa malice ; donc toute action vicieuſe eſt contraire à ſes vrais intérêts : il n'y a que du plus ou du moins.

D'ailleurs en développant l'effet des affections ſuppoſées dans un degré conforme à la nature & à la conſtitution de l'homme, nous avons calculé les biens & les avantages actuels de la vertu ; nous avons eſtimé *par* voie d'addition & de ſouſtraction tou-

tes les circonſtances qui augmentent ou diminuent la ſomme de nos plaiſirs : & ſi rien ne s'eſt ſouſtrait par ſa nature, ou n'eſt échappé par inadvertance à cette arithmétique morale, nous pouvons nous flatter d'avoir donné à cet eſſai toute l'évidence des choſes géométriques. Car qu'on pouſſe le Scepticiſme ſi loin qu'on voudra (*); qu'on aille juſqu'à douter

(*) « A quoi bon me preſcrire des regles de conduite, dira peut-être un Pyrrhonien, ſi je ne ſuis » pas ſûr de *la ſucceſſion de mon exiſtence?* Peut-on » me démontrer quelque choſe pour l'avenir, ſans » ſuppoſer que je continue d'être *moi?* Or c'eſt ce » que je nie; *moi* qui penſe à préſent, eſt-ce *moi* » qui penſoit il y a quatre jours? le ſouvenir eſt » la ſeule preuve que j'en aie. Mais cent fois j'ai » cru me ſouvenir de ce que je n'avois jamais penſé; j'ai pris pour fait conſtant ce que j'avois » rêvé : que ſais-je encore ſi j'avois rêvé? *Me l'a-t-on dit? d'où cela me vient-il? l'ai-je rêvé?* » ce ſont des diſcours que je tiens & que j'entends

de l'exiſtence des êtres qui nous environnent, on n'en viendra jamais jusqu'à balancer ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de ſoi-même. Nos affections & nos penchans nous ſont intimement connus; nous les ſentons; ils exiſtent, quels que ſoient les objets qui les exercent, imaginaires ou réels.

» tous les jours ; quelle certitude ai-je donc de » mon *identité ? Je penſe, donc que je ſuis :* cela » eſt vrai ; *j'ai penſé, donc j'étois ;* c'eſt ſuppoſer » ce qui eſt en queſtion. *Vous étiez ſans doute, ſi* » *vous avez penſé ;* mais quelle démonſtration avez-» vous *que vous ayez penſé ?* ... aucune, il faut » en convenir » : cependant on agit, on ſe pourvoit comme ſi rien n'étoit plus vrai ; le Pyrrhonien même laiſſe ces ſubtilités à la porte de l'école, & ſuit le train commun. S'il perd au jeu, il paye comme ſi c'étoit lui qui eût perdu. Sans avoir plus de foi à ſes raiſonnemens que lui, je tiendrai donc pour aſſuré que *j'étois*, que *je ſuis*, & que *je continuerai d'être moi ;* & conſéquemment qu'il eſt poſſible de me démontrer *quel je dois être* pour mon bonheur.

La condition de ces êtres eſt indifférente à la vérité de nos concluſions. Leur certitude eſt même indépendante de notre état. Que je dorme ou que je veille, j'ai bien raiſonné; car qu'importe que ce qui me trouble ſoit rêves fâcheux ou paſſions déſordonnées, en ſuis-je moins troublé? Si par haſard la vie n'eſt qu'un ſonge, il ſera queſtion de le faire bon : & cela ſuppoſé, voilà l'économie des paſſions qui devient néceſſaire; nous voilà dans la même obligation d'être vertueux, pour rêver à notre aiſe; & nos démonſtrations ſubſiſtent dans toute leur force.

Enfin nous avons donné, ce me ſemble, toute la certitude poſſible à ce que nous avons avancé ſur la préférence des ſatisfactions de l'eſprit, aux plaiſirs du corps; & de ceux-ci,

lorſqu'ils ſont accompagnés d'affections vertueuſes, & goûtés avec modération, à eux-mêmes, lorſqu'on s'y livre avec excès & qu'ils ne ſont animés d'aucun ſentiment raiſonnable.

Ce que nous avons dit de la conſtitution de l'eſprit & de l'économie des affections qui forment le caractere & décident du bonheur ou du malheur de la créature, n'eſt pas moins évident. Nous avons déduit du rapport & de la connexion des parties, que dans cette eſpece d'architecture, affoiblir un côté, c'étoit les ébranler tous, & conduire l'édifice à ſa ruine. Nous avons démontré que les paſſions qui rendent l'homme vicieux étoient pour lui autant de tourmens; que toute action mauvaiſe étoit ſujette aux remords; que la deſtruction des affections ſociales, l'affoibliſ-

ſement des plaiſirs intellectuels & la connoiſſance intérieure qu'on n'en mérite point, ſont des ſuites néceſſaires de la dépravation. D'où nous avons conclu que le méchant n'avoit ni en réalité ni en imagination le bonheur d'être aimé des autres, ni celui de partager leurs plaiſirs; c'eſt-à-dire que la ſource la plus féconde de nos joies étoit fermée pour lui.

Mais ſi telle eſt la condition du méchant; ſi ſon état contraire à la nature, eſt miſérable, horrible, accablant; c'eſt donc pécher contre ſes vrais intérêts, & s'acheminer au malheur, que d'enfreindre les principes de la morale. Au contraire, tempérer ſes affections, & s'exercer à la vertu, c'eſt tendre à ſon bien privé, & travailler à ſon bonheur.

C'eſt ainſi que la ſageſſe éternelle

qui gouverne cet univers, a lié l'intérêt particulier de la créature, au bien général de son systême; de sorte qu'elle ne peut croiser l'un, sans s'écarter de l'autre, ni manquer à ses semblables, sans se nuire à elle-même. C'est en ce sens qu'on peut dire de l'homme qu'il est son plus grand ennemi, puisque son bonheur est en sa main, & qu'il n'en peut être frustré qu'en perdant de vue celui de la société & du tout dont il est partie. La vertu, la plus attrayante de toutes les beautés, la beauté par excellence, l'ornement & la base des affaires humaines, le soutien des communautés, le lien du commerce & des amitiés, la félicité des familles, l'honneur des contrées; la vertu, sans laquelle tout ce qu'il y a de doux, d'agréable, de grand, d'éclatant & de beau, tombe

& s'évanouit; la vertu, cette qualité avantageuſe à toute ſociété, & plus généralement officieuſe à tout le genre-humain, fait donc auſſi l'intérêt réel & le bonheur préſent de chaque créature en particulier.

L'homme ne peut donc être heureux que par la vertu, & que malheureux ſans elle. La vertu eſt donc le bien, le vice eſt donc le mal de la ſociété & de chaque membre qui la compoſe.

FIN.

TABLE

DES MATIERES.

A

ABadie, pag. 8
Abeilles, République, 182
Actions, 58
Admiration, 140
Admiration fondée fur le beau, *ibid.*
Affection rend la créature bonne ou mauvaife, 34
Affections privées, bonnes ou mauvaifes, 35
Affections réfléchies, 46
Affections partielles, 207
Affection religieufe, 139
Affections. Syftême des affections, 163
Expofition du fyftême, 164
Affections de trois efpeces, *ibid.*
Degrés des affections, *ibid.*
Affections privées, 37; néceffaires, 169; trop foibles ou trop fortes, 39, 171
Affections naturelles, 186; énergie de ces affections, 193; elles font la fource de nos plaifirs, 190
Affections entieres & complettes, 209
Leurs avantages, *ibid.*
Affections, balance des affections, 243

Affections dénaturées, 299; ſuites fâcheuſes de ces affections, *ibid.*
Agrippine, 314
Aliénation d'eſprit, 252
Ambition, 293
Amour, 275; déſordres cauſés par cette paſſion, ibid. *& ſuiv.*
Amour, lien des ſexes, 281, 200
Amour propre, 108; ſes effets, *ibid.* & 223
Amour & bonté, 106
Amour de la vie, 264
Amours contre nature, 304
Anatomie intérieure, 156, 158
Animal, ſyſtême des animaux, partie d'un autre ſyſtême, 26
Animaux ſauvages & apprivoiſés, 246
Antonia, 314
Appétit, 200
Appui du ſentiment naturel de la droiture & de l'injuſtice, 111, 124
Architecture intérieure, 156, 251
Aſgile, Auteur Anglois, *Diſc. Prélim.*
Athéiſme, 13; combien il eſt difficile d'aſſurer qu'un homme eſt un parfait athée, 15
Athées, 8, 13, 17, 85, 128
Avarice, 288
Auteurs, 7
Auteur de l'Eſſai, *Diſc. Prélim.*
Averſion pour le ſexe, 38
Auguſtin (S.) cité, 66

B

Balance des affections, *pag.* 243
Barbarie, Epît. Dédic.
Beauté morale, 46
Bien général, 57, 76
Bigotterie, 110
Bonté & méchanceté, 21, 32, 41
Bonté de trois especes, d'être, animale, morale, 42
Burrhus, 315

C

Caligula, 305
Causes du vice, 70 *& suiv.*
Causes de la vertu, *ibid.*
Charmes de la vertu ou des objets moraux, 46
Christianisme, 3, 67, 121
Ciceron, cité, 29, 140
Cité de Dieu, Traité cité, 66
Claude, 312
Colere, passion, 270; usage de cette passion, 271
Comédie, 90
Communication de plaisirs, 203
Conclusion de l'ouvrage, 315
Conscience morale, 224; ses effets, *ibid.*
Conscience religieuse, 227; suppose la conscience morale, *ibid.*
Conscience fausse, 232; ses effets, *ibid.*
Constitution naturelle, bonne ou mauvaise, 19
Contemplation de l'univers, 140

Contradiction apparente entre les affections générales & les privées, *pag.* 34
Corruption du sentiment moral, 84; causes de cette corruption, 85
Crainte, 266
Créature, Intérêt privé de la créature, 20
Mal individuel de la créature, 21
Créature bonne ou mauvaise, 43
Pourquoi bonne, pourquoi mauvaise, *ibid.*
Privée d'affections naturelles, 153
Malheureuse, 154; trop bonne, 171
Crocodile, 60, 67

D

David, cité, 14
Delachambre, Doct. de Sorb. cité, 13
Débauche, 239
Degrés de vertus, 71
Degrés des affections, 166
Démon, 13
Démoniste, 14, 17
Dieu, qu'est-ce, 12; idée qu'on en a dans certaines Religions, 17
Difformité morale, 48
Discours préliminaire, xiij
Ditton, 8
Divinité, différens systêmes concernant la Divinité, 11 *& suiv.* influence de la croyance d'un Dieu, 87; crainte de Dieu ne suppose pas la conscience, 224
Dévotion mélancolique, 217
Droit, matieres de Droit, 64

E

Education, *pag.* 84, 121
Effet des affections naturelles, 202
Egyptien, 67, 121
Eglise Anglicane, 275
Eléphant, 121
Emulation, 290
Energie des affections naturelles, 193
Enthousiasme mathématique, 197
Envie, passion dénaturée, 302
Epicure, 29
Epicuréisme, 238, 277

Epître Dédicatoire, iij
Epreuve de la vertu, 67
Especes, utilité de plusieurs especes inconnues, 19; especes entieres immolées, 26
Espérance & crainte, 103
Esprit, a sa critique, 47: il a ses parties, 156
Espiéglerie, passion dénaturée, 301
Essai sur le mérite & la vertu, occasion de ce Traité, 1
Exemple, force de l'exemple, 118
Exemple tiré de la Divinité, 107
Exercice nécessaire au corps, 244
Exercice des affections sociales, *ibid.*

F

Fait, matiere de fait, 62
Flatterie, 223

Femmes galantes, - *pag.* 240
Fourmis, . 182

G

Galba, . 312
Galanterie, 274
Genre-humain, 248, 303

H

Herbelot, Bibliotheque Orientale citée, 184
Hobbes, Auteur, 128
Homme, bon, 34; méchant, *ibid.* formidable, 177
Horace, cité, 168
Honte, 228
Hoſpitalité, 304
Hypocriſie ſinguliere, 204

I

Jeſus-Chriſt, 264
Indiens, 191
Indigence d'amis, 211
Indolence & ſes ſuites, 293
Ingratitude, vice négatif, 306
Inhumanité, 305
Inſociables, 256
Inſpection domeſtique, 220
Inſtrument de muſique, 179
Intelligence ſuprême, 13
Intenſité vicieuſe des paſſions, 263
Intérêt privé, 20; général, 76; paſſion, 36
Judaïſme, 3
Judas, 264

Juif, *pag*, 3, 121
Jupiter, 89
Juvenal, cité, 60

L

Liaison prétendue de la vertu morale & de Religion naturelle, 1
Locke, Essai philosophique sur l'entendement humain, cité, 86
Logique, Disc. prélim.
Lucrece, 50
Luxure, passion, 276

M

Mahométisme, 87, 122
Mal absolu, 31; relatif, *ibid.* faux raisonnement déduit du mal apparent, pris pour mal absolu, 29
Malignité, passion dénaturée, 302
Martyrs de l'amour, 200
Manichéens, 31
Mathématiques, 197
Matiere de cet Essai, 4
Métaphysique, Disc. prélim.
Misanthropie, passion, maladie épidémique, 303
Monarques Orientaux, 258
Monstres, 52, 254
Montagne cité, Epit. Dédic. 8, 62
Morale géométriquement démontrée, 315
Moral, sentiment ne peut être détruit, 76, 81; peut être obscurci, 82 *& suiv.*

causes de sa dépravation, 84; antérieur à la connoissance de Dieu, *pag.* 99
Mysteres respectés, *Disc. prélim.*

N

Nature, sa puissance, 81, 157
Nature des plaisirs, 158
Néron, 312

O

Objets de la foi & de la raison, *Epit. Dédic.*
Économie animale, 155
Économie des affections, 174
Opinion, qu'est-ce ? 15
Opinions superstitieuses, 60, 184
Origine du sentiment moral, 98

P

Participation aux plaisirs d'autrui, 203
Paul (S.) cité, 264
Paganisme, 122
Perte du sentiment moral, impossible, 76
Pétrone cité, 91
Pétulance, passion dénaturée, 301
Philosophie ancienne & moderne, *Disc. prél.*
Phrénésie, 252
Physique, Disc. prélim.
Piété, 142
Plaisirs intellectuels & sensuels, 190; les sensuels dépendent de l'exercice des affections sociales, 241

Planete, monde planétaire, *pag.* 28
Point d'honneur, 232, 233
Polythéisme, 16
Poppée, 314
Prédicateurs, 275
Présence divine, 107
Professeurs, Disc. prélim.
Proportion constante entre la dépravation & la misere, 154
Pyrrhonisme outré, 317

Q

Quiétisme, Disc. prélim.

R

Racine pere, cité, 88
Racine fils, cité, 229
Récompenses & châtimens, 105; dans l'Etat, 116; dans les familles, 120; dans la Religion, 108 *& suiv.*
Religion considérée comme une passion, son influence, 167
Résignation fausse, 111
Ressentiment, passion, 269
Révolte des affections contre le sentiment moral, 98

S

Sciences, 197
Seneque, 314
Sens dépravés, 59
Sentiment moral, 77
Séquestrés, 256

Superstitions, pag. 85
Superstitions destructives de la vertu, 89
Sublime réel, sublime des actions, 50 & *suiv.*
Swift, Disc. prélim.

T

Tacite, Epit. Dédic.
Tempérament, 40; bon ou mauvais, 42, 214
Térence cité, 90
Terre, 28
Théisme avantageux à la vertu, 107; comparé avec l'Athéisme, 107, 131, 134
Théisme parfait, 13, 16, 107
Tibere, 312
Toland, Disc. prélim.
Toute-puissance de Dieu, 103
Trahison, vice négatif, 306
Tragédie, 202
Turcs, Gouvernement, 258
Tyndale, Disc. prélim.
Tyrannie, 305

V

Vanité, 223
Vertu, 45, épreuve de la vertu, 66; degrés de vertu, 71; avantages de la vertu, 146; éloge de la vertu, *pag. dern.*
Vestinus, Consul. 314
Vice, causes du vice, 62
Vices d'opinions, 64
Vivre, 238

Vie, quelquefois un mal, 264; amour excessif de la vie, *ibid.* vie à venir, 113
Union dans l'univers, 29

Z

Zele indiscret, *Epit. Dédic.* & *pag.* 125.

Fin de la Table.

